

Recherches sur la nature et les moyens curatifs de la phthisie pulmonaire, ou consommation des poumons / tirées des manuscrits de feu W. White ... ; et publiées par A. Hunter ... ouvrage traduit de l'anglais par A.A. Tardy, D.M. avec addition de notes & orné d'une planche.

Contributors

White, William, 1744-1790.
Hunter, A. 1729-1809.
Tardy, A. A.
University of Leeds. Library

Publication/Creation

A Paris : chez Théophile Barrois, An III [1795 ère anc]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vsag22wx>

Provider

Leeds University Archive

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The University of Leeds Library. The original may be consulted at The University of Leeds Library. where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





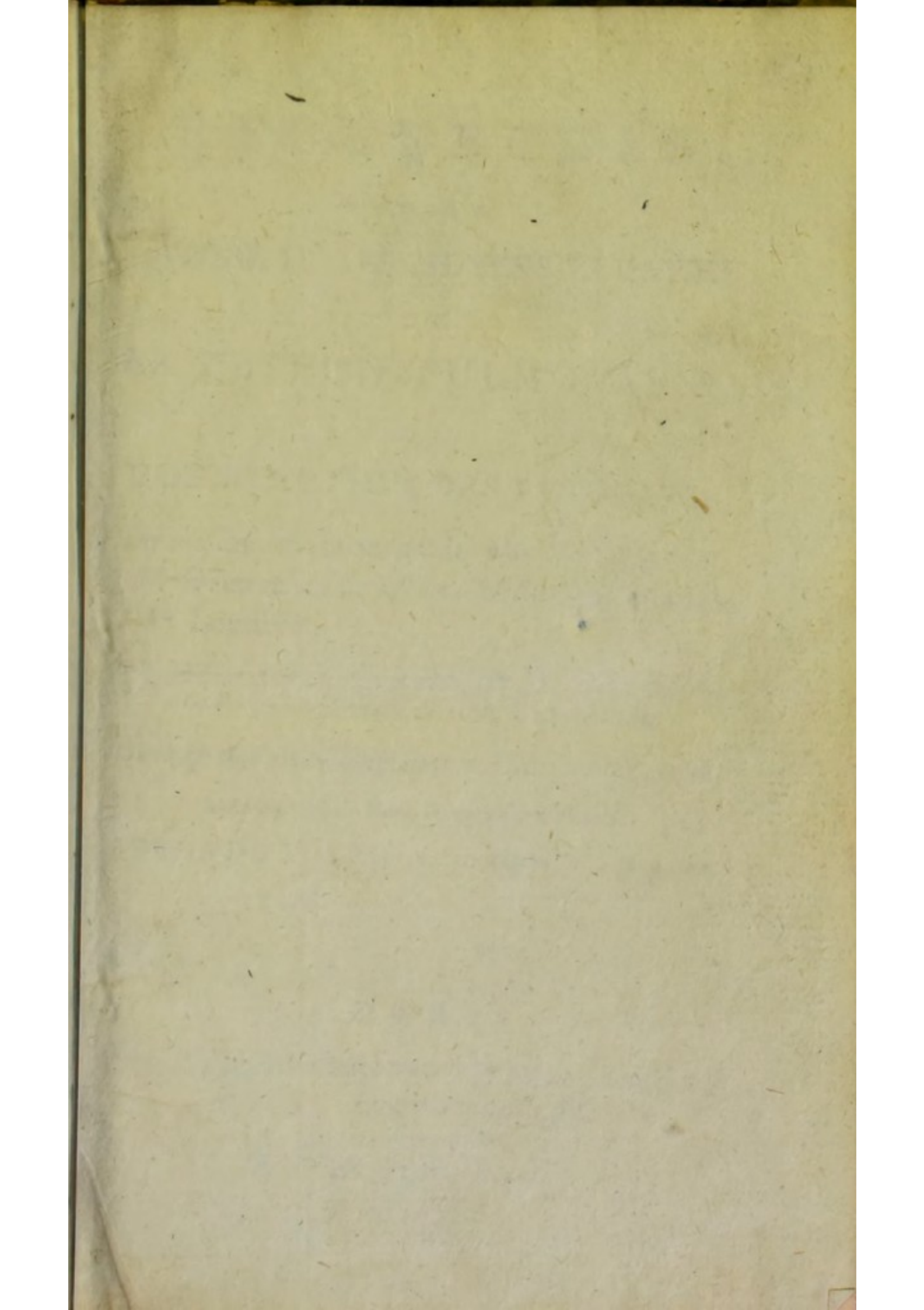
LEEDS UNIVERSITY LIBRARY

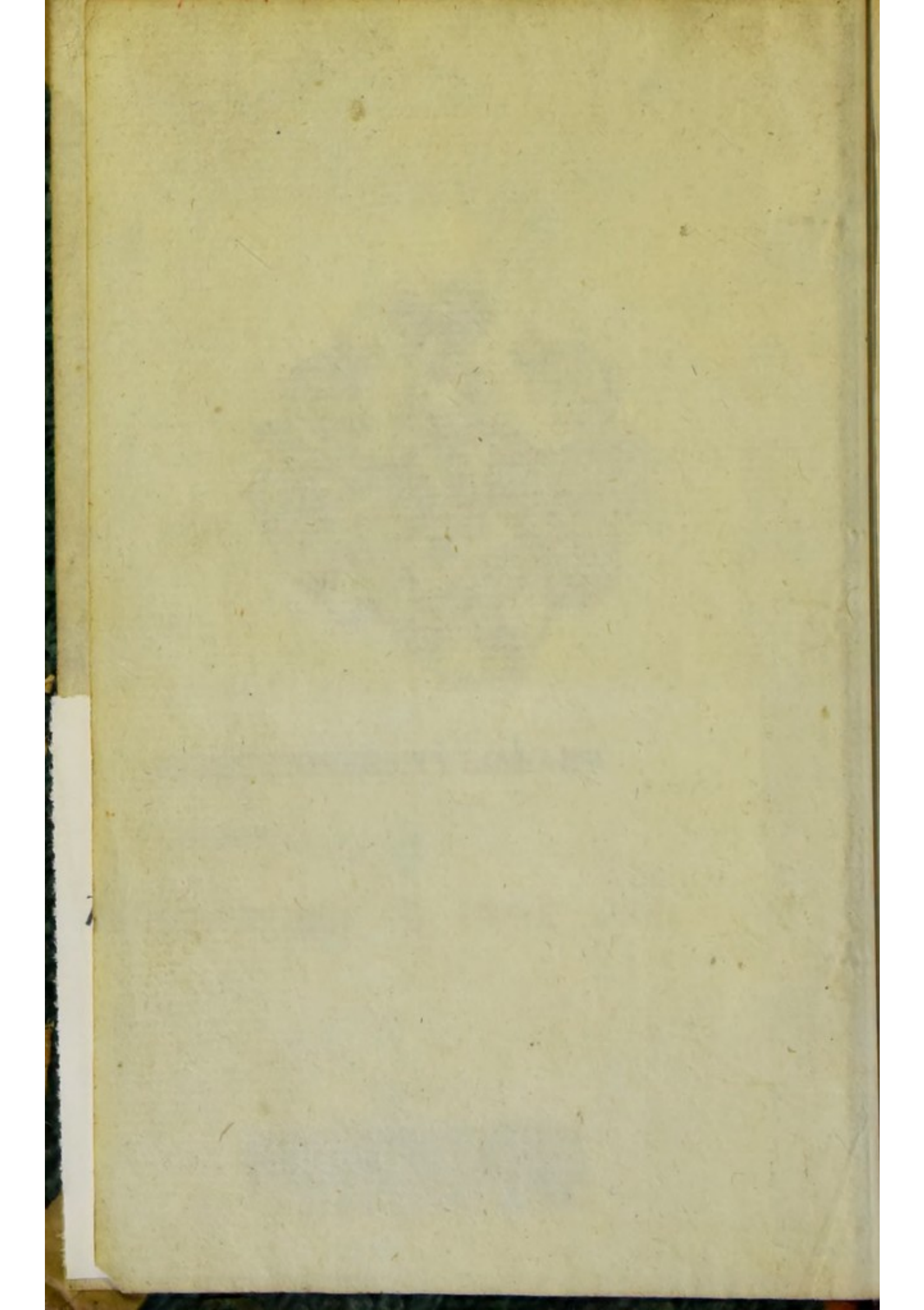
Classmark:

ANGLO-FRENCH 3 1795 WHI



3 0106 01103 4765





R E C H E R C H E S

S U R L A

NATURE ET LES MOYENS CURATIFS

D E

LA PHTHISIE PULMONAIRE,

O U

CONSOMPTION DES POUMONS;

Tirées des manuscrits de feu W. WHITE,
M. D. membre de la Société des Antiquaires
de Londres;

Et publiées par A. HUNTER, M. D. de la Société
royale de Londres & de celle d'Edimbourg.

Ouvrage traduit de l'anglais par A. A. TARDY, D. M.

Avec addition de Notes & orné d'une Planche.

SECONDE ÉDITION, corrigée & augmentée.

A P A R I S,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire,
quai des Augustins, n°. 18.

A N III. [1795 ère anc.]

UNIVERSITY
LIBRARY
LEEDS.

72/7163

EMMANUEL TARDY,

*Médecin , ci-devant Administrateur des
Eaux minérales de Vichy.*

MON PERE,

*C'est auprès de vous que je contractai,
dès mon enfance , le goût d'une science
que vous exercez , depuis plus d'un demi
siècle , avec le succès dû aux vrais talens
réunis aux vertus de l'homme de bien.
C'est vous qui guidâtes mes premiers pas
dans cette carrière délicate ; vous , MON
PERE , qui au bienfait de mon existence
en avez ajouté tant d'autres ! A quel
autre que vous pourrait donc s'adresser
la dédicace d'un Essai de ma part , qui a
pour but les progrès dans l'art de guérir,
Et le soulagement de l'humanité souf-
frante ? Daignez , à ces titres , en agréer
l'hommage , comme un tribut public des
sentimens aussi tendres que respectueux
avec lesquels je ne cesserai d'être ,*

MON PERE,

*Votre très-humble & très-
affectionné fils ,*

A. A. TARDY.

Le 15 Décembre 1793.

A V E R T I S S E M E N T

D E L' É D I T E U R.

L'ÉTROITE amitié qui, pendant nombre d'années, m'a lié avec l'auteur ingénieux de ces observations, m'ayant mis à portée de connaître parfaitement ses opinions en médecine, & l'ayant toujours considéré comme un praticien aussi honnête qu'il était judicieux, j'ai cru devoir faire mon profit de ses lumières pour les transmettre au public.

L'intention de ce médecin était de publier son sentiment sur la Consomption pulmonaire*, maladie qui lui était personnelle; & dans ce dessein, il avait recueilli beaucoup de matériaux précieux, tirés en partie de ses

* Je dois prévenir que, pour suivre plus textuellement le langage de l'auteur, j'emploierai constamment, dans le cours de cette traduction, le mot *Consomption*, sous lequel les Anglais désignent la maladie que nous nommons en France *Pulmonie*, ou *Phthisie pulmonaire*, quoique rigoureusement chacune de ces dénominations pourrait offrir une acception particulière. *Note du Traducteur.*

lectures, ou qui étaient le fruit de l'observation dans sa pratique. Mais après une existence pénible & remplie d'incommodités, spécialement dues à son zèle pour le service de l'humanité, une mort précoce a enlevé mon ami à l'âge de quarante-cinq ans; il a d'ailleurs supporté ses souffrances & sa fin comme un chrétien qui a peu à craindre & beaucoup à espérer.

J'ai cru à propos de suivre le même plan que le docteur White avait tracé dans la disposition de ses matériaux; & mon opinion s'accordant parfaitement avec les idées de ce savant médecin, je me rends pour ainsi dire responsable de la doctrine renfermée dans ce petit ouvrage. Au surplus, les émolumens qui pourront résulter de sa publication étant entièrement destinés à la classe la plus souffrante & la moins fortunée de la société *, j'ose, en

* Les profits de cet ouvrage sont entièrement destinés à l'hôpital établi en la ville d'York, pour l'asyle des fous indigens.

AVERTISSEMENT. vij
faveur de ce motif, solliciter l'indul-
gence de mes lecteurs, & les prier
de ne pas oublier que, suivant l'esprit
de l'évangile, *la charité rachète une*
multitude de fautes.

Signé A. HUNTER.

TABLE DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

<i>AVERTISSEMENT de l'Editeur.</i>	pag. v.
<i>Avant-propos du Traducteur.</i>	ix
CHAP. I. <i>De l'Hémophtisie , ou du crachement de sang.</i>	1
CHAP. II. <i>De la Consomption pulmonaire en général.</i>	15
CHAP. III. <i>Symptomes de la Consomption pulmonaire.</i>	35
CHAP. IV. <i>Des différentes espèces de Consomption pulmonaire.</i>	106
CHAP. V. <i>De la Phthisie , ou Consomption pulmonaire inflammatoire.</i>	110
CHAP. VI. <i>De la Cure de la Consomption pulmonaire inflammatoire.</i>	118
CHAP. VII. <i>De la Phthisie , ou Consomption ulcereuse.</i>	136
<i>Explication de la Planche , avec les moyens indicatifs de se servir de l'inspiratoire.</i>	201
<i>Addition du Traducteur.</i>	207

Fin de la Table.

AVANT-PROPOS.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

L'OPINION désolante de l'incurabilité de la Phthisie pulmonaire confirmée , & qui n'est malheureusement que trop justifiée par l'expérience ; des craintes personnelles de porter le germe d'une affection, dont j'ai eu la douleur de voir périr celle qui me donna le jour, ainsi qu'une de mes sœurs à la fleur de son âge ; le desir enfin de servir l'humanité, en perfectionnant dans un de ses points les plus importants, l'art que je professe ; tels sont les motifs qui ont concouru à fixer mon attention toute entière sur ce vrai fléau du genre humain. Je ne pouvais être mieux placé, soit pour étudier la nature de ce mal, jusqu'à présent si peu connue, soit pour en rechercher les vrais moyens

curatifs, que dans un pays où, il faut l'avouer, l'art médical jouit d'une supériorité bien constatée sur toute autre nation; dans une contrée enfin où la Phthisie pulmonaire est tellement commune, qu'on peut raisonnablement croire qu'elle y est endémique. C'est donc après avoir recensé & médité les divers écrits anglais qui ont été publiés sur cette matière, & d'après l'avis des meilleurs praticiens de Londres, que j'ai cru devoir arrêter mon choix sur l'ouvrage dont j'offre la traduction à ma Patrie. Le but important qu'il a pour objet, l'intérêt du texte, tout semble me permettre d'espérer que cette traduction sera favorablement accueillie. Au surplus, pour donner une idée de l'ouvrage, je vais en tracer rapidement l'analyse, suivant l'ordre de distribution qui y est établi; & au lieu de chercher à en faire ressortir le mérite, ou à justifier quelques répétitions qu'on pourra y remarquer, je me bornerai à dire que ces Recherches savantes

renferment une théorie saine & lumineuse , en même temps qu'elles présentent les résultats d'une pratique sage & expérimentée. Cet Ouvrage développe , en outre , des vues neuves & du plus grand intérêt : il est seulement malheureux que l'auteur , enlevé par une mort précocce , n'ait pas eu le temps de donner à quelques-unes de ses idées toute l'extension dont elles paraissent susceptibles.

SECTION I.

Comme le prélude le plus ordinaire de la Consomption pulmonaire , l'Hémoptisie devait naturellement former le premier titre de ces Recherches. En effet , l'auteur commence par y approfondir les différentes causes de cette maladie , en indiquant les moyens de ne pas la confondre avec d'autres crachemens ou vomissemens de sang. Il range aussi , dans quatre classes , toutes les diverses sortes d'Hémoptisie , qui peu-

vent cependant se réduire à deux espèces principales, savoir : l'Hémoptisie accidentelle ou récente, provenant de rupture à quelque vaisseau du poumon ; & la diapédèse, qui tient uniquement à l'appauvrissement & à la dissolution du fluide sanguin, ou quelquefois à un vice organique dans la texture fibreuse des vaisseaux même. Cette différence caractéristique entre les diverses Hémoptisies était d'autant plus essentielle à marquer, que la méthode curative qui serait propre à l'une, devient directement contraire à l'autre, & *vice versa*. Le traitement convenable aux deux espèces est en outre sommairement indiqué à la suite de chaque article analogue.

S E C T I O N I I.

Le diagnostic de la pulmonie en général, les causes naturelles & accidentelles qui disposent à cette maladie, quelques réflexions très-sen-

fées sur la communicabilité du virus tabifique ; tels sont les détails compris dans le second paragraphe. Il contient en outre des développemens physiologiques, qui tendent à établir comment la plénitude & l'oppression dans le système vasculaire peuvent donner lieu à la petitesse ainsi qu'à la faiblesse apparente du pouls ; circonstance infiniment dangereuse à confondre avec des symptômes pareils, qui ne seraient que le résultat d'une débilité accidentelle ou de l'atonie générale du système.

SECTION III.

Vient ensuite le tableau descriptif des symptômes qui constituent la pulmonie, proprement dite, dans chacun de ses degrés progressifs. L'auteur fait dériver originairement cette maladie, soit d'un état inflammatoire de quelque portion du poumon, ou d'un accroissement contre nature dans l'action des vaisseaux

pulmonaires , soit d'un état primitivement ulcéreux de la substance charnue des poumons. Il définit de plus , avec autant de justesse que de précision , la théorie de la fièvre hectique , presque toujours inhérente à la pulmonie , les signes qui caractérisent très-distinctement cette fièvre , ainsi que ses effets sur l'économie animale. Enfin l'intérêt de ce chapitre n'est pas peu augmenté par l'exposition d'un système ingénieux & des plus vraisemblables , sur l'existence d'une nature particulière d'expectoration purulente , qui a lieu indépendamment d'aucune solution de continuité , ni de la destruction des solides à l'organe du poumon. Le produit de cette humeur , entièrement dissimblable au pus qui résulte de la pulmonie ulcéreuse , est nommé par l'auteur , *exsudation inflammatoire* , comme transudant uniquement de la surface des membranes enflammées à un degré requis pour la formation de cette sécrétion.

SECTION IV.

Ce paragraphe a pour objet de fixer la variété des sortes de Consomption pulmonaire, abstraction faite de celles qui ne sont que symptomatiques. L'auteur en ramène toutes les espèces à deux principales, qui sont : la Pulmonie tenant essentiellement à la diathèse inflammatoire du poumon, & celle qui dérive foncièrement d'un état ulcéreux de cet organe. Ces deux maladies sont considérées comme différentes par essence l'une de l'autre, dans leurs causes, leurs effets & leur cure ; & les preuves incontestables sur lesquelles l'auteur a établi sa ligne de démarcation, sont parfaitement déduites dans le cours des sections suivantes.

SECTION V.

La nature de la Phthisie pulmonaire purement inflammatoire, les causes physiques qui y donnent lieu, les symptômes distinctifs, & la gra-

dation des accidens qui s'observent dans les périodes successifs de cette sorte de maladie, tous ces objets sont compris dans le chapitre V. C'est ici, au reste, où l'auteur, transporté du bien de l'humanité, fort de sa propre conviction, & d'ailleurs étayé d'autorités respectables, ne peut s'empêcher de s'élever avec courage contre la routine aveugle qu'il prétend qu'on observe dans le traitement de la Phthisie pulmonaire de cette espèce. Il blâme sur-tout hautement l'usage abusif qu'on fait communément des gommes & résines échauffantes, ainsi que des baumes incendiaires, tels que ceux de Tolu, de Copahu, &c. qu'on emploie souvent dans les cas de Phthisie la plus évidemment inflammatoire; & ce, dit-on, par analogie avec l'effet de ces remèdes sur les plaies extérieures, dans l'intention de procurer également une digestion salutaire de l'humeur des plaies internes, & d'en cicatrifer les ulcères. Le Docteur White termine

cette digression par un argument analogue & bien péremptoire, qu'il adresse aux partisans systématiques des baumes & des résines, en leur demandant simplement : « comment est-il » possible que ces médicamens puissent remplir l'indication vulnérable » qu'on leur suppose, lorsqu'il n'existe » au poumon ni plaie ni ulcère à » guérir ? »

SECTION VI.

Avant d'indiquer sous ce paragraphe, les moyens curatifs de l'espèce de Pulmonie décrite au chapitre précédent, l'auteur entre dans une dissertation intéressante sur l'irritabilité contre nature du système artériel ; laquelle donne lieu à une Consomption particulière, qui a bien quelques rapports avec l'inflammatoire, mais qui existe néanmoins sans aucun symptôme apparent d'inflammation locale ni de solution de continuité à la substance du poumon. Le malade, épuisé graduellement, périt dans cette affec-

tion, seulement par excès de marasme. D'après cette description, je pense qu'on serait fondé à croire que l'auteur a voulu parler de cette maladie connue en France sous la dénomination de *Pulmonie sèche*, autrement *Phthisie nerveuse* : dans le fait, il considère tellement cette affection sous ce rapport, que les remèdes principaux qu'il conseille sont les anti-spasmodiques & les sédatifs. Il insiste surtout pour l'application des vésicatoires sur la partie même de la poitrine la plus embarrassée; moins pour opérer une révulsion humorale, que pour détruire le spasme de l'intérieur. Le régime & les moyens prophylactiques, à l'effet de détruire la maladie & d'en empêcher le retour, sont ensuite sommairement indiqués. Quant au traitement de la Pulmonie inflammatoire, l'auteur présente les vues les plus satisfaisantes à cet égard, & le résultat de son opinion se borne à ces trois objets : diminuer la tension & l'irritabilité du système artériel; dis-

siper l'inflammation locale ; & procurer une détermination du fluide vital à la surface du corps.

SECTION VII.

On trouvera dans ce chapitre , l'exposé théorique des causes & des symptômes de la Consomption ulcéreuse , qui est une conséquence immédiate de l'ulcération du poumon , & par conséquent la plus dangereuse de toutes les espèces de Pulmonie. L'auteur y démontre comment le virus tabifique occasionne , par sa réabsorption dans la masse du sang , un ferment septique , dont le résultat est de causer une maladie de nature vraiment putride , qui entraîne nécessairement la destruction générale du système.

SECTION VIII & dernière.

Enfin , le traité très-étendu de la cure de la Consomption ulcéreuse

termine le complément de cet ouvrage. La diathèse putride étant évidemment l'état dominant de cette affection, l'auteur en propose le traitement curatif sous deux points de vue principaux : 1°. celui de combattre l'influence sédatrice de l'acrimonie putride, dont l'effet est de causer l'atonie des solides. 2°. Celui d'adoucir, de neutraliser même le principe septique des fluides, pour obvier à l'infection générale. Parmi les différens toniques & anti-septiques propres à remplir cette double indication, le quinquina est recommandé, à juste titre, comme le remède *par excellence*. De plus, à l'intérêt d'une dissertation sur les diverses propriétés de cette écorce précieuse, & la manière la plus favorable de l'administrer, le docteur White ajoute le mérite d'indiquer un remède nouveau, (quant à la Pulmonie) qui, par ses succès sur les plaies extérieures, doit faire naître de grandes espérances pour les progrès dans la cure

de la Consomption ulcéreuse ; maladie qu'on n'a que trop de raisons de regarder comme un des plus cruels fléaux de l'humanité , & presque toujours comme l'écueil de la médecine ! C'est de l'air fixe dont il est ici question , autrement de ce gas élastique qui se dégage au moyen de l'effervescence produite par le mélange de substances alkalines & acides. Les procédés relatifs à l'administration de ce puissant correctif de la putrescence, consistent à faire avaler aux malades des liqueurs salines , en état de vive effervescence ; ou de leur faire inspirer long-temps l'acide gazeux , au moment même où il se développe par la fermentation. Enfin , on introduit aussi la vapeur de l'air fixe dans les poumons , par le moyen de l'instrument nommé *inspiratoire* , dont il est fait mention dans le cours & à la fin de cet ouvrage. Au surplus , les recherches théoriques faites à l'égard de cet agent curatif & les tentatives heureuses qui ont déjà eu lieu dans

cette affreuse maladie, font d'un intérêt trop majeur pour ne pas espérer que cette découverte fixera toute l'attention des gens de l'art * & des amis de l'humanité.

C'est à ce double titre enfin, que l'auteur, sans sortir des bornes de la modération ni de la modestie, ose s'élever ouvertement contre l'exercice du cheval, exercice qu'il déclare affirmativement être nuisible dans presque tous les degrés de la Pulmonie. Je n'ai pas la prétention de vouloir m'ériger en arbitre entre la nouveauté d'une assertion aussi hardie & l'autorité contraire de nos plus grands

* Il y a déjà quelques années que j'entendis le plus savant professeur en chymie que nous possédions actuellement en France, & duquel nous avons des ouvrages précieux sur cette science, nous dire dans une de ses leçons publiques sur les différentes sortes d'air & leurs diverses propriétés, qu'il ne désespérait pas que le fatras compliqué de notre pharmacie, ne fît place, un jour, dans la cure des maladies, aux résultats simples & merveilleux de la chymie pneumatique. On a déjà réalisé en Angleterre une partie de cette prophétie.

maîtres dans l'art de guérir ; mais qu'il me soit seulement permis de dire que la force & la justesse des raisonnemens dont cette opinion est étayée, méritent du moins qu'on se donne la peine de bien l'approfondir avant que de la juger.

Voilà en précis le sujet des Recherches dont je soumets la traduction au public. Outre les notes explicatives & quelques observations qui me sont personnelles, * j'ai ajouté des détails relatifs à l'*inspiratoire*, dont il sera parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage. J'ai cru même qu'on me saurait gré d'avoir fourni la planche figurative de cet instrument, dont la forme & l'usage ne sauraient être assez connus. Au reste, sans prétendre au mérite du style, j'ai seulement tâché de me rendre concis & intelligible. Heureux si j'ai pu y réussir ! plus heu-

* Les notes du Traducteur seront distinguées de celles du texte par le moyen de chiffres arabes, qui formeront un ordre numérique.

xxiv *AVANT-PROPOS, &c.*
reux encore, si cet essai répond au
but d'utilité que je me suis proposé
en le publiant!

RECHERCHES

R E C H E R C H E S

S U R

LA P U L M O N I E.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Hémoptisie , ou du Crachement
de sang.*

LORSQUE le sang, extravasé par quelque accident dans la substance cellulaire du poumon, est rejeté par l'effet de la toux, il en résulte une maladie qu'on nomme *Hémoptisie*, ou crachement de sang. Il est d'autant plus essentiel de chercher à approfondir la véritable cause de cette incommodité grave, & d'y remédier promptement, qu'outre les dangers du moment, elle devient infiniment à craindre dans ses conséquences,

A

puisqu'elle est généralement le prélude de la Consomption pulmonaire.

Les vaisseaux sanguins de l'organe du poumon sont non-seulement plus nombreux que ceux des autres parties du corps, proportionnellement à leur capacité respective, mais ils sont aussi plus sujets à la compression & à l'irritabilité. En considérant qu'ils s'étendent dans toute la surface interne des cavités bronchiales, & qu'ils sont simplement recouverts d'une tendre & faible membrane, nous pouvons naturellement les supposer plus exposés à se rompre que les autres vaisseaux du corps, qui sont bien moins susceptibles de pression, de mouvement & d'irritation.

Le sang peut s'extravafer dans les interstices du poumon, soit par la seule faiblesse naturelle aux parois des vaisseaux de ce viscère, ou par leur trop grande distension; soit par le vice même du fluide sanguin, lorsque les parties qui le constituent se trouvent altérées à un certain degré.

Les deux premières causes donnent lieu à la rupture des vaisseaux ; & dans le troisième cas , le sang est si fort appauvri & dans un tel état de dissolution, qu'il s'échappe sans effort & transude de lui-même à travers les pores des tuniques vasculaires qui le contiennent , sans qu'il y ait pour cela ni rupture , ni solution de continuité dans les solides. Ce sont ces diverses circonstances qui constituent la différence dans les espèces d'Hémoptisies ; différence d'autant plus importante à distinguer parfaitement, que chacune d'elles exige un traitement absolument dissimblable. Au reste , ces espèces peuvent se diviser de la manière suivante :

L'Hémoptisie accidentelle ;

La Diapédèse ;

La Périodique ;

La Traumatique.

Les symptômes (1) caractéristiques

(1) On donne en général, comme symptômes précurseurs de l'hémoptisie , un goût de sang qui se fait

de l'Hémoptisie en général , sont :
genarum rubor ; molestiæ aut doloris ,
& aliquando caloris , in pectore sensus ;
dyspnæa , titillatio faucium ; tussis aut
tussicula , sanguinem floridum sæpe spu-
*mosum rejiciens **.

On distingue l'Hémoptisie de la rupture des vaisseaux de la gorge , par la qualité du sang qui , dans le premier cas , est moussieux & vermeil , & rejeté en grande quantité ; au lieu que le sang produit par une

sentir à la bouche , la pesanteur de tête , des saignemens de nez , un sentiment de douleur & d'oppression à la poitrine , la toux , &c. Mais un indice moins équivoque , qui précède ordinairement la rupture des vaisseaux pulmonaires , principalement dans l'hémoptisie périodique , c'est celui qui s'annonce par la vivacité étincelante des yeux , & par une certaine confusion dans l'organe de la vue , laquelle rend les objets troubles & vacillans , tels à-peu-près que l'ivresse pourrait les faire paraître ; ce qui a probablement lieu par l'effet d'une légère extension des vaisseaux capillaires qui accompagnent le nerf optique dans son passage à travers les trous orbitaires. Tous ces signes avant-coureurs , ne sont nullement indifférens à observer , sur-tout quand leur indice se trouve fortifié par l'état pléthorique du poulx , & par un concours d'autres circonstances analogues.

* Illustr. Cullen , genera morbor. in nosolog. meth. page 297.

hémorrhagie gutturale est d'une couleur plus foncée ; il est plus coagulé , & infiniment moins abondant.

Quand c'est de l'estomac que le sang provient, il sort en plus grande abondance que s'il venait du poumon. Ce fluide est aussi d'une teinte plus sombre , il est plus grumeleux , & se trouve assez communément mélangé des matières de la digestion.

De l'Hémoptisie accidentelle.

Cette espèce est toujours la suite d'une disposition fortement pléthorique, d'un accroissement contre nature dans l'action du système artériel, ou de la viscosité du sang. Les vaisseaux pulmonaires, soit par leur trop forte distension, soit par un effet de leur faiblesse naturelle, sont également disposés à la rupture. C'est pourquoi il convient d'opposer à cet accident des saignées répétées, suivant les forces du malade ; un usage abondant de sels neutres & autres remèdes antiphlogistiques, aidés par des laxatifs

quand les cas l'exigent. Ces moyens curatifs doivent , de plus , être favorisés par le repos du corps le plus parfait , & par le calme de l'esprit ; par une nourriture douce & légère , & par une abstinence totale de viandes. Le lait , le petit-lait , le lait de beurre , la décoction d'orge & les eaux minérales de Bristol (2) conviennent également dans la circonstance pour la boisson ordinaire du malade , qui d'ailleurs doit être prise entièrement froide.

(2) Parmi les sources minérales froides en France , qui ont de l'analogie avec celles de Bristol * , les eaux de Chateldon , département de l'Allier , à raison de leur qualité sédative , rafraîchissante , & légèrement tonique , doivent suppléer avantageusement ces premières. Je présume même , qu'attendu qu'elles sont , de plus , gaseuses & détersives , on pourrait les employer avec succès dans les degrés avancés de la pulmonie. Voyez , à cet égard , les exemples de guérison rapportés par feu M. Desbrest , Médecin , dans son *Traité des eaux minérales de Chateldon* , observations 23 & 24 ; imprimé à Londres en 1783.

* Les principes qui minéralisent les eaux de Bristol , sont : la terre calcaire , du sel alkali minéral , & un léger principe martial ; le tout dans une si faible proportion , qu'étant transportées , leur goût ne diffère en rien de celui de l'eau commune.

Le nitre, tant recommandé par le Dr. Dickson * dans l'Hémoptisie accidentelle, y produit effectivement du bien, comme j'ai souvent eu l'occasion d'en faire l'expérience. La préparation ci-après est celle qu'on préfère, avec raison, dans cette sorte de maladie.

℞ De conserve de Roses rouges. ℥ iv.
 De nitre purifié. ℥ ss.
 Mêlez pour en former un électuaire. (3).

* Medical observ. vol. 4.

(3) Lorsqu'il n'existe point de diathèse inflammatoire, l'addition de l'opium, dans une proportion convenable, ne peut qu'ajouter à l'effet avantageux de cette préparation. Voici, au surplus, trois autres formules de médicamens appropriés, que les praticiens de Londres n'emploient pas avec moins de succès dans l'hémoptisie en général.

℞ De blanc de baleine délayé dans un
 jaune d'œuf. ℥ ss.
 D'eau de fontaine. ℥ jss.
 De sel de nitre ou de soude acidulée,
 depuis X grains, jusqu'à ℥ j.

Mêlez le tout, pour être pris trois fois par jour à cette dose.

On prendra quatre, six ou huit fois par jour, selon l'urgence des cas, gros comme une forte muscade de cet électuaire, après avoir fait précéder la saignée, si toutefois elle paraissait nécessaire. Le Médecin qui vient d'être cité, ajoute qu'on peut autant compter sur l'efficacité de ce remède, lorsqu'il est administré à propos, que sur la vertu du quinquina dans les maladies intermittentes.

De l'Hémoptisie diapédèse.

Celle-ci est absolument indépen-

Autre.

℥	De soude préparée.	℥ j.
	De suc de limon récent.	℥ β.
	D'eau de fontaine.	℥ i β.
	De sel de nitre.	℥ j.
	De mucilage de gomme arabique.	℥ ij.

Mêlez pour être pris en une seule fois.

Autre.

℥	D'infusion de roses.	℥ vj.
	De mucilage de gomme arabique.	℥ β.
	D'éther nitreux.	℥ iij.
	De syrop simple.	℥ ij.

Prenez de cette mixtion trois cuillerées à bouche, toutes les trois heures.

dante de la rupture des vaisseaux sanguins, mais elle provient d'un sang appauvri qui transude à travers leurs pores relâchés; ce qui est une fuite évidente de la dissolution des principes de ce fluide, ou d'une dilatation contre nature du tissu fibreux & de l'orifice même des vaisseaux. Dans le premier cas, les globules du sang sont divisés & tenus au point de pouvoir s'échapper par la texture des tuniques qui environnent ce liquide, & qui seraient impénétrables dans l'état naturel. On voit beaucoup d'exemples de cette transfusion dans les maladies de nature putride. Dans le second cas, les pores eux-mêmes sont tellement dilatés par l'incohérence des fibres vasculuses, qu'ils ne peuvent s'opposer au passage des fluides plus grossiers que l'état de santé ne doit les admettre. Les personnes d'une constitution faible, & celles dont le sang est infecté d'une acrimonie scrophuleuse, sont particulièrement exposées

à cette sorte d'Hémoptisie, qui d'ailleurs est souvent accompagnée d'érosion dans la substance même des vaisseaux.

Les moyens de curation que cette espèce requiert, doivent être choisis parmi les remèdes qui ont le pouvoir d'augmenter le ton des solides, & de fortifier les parties cohésives du fluide sanguin. C'est sous ce point de vue qu'on doit user largement des acides minéraux, du quinquina uni à des astringens modérés, ainsi que des remèdes rafraîchissans & de nature sédative. La grande débilité des solides s'oppose à l'emploi de tout ce qui pourrait tendre à affaiblir le malade : c'est pourquoi la saignée, si nécessaire dans les autres sortes d'Hémoptisie, ne peut être hasardée sans réflexion, & encore moins réitérée dans celle-ci. Cette observation doit également s'étendre à l'usage du nitre, dont l'effet est d'affaiblir étonnamment le système. Ainsi, ce médicament, si efficace dans les

Hémoptisies dépendantes de la pléthore ou d'autres causes analogues, doit soigneusement être évité dans l'Hémoptisie diapédèse.

Il se rencontre quelquefois dans cette maladie des cas où l'effusion du sang est assez considérable pour alarmer le praticien, sur-tout lorsque la faiblesse du malade interdit l'usage de la saignée. On doit alors se borner à diminuer la quantité du sang accumulée au centre, en prescrivant des remèdes qui aient le pouvoir de relâcher les vaisseaux des extrémités, tels que l'ipécacuanha, le tartre émétique, &c. en observant néanmoins d'employer ces vomitifs à de si petites doses, qu'ils ne puissent qu'exciter des nausées sans produire aucune évacuation immédiate.

De l'Hémoptisie périodique.

Cette sorte d'Hémoptisie est ordinairement due à la suppression de quelque évacuation sanguine, principalement du flux menstruel &

hémorrhoidal. Elle exige impérativement la saignée, dans l'intention de diminuer la plénitude des vaisseaux ; mais on ne pourra jamais se flatter d'obtenir une guérison radicale, si l'on ne rappelle auparavant les évacuations supprimées.

De l'Hémoptisie traumatique.

Cette espèce, ainsi que sa dénomination l'annonce, est la suite de quelque blessure interne, ou de contusions à la poitrine. La cure de cette maladie exige des saignées répétées, & l'emploi des mêmes moyens que ceux indiqués pour la guérison de l'Hémoptisie accidentelle.

Si, après les avoir mis en usage, on apperçoit une diminution sensible dans la toux, & que les matières expectorées soient moins sanguinolentes ; si la douleur, l'oppression & la difficulté de respirer cessent ; si le pouls, en un mot, semble revenir à son état naturel, on peut alors concevoir

d'heureuses espérances sur le retour prochain de la santé du malade.

Au contraire, l'absence de ces symptômes favorables rend le pronostic de la maladie infiniment douteux ; car alors on n'a que trop de raisons de suspecter quelque extravasation de sang qui, par son séjour dans les interstices cellulaires du poumon, donne lieu à la Consomption pulmonaire ulcéreuse & à ses tristes conséquences.

Lorsque le sang, extravasé par suite de la rupture d'un vaisseau, n'est point expectoré par le crachement, ou qu'il ne rentre pas dans le courant de la circulation par l'effet de l'absorption, il en résulte, pour l'ordinaire, des accidens funestes. Ce fluide, contractant bientôt une qualité putride, cause des érosions aux vaisseaux adjacens ; l'inflammation survient, & par suite naturelle, la suppuration s'établit.

La suppuration qui est le résultat d'une ecchymose, est toujours défavorable. Dans un pareil état, les globules du sang ne se convertissent ja-

mais en pus véritable ; mais ils contractent une qualité particulière d'acrimonie qui produit des excoriations, des ulcères fanieux, une atonie excessive dans le système, la gangrène & la mort.

Le fluide sanguin étant extravasé & entièrement privé du contact de l'air ambiant, se réabsorbe de nouveau en très-peu de temps, sans qu'il en résulte de préjudice subséquent, ainsi qu'on peut le remarquer après une violente meurtrissure & dans le scorbut putride ; mais le sang épanché dans les cavités du poumon tourne bientôt à la putrescence, attendu sa communication immédiate avec l'air extérieur pendant le mouvement nécessaire à la respiration.

Au surplus, l'inflammation & la suppuration sont toujours accompagnées de la fièvre hectique, & constituent la maladie appelée *Consomption pulmonaire*, de laquelle il va être question dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE II.

De la Consomption pulmonaire en général.

LORSQUE le corps est graduellement amaigri par une fièvre lente, qui est la suite de l'inflammation à quelque partie du poumon, ou l'effet de l'absorption d'une matière purulente dans la masse générale des humeurs, on est alors atteint de la maladie appelée Consomption, autrement Phthisie pulmonaire.

Beaucoup de personnes prétendent que cette maladie est contagieuse; mais les observations que nous a fournies notre pratique journalière, semblent nous autoriser à assurer que la Consomption pulmonaire n'est susceptible de contagion, qu'autant que la matière expectorée est d'une qualité foncièrement putride.

Cependant, la Consomption pulmonaire est tellement commune en Angleterre, qu'elle a donné lieu aux étrangers de croire qu'elle y était endémique. Cette affection a d'ailleurs des suites si funestes dans ce climat, que bien des gens la regardent à-peu-près comme incurable. Telle est aussi la nature de ce mal cruel, qu'il s'attache plus spécialement aux jeunes personnes vives & enjouées, & dont les dispositions aimables semblent promettre le bonheur & la consolation à leurs familles & à leurs amis.

Toutes ces considérations m'ont porté à donner un degré particulier d'attention à cette maladie, soit sur des sujets vivans, soit sur le cadavre; & comme la dissection seule démontre à l'œil l'état exact des parties affectées, sur lequel on ne peut que hasarder des conjectures pendant la vie du malade, j'ai cru devoir faire servir au but de mes recherches ce moyen précieux, chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Aussi j'ose me persuader

perfuader que mes foins n'auront pas été tout-à-fait fans fuccès.

*Causes naturelles qui difposent à la
Confomption pulmonaire.*

1°. Une faiblesse constitutionnelle, ou une trop grande irritabilité dans le fyftême vasculaire. On reconnoît cette difpofition morbifique, à une belle & délicate complexion : la peau, dans ce cas, eft fi fine & tellement transparente, que les veines paroiffent à travers fon tiffu d'un bleu fombre & d'une forme parfaitement déterminée.

2°. Une ftructure particulière du corps, qui favorife naturellement la détermination du fang au poumon ; une stature mince, un cou alongé, les épaules élevées, & beaucoup de délicateffe dans l'habitude générale du corps (4).

(4) Plusieurs regardent auffi, comme indices avant-coureurs de la Phthifie pulmonaire, la blancheur laiteufe & une certaine transparence qui, dans ce cas, font particulières aux dents ; des fluxions habituelles

3°. Une extrême sensibilité dans le système nerveux ; ce qui fait que cette maladie attaque principalement les jeunes gens , sur-tout ceux qui annoncent des dispositions actives, & chez lesquels se développe une capacité très-précoce.

Causes accidentelles.

Tout ce qui est capable de déterminer le cours d'une trop grande quantité de sang au poumon, de causer une violente distension aux vais-

aux gencives, une appétence bizarre, & des saignemens de nez fréquens. Le docteur Darwing, habile médecin Anglais, prétend aussi que dans les sujets disposés à cette maladie, l'ouverture de l'iris est évidemment plus large que de coutume ; ce qu'il attribue à un défaut d'irritabilité suffisante dans l'organe de la vue, & peut-être à une suite naturelle de l'atonie du système en général. Enfin, l'on a remarqué que la protubérance de la dernière vertèbre du cou, ainsi que la saillie très-prononcée de l'os sacrum, étaient quelquefois l'annonce éloignée, mais trop souvent infaillible, de cette funeste maladie. Quant aux âges spécialement soumis à son influence, on a observé qu'en général le temps de la puberté & le terme de 28 & 36 ans, formaient des époques où le virus tabique se développait plus ordinairement.

seaux de cet organe, & d'y occasionner une pléthore partielle, devient cause accidentelle de la Consomption pulmonaire. On peut compter au nombre de ces causes : 1°. l'inflammation du poumon & des parties adjacentes, qui donne lieu à des abcès ou à des ulcérations, dont la fièvre hectique & la mort sont les tristes conséquences.

2°. Le catarrhe, ou ce qui est communément appelé rhume, résultant d'une fluxion contre nature de *mucus*, qui se porte sur les glandes du larynx & des bronches. Cette affection peut amener la Consomption par la quantité d'humeur qu'elle fait refluer sur le poumon ; il en résulte pour lors une toux opiniâtre, & par suite l'irritation & l'inflammation des parties. Cependant, à moins qu'il ne s'agisse d'une très-mauvaise constitution, le catarrhe produit rarement la Phthisie pulmonaire.

3°. Tout ce qui est susceptible d'augmenter l'affluence du fluide san-

guin dans les vaisseaux pulmonaires, comme, par exemple, un exercice violent, le chant, la déclamation, l'abus de se ferrer le corps avec des liens (5), la suppression de quelque évacuation accoutumée, la gêne dans la respiration, les obstructions, les douleurs violentes aux parties du corps qui avoisinent le poumon; enfin, l'irritation de ce viscère.

Il est peu de personnes qui n'aient observé l'effet d'un exercice violent sur les organes de la respiration, en montant une colline rapide & escarpée. Le sentiment d'oppression qui en

(5) Il y a déjà long-temps qu'on a reconnu, en France, le dangereux abus des corps baleinés, & leur usage y est à-peu-près pros crit. Mais. en Angleterre, la raison n'a point encore étendu son empire sur un objet de réforme aussi essentiel à l'humanité : chaque Anglaise, de quelque âge & condition qu'elle soit, ne se croirait pas habillée si elle n'était enchâssée dans un de ces instrumens meurtriers, flanqué de baleines, & étroitement ferré par un lacet. D'après cet abus, réuni aux inconvéniens du climat & à l'usage immodéré du thé, peut-on s'étonner de voir la Consomption pulmonaire aussi commune qu'elle l'est en Angleterre, principalement parmi le sexe ?

réfulte , & l'anxiété qu'on éprouve à la poitrine , proviennent évidemment de la difficulté avec laquelle la quantité du fang accumulé eft reçue dans les vaiffeaux pulmonaires , & enfuite renvoyée par l'action fyftaltique du cœur.

Des contractions plus fréquentes font le moyen dont cet organe vital fe fert pour furmonter l'obftacle qui l'opprime ; par une fuite néceffaire , la vîteffe du pouls s'accélère en proportion de l'effort ; & nous fommes obligés , par instinct , de respirer plus fréquemment que dans l'état de repos , à l'effet de prévenir une fuffocation fubite. L'action de respirer , en pouffant le fang à travers le poumon , dans la même proportion qu'il eft porté dans l'artère pulmonaire par la contraction du cœur , prévient , par le mécanifme de cet équilibre , une ftagnation qui causeroit infailliblement la mort. Au refte , on doit fentir que l'exposition fubite du corps à l'impreffion du froid dans de telles

circonstances, pourrait avoir les suites les plus fâcheuses.

Si l'on considère que la voix est en partie formée pour l'expulsion de l'air contenu dans les poumons, il est aisé de concevoir le danger qui peut résulter de tout effort extraordinaire de la part de cet organe; tels que la déclamation à haute voix, le chant monté sur des cordes trop aiguës, ou des tons trop long-temps prolongés: dans ces cas, la rougeur & le gonflement du visage, les yeux infiltrés de sang, l'accroissement du diamètre des veines du front & du cou; tout annonce assez un amas contre nature de sang aux environs du ventricule droit du cœur, qui menace d'une suffocation prochaine, ou bien de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

L'usage pernicieux de se ferrer le corps avec des bandes ou des corsets, en s'opposant à la libre circulation du sang dans les vaisseaux cutanés, occasionne nécessairement une con-

gestion du fluide vital aux environs du cœur ; il donne également naissance à l'hémoptisie , à l'inflammation , & à beaucoup d'accidens étrangers à notre sujet. C'est ce qui me détermine particulièrement à engager le sexe à braver enfin le funeste & barbare préjugé qui le porte à se ferrer le corps pour l'embellissement de sa taille. Ma sensibilité n'a eu que trop d'occasions de s'affecter en voyant beaucoup de Consomptions pulmonaires qui n'étaient que le malheureux résultat d'un pareil abus !

La suppression des évacuations sanguines périodiques, comme des règles, du flux hémorrhoidal , du saignement de nez habituel , & la trop brusque interruption de l'usage des saignées (6), ont aussi produit le germe de la Consomption pulmonaire.

(6) Cette cause de la pulmonie doit être des plus rares dans les isles Britanniques : car on peut dire, en l'honneur de l'art , qu'on y a réduit l'emploi de la saignée aux bornes étroites qui lui conviennent , sur-tout dans les climats du nord.

Toutes ces causes concourent à augmenter la plénitude des vaisseaux, laquelle occasionne naturellement une rupture dans ceux qui se trouvent les plus faibles. Si cet accident a lieu dans les vaisseaux du poumon, il en résulte pour lors la Consomption pulmonaire avec toutes ses conséquences.

L'amputation d'un membre peut aussi produire le même désordre. Cette opération, en détruisant une grande partie de vaisseaux importants, doit nécessairement causer de la distension à ceux qui restent, à raison de l'abondance du fluide qui y reflue naturellement.

De violentes douleurs dans les parties du corps voisines du poumon, en gênant la liberté de la respiration, peuvent, de même, occasionner une stase du sang dans les vaisseaux pulmonaires, & y causer une rupture. J'en ai vu un exemple remarquable chez une femme qui avoit souffert des douleurs atroces produites par le passage de différens calculs biliaires dans le ca-

nal cholédoque. Les douleurs augmentaient tellement par l'effet de l'inspiration, qu'il était impossible à la malade d'attirer une quantité d'air assez suffisante pour dilater les lobes du poumon. Il en résulta une telle distension dans les vaisseaux de ce viscère, qu'elle se termina par la rupture. Cette femme mourut en très-peu de temps, après avoir vomi une grande quantité de sang.

Les tumeurs squirrheuses, ou les abcès non encore ouverts; les tubercules, ou l'engorgement des glandes lymphatiques, (suite ordinaire d'une disposition scrophuleuse) deviennent également le germe de la Consommation; en gênant la libre expansion du poumon; en embarrassant le passage du sang à travers quelque gros vaisseau; ou enfin en rendant inutile une portion des cellules bronchiales; d'où il peut résulter l'inflammation, la rupture, &c.

Finalement, on peut ajouter à ces principes de Consommation pul-

monaire, des concrétions pierreuses qui se forment quelquefois dans le parenchyme même du poumon; l'adhérence totale ou de quelque portion de ce viscère à la plèvre, la rougeole & la coqueluche.

Les adhérences doivent nécessairement faire naître des effets funestes, en empêchant la dilatation complète des lobes pulmonaires. Cette vérité, quoique contestée par plusieurs Auteurs, n'en existe pas moins; & quand même ma propre pratique ne m'en eut pas fourni l'exemple effrayant qui fait l'objet de l'observation suivante, je n'en penserais pas moins à cet égard comme le savant Boerhaave, qui probablement n'aurait pas adopté cette opinion, sans y être autorisé par des raisons justes & fondées. Un jeune homme qui, depuis environ deux ans, était sujet à avoir la respiration courte, devint graduellement enflé & cachectique. Il fut ensuite subitement saisi d'une extrême difficulté de respirer; son

visage parut prodigieusement rouge & gonflé ; les veines du cou & du front semblaient prêtes à crever ; il rendait de l'écume par la bouche avec grand bruit ; ses yeux étaient de couleur de sang , & sortaient de leur orbite d'une manière à effrayer ; son pouls était intermittent à un degré étonnant. En un mot, sous tous les aspects , ce malheureux jeune homme offrait l'apparence d'une personne dans un état de véritable étranglement.

Il éprouva , dans l'espace de huit heures , trois de ces accès , chacun desquels se termina par une abondante hémorrhagie du poumon , qui alla à plusieurs livres de sang. Ce jeune homme , finalement , expira dans les horreurs du dernier paroxysme.

A l'ouverture du cadavre , que je fis avec tout le soin possible , le poumon fut trouvé entièrement adhérent à la plèvre. Chaque autre déviation de l'état naturel parut être une suite incontestable de cette adhésion ; savoir,

la disposition cachectique du sujet, l'accroissement de volume du cœur & l'extension des vaisseaux sanguins de cet organe, les symptômes apoplectiques, la rupture & l'hémorrhagie.

Quelques personnes ajoutent, de plus, à ces causes accidentelles, la présence des vers dans les intestins des enfans; mais il me paraît difficile de saisir la justesse d'une pareille supposition. Il est possible que des enfans meurent d'une véritable Phthisie pulmonaire, & qu'ils aient rendu des vers pendant le cours de la maladie. Comme peu d'enfans, même ceux qui jouissent de la meilleure santé, ne sont pas exempts de l'affection vermineuse, il ne s'ensuit pas de là que les vers soient une cause immédiate de la Consomption. On pourrait prouver l'erreur de cette opinion par l'autorité de plusieurs citations; mais il suffira d'en rapporter une seule. Une très-jeune personne d'une complexion fort délicate fut attaquée,

à sa neuvième année, d'une vive inflammation au poumon, qui dégénéra bientôt en Consomption. Cette enfant devint pâle, faible & maigre; elle éprouvait fréquemment un point de côté, une toux continuelle, un crachement de matières purulentes & des sueurs nocturnes. Son pouls était excessivement vite & irrégulier. Son état ayant été attribué à la présence des vers, elle fut traitée en conséquence. On ne peut disconvenir qu'une infection légère des déjections de la malade, dans lesquelles on appercevait des filamens blanchâtres ressemblant à des vers, paraissait confirmer le diagnostic trompeur. Mais après un examen approfondi de ces apparences vermiculaires, suspendues & détrempées dans de l'eau, je déclarai affirmativement que ces matières n'étaient purement que des substances amifiées, blanches, visqueuses, & nullement organisées. Dans le fait, les pellicules blanchâtres avaient été formées par une exsudation mu-

queuse dans les cavités de l'artère enflammée du poumon, & à mesure qu'elles étaient rejetées de la trachée dans le gosier, elles étaient avalées par la jeune malade; & ce avec d'autant plus de probabilité, que les enfans négligent assez généralement de cracher après la toux.

De pareilles méprises deviennent d'autant plus malheureuses, que les remèdes anthelmintiques sont, par leur qualité chaude & irritante, contraires & pernicieux dans toute diathèse inflammatoire; & qu'en même temps le traitement propre à la maladie existante, la Consomption pulmonaire, se trouve négligé au grand détriment du malade.

L'examen attentif des causes accidentelles de la Consomption, démontre donc combien il est nécessaire de s'attacher, par tous les moyens possibles, à détruire la moindre irritation ou la plus légère inflammation qui peuvent se manifester au poumon. Il est malheureusement

des cas où toutes les puissances combinées de l'art sont insuffisantes. Il est d'autres circonstances dans lesquelles les symptômes sont tellement équivoques, qu'ils justifieront, j'espère, la précaution que je prends d'indiquer l'état ordinaire du pouls dans le cas d'inflammation à cet organe.

Il est de la plus grande importance d'observer qu'un pouls vif & faible est presque toujours accessoire à la péripneumonie ou à l'inflammation des poumons ; symptôme d'autant plus remarquable, que la maladie est plus violente ; ce qui doit rassurer le praticien sur les craintes qu'il pourrait avoir d'employer alors la saignée.

Une attention réfléchie sur la nature de la maladie & des fonctions des parties affectées, nous apprendra qu'un pouls vif & petit accompagne toute inflammation considérable au poumon. Le stimulus violent qui agit sur les artères enflammées, la constriction des vaisseaux capillaires qui en est une suite, repoussent une quantité

surnaturelle de sang dans les vaisseaux qui avoisinent le cœur, & y occasionnent quelquefois une distension capable d'opérer une funeste stagnation. Cela est évident, d'après la contenance même du malade, qui, dans cet état, paraît presque étouffé, & qui se trouve effectivement dans un imminent & double danger ; de suffocation, par l'action opprimée du cœur ; & d'apoplexie, par la violente dilatation des vaisseaux sanguins du cerveau.

Pour prévenir la suffocation, le cœur est obligé de redoubler ses contractions : de-là provient la vitesse accélérée du pouls. Cet organe & le système vasculaire sont dans un état d'irritabilité, augmenté par l'agacement des solides sensibles qui environnent la partie lésée ; ce qui la rend encore plus susceptible d'irritation : il s'ensuit que le cœur est forcé de se contracter avant que ses ventricules soient assez remplis pour pouvoir donner la plénitude nécessaire aux pulsations

tions artérielles ; & le résultat naturel de cette légère extension dans le diamètre de l'artère , doit physiquement être la petitesse du pouls.

D'après ces développemens , on conçoit aisément pourquoi le pouls très-vîte & petit annonce une violente inflammation au poumon (7),

(7) Sans vouloir atténuer le mérite de cette définition , je proposerai , seulement comme un doute , la question de savoir s'il ne serait pas possible que l'affection spasmodique du système nerveux , d'ailleurs très-souvent compliquée , comme on le fait , avec la pulmonie , concourut à produire , dans la fibre vasculaire , l'accroissement de ton & les désordres accessoires que l'Auteur semble entièrement attribuer à la pléthore. Personne n'ignore que dans la plupart des maladies nerveuses le pouls est serré , vif , souvent dur , quelquefois concentré , petit , presque toujours fréquent & irrégulier , mais jamais critique. Borden , si je ne me trompe , l'appelle *pouls d'irritation compliqué* ; & ce savant observateur dit , avec raison , que cette espèce de pouls se rencontre dans beaucoup de maladies chroniques , spécialement dans celles où il existe des suppurations internes , des tumeurs ; dans tous les cas , en un mot , où il y a atonie dans les organes sécrétoires , & un grand délabrement dans les viscères. D'après cela , ne pourrait-on pas présumer que l'Auteur de ces Recherches a peut-être trop généralisé son opinion , relativement aux causes exclusives qu'il donne de la vîtesse & de la petitesse du pouls dans la Phthisie pulmonaire ?

ce qui , bien loin d'être un signe de faiblesse générale , prouve , au contraire , que le système vasculaire est fortement comprimé par la quantité du fluide en circulation. Ainsi , au lieu d'administrer des cordiaux pour réparer la faiblesse apparente , on doit sentir la nécessité de suivre une route toute opposée. La vie du malade dépend alors de saignées copieuses qui , en rétablissant l'équilibre dans la circulation , & rendant le mouvement aux globules du sang accumulés & stagnans , puissent prévenir l'action trop précipitée du cœur , & arracher , par ce moyen , le patient des portes du tombeau. J'ai cru devoir méditer profondément le sujet de ces observations , d'après le soupçon , peut-être trop fondé , que bien des malades avaient été victimes d'une attention trop superficielle de la part du médecin , à approfondir l'équivoque que présente l'état du pouls dans une telle circonstance.

CHAPITRE III.

Symptomes de la Consomption pulmonaire.

Nous allons exposer ici le tableau général des divers symptomes de cette maladie ; & ceux qui caractérisent particulièrement chaque espèce , seront placés suivant l'ordre qui leur convient.

On reconnaît la Consomption naissante , à une toux importune , & le plus souvent sèche. Quelquefois le malade rejette un mucus écumeux à la suite des efforts de la toux , qui est ordinairement accompagnée d'oppression à la poitrine & d'une difficulté de respirer , sur-tout après quelque mouvement plus violent qu'à l'ordinaire. Il éprouve en outre des douleurs lancinantes dans le dos ou dans la poitrine , une chaleur incom-

mode à la paume des mains ainsi qu'à la plante des pieds, & une sécheresse ardente à la peau, la surface de laquelle présente souvent des aspérités, ou une apparence dartreuse. Ses joues sont teintes d'un rouge très-prononcé, principalement à la suite des repas. Ces symptomes sont d'ailleurs accompagnés d'une fièvre lente avec des redoublemens sur le soir, qui en général sont si peu sensibles, que le malade s'en apperçoit à peine; mais la marche du pouls est toujours considérablement au-dessus de ce qu'elle doit être dans l'état naturel. Cependant l'appétit est souvent très-peu dérangé, & le patient n'est pas absolument altéré. Sa langue est blanchâtre, sur-tout le matin. Il devient, peu à peu, maigre & débile, & ses facultés morales, ainsi que sa vigueur, s'altèrent graduellement.

A mesure que la maladie fait des progrès, tous les symptomes augmentent d'intensité, & deviennent de plus en plus fâcheux. A la conti-

nuité de la toux se joint une disposition habituelle de vomir après le manger. La voix devient rauque, creuse & très-altérée. L'anxiété s'accroît, & le malade se sent accablé par un sentiment de pesanteur dans tout le département de la poitrine. La respiration devient plus vive & plus laborieuse ; le pouls acquiert de la dureté, spécialement vers le soir, & il augmente de vitesse, au point que les pulsations vont à-peu-près à cent par minute. La peau est alors infiniment aride & brûlante, sur-tout aux extrémités ; & sa superficie offre des traces farineuses, comme à la suite de la rougeole ou de quelque fièvre éruptive. L'appétit se perd, la soif devient inquiétante, & une insomnie constante vient aggraver tous les accidens. Sur le matin, il se manifeste de la sueur avec rémission des symptômes fébriles. Les crachats, plus ou moins copieux, sont souvent jaunes, écumeux, mêlés de sang, d'un goût tantôt douceâtre, tantôt

salé , & souvent d'une nature âcre & purulente. Quelquefois il se trouve , dans les matières expectorées , des branches ramifiées , qui ont quelque ressemblance avec des portions d'artère bronchiale.

La nature , impuissante pour supporter plus long-temps le poids de tant de graves souffrances , se détruit progressivement : un relâchement général a lieu dans toute l'habitude ; l'expectoration diminue ; une sueur colliquative paraît au front & sur la partie antérieure de la poitrine ; les joues sont d'un rouge cramoisi , tandis que la peau des autres parties du visage reste pâle & inanimée ; les yeux s'enfoncent dans leur orbite , & s'éteignent par degrés ; les ongles se recourbent , & les poils du corps tombent naturellement ; les jambes , ainsi que les articulations , enflent considérablement , quoique tout le reste du corps soit entièrement émacié. Enfin , une mort tranquille , & le plus souvent inattendue par le ma-

lade (8), vient le délivrer du fardeau de la vie.

On doit bien penser que tous les divers symptomes dont nous venons de faire l'énumération se réunissent rarement chez le même sujet, d'autant qu'ils peuvent varier suivant le caractère & les circonstances de la maladie. Ils indiquent, au surplus, dans tous les cas, un état inflammatoire ou purulent du poumon.

Nous avons déjà observé que certaines Consomptions étaient uniquement l'effet de l'inflammation, ou d'un accroissement, contre nature, dans l'action des vaisseaux pulmonaires, sans qu'il y ait cependant rupture des solides dans la partie affectée.

(8) Ce que dit le docteur White à ce sujet est tellement vrai, qu'on serait porté à croire que, par une compensation digne de la nature bienfaisante, l'esprit du malade se trouve prémuni contre tous les sentimens de terreur & de découragement qui l'environnent pour l'ordinaire, dans cet état. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'existe point de maladies dans lesquelles on conserve autant l'espérance de guérir que dans celle qui fait l'objet de cet ouvrage.

Il en est d'autres qui, dès le principe de l'affection, sont la suite d'un état ulcéreux. Les premières espèces se terminent généralement par l'ulcération; les autres sont, pour l'ordinaire, une suite directe de l'Hémoptisie.

Nous inférerons de ce qui vient d'être dit, que les symptômes d'une Consomption naissante annoncent toujours que quelque partie du poumon est affectée plus ou moins d'un état inflammatoire, qui donne lieu ou à la suppuration, ou à la gangrène, ou au squirrhe, si l'on n'est pas assez heureux pour prévenir ces résultats fâcheux. Le danger de la suppuration est relatif au séjour des matières purulentes dans la substance du poumon, qui produit la Consomption ulcéreuse. La gangrène est encore plus funeste, puisqu'elle amène une mort aussi prompte qu'elle est infaillible.

Lorsque l'inflammation dégénère en squirrhe, le cas est plus ou moins périlleux, suivant l'espace occupé par

les duretés squirrheuses ; car il faut remarquer que toute portion du poumon réduite à cet état , cesse d'être utile à l'économie animale. Au reste , la dissection nous a appris qu'on pouvait vivre pendant des années entières avec des squirrhes au poumon , lorsque les concrétions de cette nature étaient en petit nombre & d'un volume médiocre.

La toux qui accompagne la Consomption dans son développement , provient d'une fluxion aiguë sur les membranes muqueuses qui tapissent la trachée , ou d'une légère inflammation dans quelque partie du poumon ; d'où il résulte un stimulus qui excite & entretient la toux ; unique moyen que la nature ait à employer pour l'évacuation d'une matière qui , autrement , deviendrait infiniment offensive par son séjour.

Nous observerons aussi que dans certains rhumes , quoique l'irritation réside au poumon même , on éprouve cependant un chatouillement aux en-

virus de la partie supérieure de la trachée ; cette circonstance se rencontre seulement dans les cas où l'irritation n'est pas assez violente pour procurer une douleur locale après la toux , attendu que les sens étant incapables d'éprouver à la fois deux impressions , la plus forte fait naturellement oublier la moindre. Ce qui nous porte souvent à imaginer fausement que la cause du mal a réellement son siège dans la partie qui nous paraît la plus affectée. C'est ainsi qu'une pierre dans la vessie cause , par fois , de la douleur près de l'extrémité du gland , tandis que la vessie elle-même est exempte de souffrances. Il en est de même d'une cause d'irritation dans les intestins grêles , qui souvent se fait sentir sympathiquement à l'extrémité du rectum , malgré l'éloignement de ce point au siège morbifique. D'après cela , ne nous hâtons donc pas de prononcer que le poumon soit hors de danger dans les cas de toux violente , quoiqu'il ne se ma-

nifeste aucun sentiment de douleur à cet organe.

Si la matière expectorée est claire & écumeuse, on doit l'attribuer à la violence de la toux, qui ne permet pas aux fluides destinés à humecter la surface interne de la trachée, de devenir plus épais par le séjour, ni de se condenser par l'absorption des parties les plus ténues.

Nous avons déjà fait remarquer que le sentiment d'oppression à la poitrine était une suite de la plénitude des vaisseaux pulmonaires, & par conséquent de leur trop forte distension. On doit rapporter à la même cause une respiration vive & laborieuse, qui annonce que la nature réunit toutes ses puissances pour prévenir une stagnation mortelle.

Les divers symptômes de la Consumption naissante, dont nous venons de tracer le tableau, prouvent que cette maladie est vraiment inflammatoire. Chacun d'eux, sauf quelques cas particuliers, dérive de cette source, &

la méthode curative doit nécessairement s'y rapporter.

Mais le mal, dans ses degrés avancés, prend un caractère bien différent : de l'inflammation qui précède, il résulte une maladie de nature putride, qui exige un traitement entièrement opposé à celui du premier état. Eh ! disons-le à regret, quelque habile que soit le Médecin, il est rarement dans le cas de combattre, avec succès, un ennemi aussi redoutable.

Au surplus, l'inflammation du poulmon se termine, soit par la résolution, la suppuration, la gangrène, ou le squirrhe.

Lorsqu'en conséquence d'un traitement approprié, & d'ailleurs étayé de la bonne constitution du sujet, la maladie tourne à la résolution, elle se termine alors sans orage, & ne laisse après elle aucune mauvaise suite. C'est pourquoi ce but essentiel devrait constamment fixer l'attention du praticien.

Si la violence du mal s'opposait à la résolution, on doit s'attendre à la suppuration. Le sang, accumulé dans les parties enflammées, fermente & devient tellement acrimonieux, qu'il corrode & dissout les solides adjacens. C'est ainsi que se forment les abcès ou les amas de matières, dont l'absorption donne lieu à la fièvre hectique, à raison du *stimulus*, & de la qualité septique de l'humeur qui se communique à la masse générale des fluides. Du reste, la suppuration constitue la Consommation ulcéreuse, & ce résultat de la maladie n'est rien moins que favorable.

Il ne fera pas déplacé d'observer ici que l'humeur de cette suppuration est une sorte de pus ou de matière très-différente de celle qui découle d'abcès résultans d'une inflammation locale. Celle-ci est un fluide épais, homogène, & semblable à de la crème, qui transude continuellement & en grande quantité, des parties enflammées, mais sans aucune solu-

tion ni destruction des solides. On est convenu de nommer cette humeur particulière, *exsudation inflammatoire*. Quelquefois, étant ramassée dans le poumon, elle peut parfaitement s'évacuer par la trachée; & alors le malade se trouve dans une chance heureuse du recouvrement de sa santé. Les praticiens conviennent qu'il est peu de circonstances où les malades n'aient pas été promptement guéris après avoir rejeté, en peu de temps, une grande abondance de matières provenant du poumon. Il est plus que probable que l'espèce d'évacuation dont on parle ici n'est que le pur résultat d'une *exsudation inflammatoire*; ce qui ne peut s'attendre de la suppuration ordinaire, lorsque les solides sont entamés d'une manière grave. Au surplus, comme ce sujet est de la plus grande importance, je me propose de le discuter plus à fond dans le cours de ce chapitre.

Etant actuellement sur l'article des abcès, il ne sera pas déplacé de rap-

porter un passage relatif, puisé dans l'ouvrage du savant docteur Baglivi, qui donne, comme un signe certain de vomique cachée dans le poumon, le symptôme ci-après décrit : *si quis tussiendo, alba quædam veluti granula excreverit & granula illa compressa digitis summoperè fæteant, vomicam pectoris latentem certo denuntiant, præsertim si alia quoque aderint signa, hî ruptâ vomicâ ut plurimum de repente moriuntur* (9). J'ai connu cependant plusieurs sujets qui se trouvaient dans

(9) Pour tirer de cette indication un pronostic certain, il faudrait sans doute qu'elle ne fut pas isolée, & que la présence de la vomique fut préjugée par d'autres signes moins équivoques que celui qui a donné lieu à cette citation ; car j'ai connu beaucoup de personnes de la constitution la plus évidemment saine, qui, par l'effort d'une toux accidentelle ou par la secousse de l'éternument, rejetaient, de temps à autre, de ces substances graniformes & fétides, sans qu'il en soit jamais résulté ni vomique ni autre affection analogue. Je ne crois même pas trop m'avancer, en disant que je présume que ces sortes de graines ne proviennent ni du poumon ni des bronches, mais qu'elles sont uniquement le résultat de quelques portions d'alimens qui, dans la déglutition, s'étant arrêtées entre les interstices des glandes ou cryptes dont la membrane

ce cas, depuis plusieurs années, sans en éprouver aucune conséquence fâcheuse. Il n'y a même pas long-temps que je suis rassuré, pour mon propre compte, sur les alarmes que m'avait causées la lecture de ce passage.

Si la gangrène succède à l'inflammation de la partie malade, la mort est aussi certaine qu'elle est peu éloignée.

Lorsque l'inflammation dégénère en squirrhe, le cas est d'autant plus déplorable, qu'il est presque au-dessus de toutes les puissances de l'art. Cependant si, comme nous l'avons déjà observé, les tumeurs squirrheuses sont en petit nombre & d'un médiocre volume, on peut encore vivre avec cet ennemi pendant nombre d'années. C'est aussi de cette cause que résultent différens degrés de l'asthme, ainsi que la difficulté habituelle de respirer, la toux, &c.

de l'arrière-bouche est tapissée, y ont contracté, par le séjour, la forme & la fétidité dont parle Baglivi.

Nous

Nous avons établi que , lorsqu'en conséquence de la suppuration, la matière putride était repompée par l'effet de l'absorption dans le torrent de la circulation, le *stimulus* & le ferment septique occasionnaient la fièvre hectique , qui accompagne toujours la Phthisie pulmonaire ; mais elle est également produite par les abcès des autres parties du corps, pourvu que l'absorption s'opère jusqu'à un certain degré. Nous allons, au surplus, entrer dans quelques détails sur la nature de la fièvre hectique.

Le docteur Heberden a donné, dans le second volume des Transactions médicales, la meilleure description qui ait encore paru sur cette espèce de fièvre. Ce médecin s'explique ainsi : « Dans la véritable fièvre » intermittente , les trois états du » froid, du chaud & de la sueur, » sont distinctement marqués : l'accès » est plus long, la marche de la ma- » ladie infiniment plus constante &

» plus régulière , & les intermissions
» beaucoup plus parfaites que dans
» la fièvre hectique. Dans cette der-
» nière , lors même de la rémission
» la plus sensible & dans l'état du
» plus grand calme , le pouls offre
» une vitesse fébrile qui excède , au
» moins , de dix pulsations par mi-
» nute , le cours ordinaire de celui
» d'un homme en bonne santé ».

Quiconque se donnera la peine d'observer de plus , les nuances ci-après , très-faciles à saisir , prendra rarement une maladie pour une autre : le froid de la fièvre hectique est quelquefois rapidement succédé par la chaleur , ou immédiatement par la sueur , sans intermédiaire de chaud. D'autres fois , la chaleur survient sans aucun sentiment préalable de frisson ; & l'on a remarqué que le froid avait souvent disparu sans la succession du chaud ni de la sueur.

La fièvre hectique est peu , ou nullement amortie par la survenance de la sueur ; le malade conserve aussi

quelquefois le même état d'anxiété & d'inquiétude pendant la durée de la sueur, du chaud & du froid.

Lorsque la sueur a passé, la fièvre continue ordinairement sa marche; & vers le milieu de l'accès, le frisson se fait de nouveau sentir; caractère le plus assuré de cette fièvre, & qui la distingue de celles qui commencent par le sentiment du froid. Un autre signe non moins caractéristique de la fièvre hectique, c'est que son retour est tellement rapproché du dernier accès, que l'intervalle n'est quelquefois que d'une demi-heure.

Souvent la fièvre hectique reparait pendant deux ou trois accès, avec une régularité aussi parfaite, que si elle était quotidienne, tierce ou quarte; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu qu'elle eut conservé ce caractère d'intermittence jusqu'à un quatrième accès. Cette fièvre fera quelquefois dix à douze jours sans se faire sentir; dans d'autres temps, sur-tout lorsque le malade approche

de sa fin , l'accès se renouvelle si fréquemment dans un même jour , que le froid du nouvel accès est immédiatement suivi par la sueur du précédent.

La fièvre véritablement hectique est une maladie putride , entretenue par la suppuration , ou par la collection d'une matière septique dans quelque partie du corps , qui se mêle à la masse générale des fluides par l'absorption. C'est ce mélange seul qui donne lieu à la fièvre hectique ; car nous avons été dans le cas d'observer des abcès au poulmon ou à d'autres viscères , dont la matière avait été si parfaitement renfermée dans des kistes formés par les solides adjacens & épaissis par l'effet de l'inflammation préalable , que la fièvre hectique avait été prévenue par l'impossibilité de l'absorption de l'humeur ainsi enkistée.

C'est d'après ce système qu'on peut concevoir comment de grandes collections de matières ont été trouvées

dans la substance du poumon, ou dans d'autres parties internes, chez des sujets qui, pendant leur vie, n'avaient éprouvé aucun symptôme indicatif d'un semblable désordre, & qui, d'ailleurs, étaient morts de maladies produites par toute autre cause que celle-ci.

On doit observer que la fièvre qui accompagne chaque espèce de Consomptions n'est pas toujours hectique ni putride : il est des cas où la suppuration n'a pas lieu ; alors la fièvre concommittante pouvant être d'une nature très-différentiable à celle entretenue par la suppuration, elle exige un mode de traitement tout différent. Chez d'autres sujets dans la maladie desquels il y a en même temps inflammation & suppuration, les symptômes seront confondus au point de rendre très-variable, & même confus, le caractère de la fièvre accessoire.

Lorsqu'elle est directement causée par une irritation du système vascu-

laire, ou en conséquence d'un certain degré d'inflammation à quelque partie du poumon, cette fièvre est de l'ordre de celles appellées, par les écrivains systématiques, *Phlegmasiæ*; & ses signes distinctifs sont: *post horrorem pulsus frequens, calor major, viribus artuum imminutis: phlegmone, vel dolor topicus, simul læsa partis internæ functione; sanguis missus, & jam concretus, superficiem coriaceam albam ostendens**.

Des points fréquens & aigus avec grande oppression à la poitrine; un sentiment d'embarras dans la respiration & une toux précipitée, principalement après un mouvement subit, ou à la suite de profondes inspirations; une chaleur incommode & une grande aridité à la peau; l'haleine brûlante, un pouls vif & petit, des rémissions peu sensibles dans la marche de la fièvre, une soif ardente, la langue sèche, la perte de l'appétit, & des urines fortement colorées d'une

* Cullen Nosol. méthod. page 260.

teinte rougeâtre ; tels sont les signes non équivoques d'une inflammation considérable.

On peut quelquefois confondre les points inflammatoires dans la poitrine , avec des douleurs lancinantes & irrégulières , causées par des vents qui se trouvent renfermés dans les courbures du colon. Cette indisposition , qui est la suite ordinaire de mauvaises digestions , se nomme *Pleurodinia flatulenta*. Elle tient aussi à la faiblesse & à la sensibilité des intestins , chez les personnes débilitées par les maladies , ou qui ont souffert par des évacuations trop considérables. D'après cela , on doit sentir combien il est essentiel de ne pas se méprendre sur la cause de ces douleurs intestinales , qui requièrent un traitement très-oppoé à celui qu'exigent les véritables points à la poitrine.

L'haleine puante , & une qualité similaire dans la matière des crachats , ainsi que dans les déjections excré-

mentielles ; des nausées constantes ; ou un dérangement des fonctions de l'estomac ; une faiblesse extrême , un pouls vif , mais petit ; une chaleur âpre dans toute l'habitude , d'une nature difficile à exprimer , néanmoins différente de celle qui accompagne l'inflammation ; des urines pâles , troubles & abondantes ; une moiteur habituelle à la peau , même lorsque le malade a froid ; une diarrhée colliquative , des vertiges , des maux de tête ; tous ces symptômes annoncent que la diathèse putride domine au plus haut point d'intensité , & que la vie du malade est dans un danger imminent.

J'ose espérer que ces développemens pourront suffire à faire connaître la nature caractéristique de la fièvre qui est inhérente à la pulmonie ; & je me croirai heureux si j'ai pu parvenir à fixer l'attention de mes lecteurs sur un objet de cette importance , au degré qu'il mérite ; bien persuadé qu'on sentira aussi-bien que

moi la nécessité indispensable d'une réforme salutaire dans le traitement qui, jusqu'à présent, a été suivi au préjudice de tant de victimes infortunées de cette terrible maladie !

Après avoir exposé le tableau des symptômes de la Consomption pulmonaire dans son principe, nous allons passer à l'énumération de ceux qui s'observent dans les degrés les plus avancés de cette affection.

La violence de la toux doit augmenter graduellement avec la maladie originaire. La membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la gorge & de la trachée, étant privée du *mucus* propre à la lubrifier, ne peut souffrir le moindre *stimulus* sans en être agacée. L'humeur de la transpiration irrite ces parties ; & l'air commun qui s'y introduit par l'inspiration, en produisant aussi de l'irritation, excite une toux continuelle. Le *stimulus* qui a lieu sur les parties du poumon affectées par le poids ou par l'acrimonie de la matière puru-

lente, donne également lieu à la toux. Lorsque sa violence va jusqu'à irriter fortement l'œsophage, le diaphragme & l'estomac, il en résulte pour lors des envies de vomir; circonstance qu'on reconnaît généralement pour être le signe le plus certain de la Phthisie confirmée.

L'enrouement (10) de la voix provient d'un obstacle dans l'action des muscles destinés à contracter & à dilater l'ouverture de la glotte. Il peut

(10) L'enrouement est l'indice le plus distinctif qui existe entre le catarrhe & la phthisie pulmonaire. Outre les causes auxquelles l'auteur assigne cette altération dans la voix chez les pulmoniques, elle peut encore être due au relâchement des cordes vocales qui forment les bords de la glotte, ainsi qu'au dessèchement, au spasme ou à la trop grande constriction de ces mêmes cordes; je regarde, au reste le dernier cas comme le plus ordinaire; mais dans le véritable catarrhe la voix en général n'éprouve aucun changement, & la toux accessoire n'est point sourde ni rauque comme dans le cas précédent; sans doute à raison de l'humidité qui lubrifie constamment la membrane du larynx & autres parties contigues; circonstance d'autant plus essentielle à observer dans le diagnostic de ces deux maladies, qu'elles ne sont que trop souvent prises l'une pour l'autre.

être aussi produit par le poids seul du *mucus*. On voit même des cas où les facultés de cet organe sont entièrement suspendues, & dans lesquels la voix paraît tout-à-fait éteinte. Le bruit particulier qui se fait entendre dans le mouvement alternatif de la respiration, & que nous appelons en anglais *Wheezing* (11), résulte communément de ce que les bronches sont embourbées de *mucus* ou de pus.

L'anxiété extrême, accompagnée d'un sentiment de pesanteur dans la région antérieure de la poitrine, est un des symptômes les plus fâcheux. Comme la quantité du sang accumulée au centre, est trop grande proportionnellement à la force systolique du cœur, le fluide est repoussé

(11) Le mot anglais *wheezing* équivaut, dans notre langue, à celui de sifflement; & le son qui résulte de la manière dont il doit se prononcer, rend assez bien le bruit causé par l'embarras de la respiration, lorsque les bronches se trouvent embourbées de matières épaisses & muqueuses.

par cet organe avec une difficulté qui devient incompatible avec le repos & la santé. Deux causes, au surplus, concourent à produire cet état morbifique : 1°. La contraction spasmodique des vaisseaux cutanés, diminuant leur diamètre & interrompant la libre circulation du sang, il en résulte nécessairement un refoulement de ce fluide aux environs du cœur, dans une proportion au-delà de l'état naturel. 2°. L'affection morbifique du poumon même, qui le rend incapable d'admettre dans ses vaisseaux le libre passage du sang, lors du trajet de ce fluide du ventricule droit à l'artère pulmonaire, est la cause immédiate de cette anxiété intolérable dont se plaignent les malades consomptionnaires.

La respiration est brûlante, précipitée & laborieuse, à cause de l'amas furnaturel & de la circulation accélérée du sang dans les vaisseaux qui avoisinent de près le cœur; ce qui force cet organe à se contracter en

proportion de la résistance qu'il éprouve ; sans quoi il s'ensuivrait une suffocation mortelle. Quand on considère que dans l'état de Consomption une certaine portion du poumon est toujours assez affectée pour empêcher la libre admission de l'air dans les cellules bronchiales , on ne doit pas être surpris que la respiration devienne laborieuse , proportionnellement à la gravité du mal ; car la vie ne peut exister long-temps sans la quantité d'air nécessaire à la dilatation des lobes du poumon. A l'égard de la fétidité de l'haleine , elle est due à la putrescence des matières qui croupissent dans les cavités du poumon ou des bronches , & dont la puanteur s'exhale continuellement avec l'air de l'expiration.

Le pouls dur & vîte , la peau sèche & brûlante , la couleur cramoisie des joues , les sécrétions en général suspendues ou mal exécutées , la soif , l'insomnie , tout ceci indique un mouvement trop accéléré dans le

système vasculaire. Ces symptômes diminuent ordinairement d'intensité vers le matin; ils sont aussi quelquefois succédés par la sueur, qui produit un soulagement sensible lorsqu'elle est chaude & générale; principalement encore si les urines déposent alors un sédiment épais.

La fièvre hectique, ainsi que nous l'avons déjà observé, participe de la nature des fièvres rémittentes; ou, chez les malades qui n'éprouvent pas d'intermission, elle est continue avec des rémissions très-sensibles. L'exacerbation augmente graduellement sur l'heure du soir, de telle manière que le pouls bat alors de 90 à 130 fois par minute. Souvent le malade qui n'éprouve, dans la matinée, qu'un degré de fièvre très-moderé, dont les esprits semblent ranimés, & qui se sent bon appétit, aura sur le déclin du même jour le corps brûlant par l'ardeur de la fièvre, & sa tête pourra même se troubler par un délire imparfait.

Vers le matin, l'affection spasmo-

dique des vaisseaux cutanés diminue ; le pouls devient plus souple & moins précipité ; l'altération cesse , une sueur bienfaisante se répand sur toute la surface du corps ; l'urine , enfin , se sature d'un sédiment convenable. A ces symptômes favorables succède un sommeil doux & rafraîchissant , qui rend au malade sa vivacité , & semble le flatter de l'espoir de sa guérison , jusqu'à ce qu'un nouvel accès vienne détruire cette illusion consolante.

Tel est le tableau des symptômes les moins défavorables , sur-tout lorsque la diathèse inflammatoire domine. Il arrive souvent que , dans l'état le plus désespéré , le malade semble se trouver si bien vers le matin , ses esprits & son appétit sont dans une si bonne disposition , qu'il a peu de doutes sur le recouvrement de sa santé ; mais un praticien attentif & bon observateur , se trompera rarement dans son pronostic contraire , même lorsque le malade paraît être au meilleur état possible.

Le sentiment du froid aux joues , au front , au nez & aux doigts , pendant que le reste du corps est dans un état de sueur chaude & excessive ; la pâleur des mains & l'apparence livide des ongles ; la couleur inanimée de ces parties du corps qui , dans l'état naturel , doivent être d'un rouge vermeil , comme les lèvres , les gencives , les parties charnues qui bordent les paupières , &c. ; toutes ces circonstances suffisent à un observateur judicieux , pour qu'il puisse discerner le véritable état de la maladie , & prononcer sur l'issue qu'elle doit avoir.

Les crachats sont plus ou moins copieux , jaunes , écumeux , mêlés de stries sanguines , purulens , fétides , d'un goût douceâtre ou salé. Quelquefois ils contiennent des parties ramifiées , blanches , visqueuses & inorganisées , qui ont une ressemblance étonnante avec des portions d'artère bronchiale. La membrane qui tapisse intérieurement la gorge , la trachée & la substance entière du poumon ,

poumon, est continuellement humectée par un fluide muqueux, provenant des glandes qui sont abondamment répandues sur la surface de cette membrane. La matière en est d'abord claire & limpide; mais une fois en stagnation dans les follicules des glandes, elle perd sa fluidité en conséquence de l'absorption, & par l'effet de l'évaporation des parties les plus séreuses. Quand ce fluide a contracté une qualité gluante & tenace, on l'appelle alors flegme. S'il reste longtemps en stagnation, il prend la consistance de l'empois, avec une teinte bleuâtre. Quelquefois même cette humeur acquiert une viscosité égale à celle de la glu; &, dans ce cas, on ne peut l'expectorer qu'avec la plus grande difficulté.

Cette salutaire sécrétion peut être plus ou moins abondante, suivant l'état des glandes destinées par la nature, à la séparer de la masse du sang. Les glandes sécrétoires peuvent être trop relâchées, ou se trouver dans

un état de rigidité & d'obstruction. Dans le premier cas, elles fourniront une trop grande quantité de *mucus*, ainsi qu'on l'observe dans le poumon d'un tempérament relâché ou flegmatique; il en est de même de ceux qui ayant aggravé, par intempérance, le vice de leur constitution, sont sujets à éprouver les matins une oppression si considérable, qu'ils risqueraient d'en être suffoqués, si l'action d'une toux bienfaisante ne les débarrassait d'une quantité quelquefois surprenante de ces flegmes épais & glutineux.

Dans le second cas, soit par l'effet d'un air trop vif ou d'un état trop sec de l'atmosphère, soit dans l'engorgement des glandes, le *mucus* est moins élaboré qu'il serait nécessaire pour lubrifier & défendre cette membrane délicate de l'irritation causée par le contact de l'air extérieur qui a lieu dans l'acte de respirer: il en résultera alors un sentiment d'ardeur & d'aspérité aux parties agacées, une toux

constamment sèche, l'inflammation & l'enrouement.

Ce *mucus*, dans son état naturel, n'a point d'odeur putride; mais lorsqu'il est jetté sur le feu, il s'en exhale une particulière, qu'on ne peut guères comparer qu'à celle du fromage grillé. Il est clair, écumeux & sans couleur, s'il est expectoré immédiatement après sa sécrétion; mais après avoir séjourné, il s'épaissit & devient même plus visqueux que la glu. Cette humeur est bleuâtre, inodore, sans goût déterminé, & elle surnage constamment dans l'eau, à moins que son extrême viscosité ne la force, par son propre poids, à s'y enfoncer.

Le pus qui résulte de la suppuration est toujours précédé ou produit par l'inflammation; & il offre deux espèces d'humeur très-différentes l'une de l'autre.

Il en est une formée par les sucs qui abreuvent le tissu des vaisseaux enflammés, & par une portion de la substance même de ces vais-

seaux , détruite par l'effet combiné de la suppuration & de la fermentation.

L'autre sorte de pus transude de la surface des membranes en état d'inflammation ; mais elle n'est accompagnée d'aucune ulcération, ni d'entamure dans les solides de la partie affectée. Cette humeur particulière a été nommée par le célèbre anatomiste William Hunter qui en a le premier fait la découverte , *Exsudation inflammatoire* (12).

Ces deux espèces de matières , quoique très-différentes dans leur nature , leur effet & leurs conséquen-

(12) Cette découverte semble avoir fixé l'opinion sur la véritable nature de l'humeur purulente qui constitue la matière gonorrhéidale , qu'on avait prise jusques-là pour le produit d'ulcérations , d'érosions , en un mot , de quelque solution de continuité dans les solides de la partie affectée , & qu'on a reconnue enfin pour être le résultat d'une *exsudation inflammatoire*. Au reste , quoique le mérite de cette découverte soit exclusivement attribué par l'auteur de ces Recherches , au célèbre docteur William Hunter , on peut voir au premier livre du Précis de Médecine-pra-

ces, sont généralement confondues ensemble dans la pratique. C'est l'importance d'une aussi dangereuse erreur qui m'a décidé à les distinguer assez sensiblement, pour qu'on puisse, d'après mes données, établir un diagnostic assuré dans plusieurs maladies, principalement celles qui sont accompagnées d'inflammation & de suppu-

tique, articles *inflammation* de poitrine & *stagnation*, que cette sorte de suppuration n'avoit nullement échappé à la sagacité de l'illustre Lieutaud. On peut croire aussi, d'après une lettre publiée en 1778, par Dassy d'Arpajean, médecin de mérite à Fontainebleau, qu'il avoit du moins entrevu le phénomène de cette transudation purulente. Voici ce qu'il en dit :
 « Ces observations semblent établir deux classes de
 » phthifiques : dans les uns la suppuration dévore le
 » poumon ; dans les autres, le viscère reste intact,
 » quoiqu'ils crachent du pus. Peut-être ces derniers
 » sont-ils ceux que l'art peut sauver, tandis qu'il
 » reste sans ressources pour les premiers. C'est-là une
 » recherche à laquelle on n'a pas encore pensé ; à
 » laquelle cependant auroit dû conduire la lecture
 » des observations & l'ouverture des cadavres. Con-
 » fondus par de grands traits de ressemblance, ces
 » deux états, bien différens, doivent dans le con-
 » cours des symptômes qui les rapprochent, avoir
 » chacun des caractères propres & assez distincts pour
 » être saisis : c'est aux praticiens à s'occuper de cet
 » objet important, &c. »

ration. En conséquence , je vais faire enforte de traiter cet objet , de manière à ce que toute personne puisse être à portée de saisir les nuances qui constituent la différence de ces résultats de la suppuration. Au reste , si ces développemens me faisaient tomber dans la prolixité , j'offre à mes lecteurs mon intention pour excuse ; un nouveau sentier est difficile à tracer , mais un aveugle peut marcher avec sécurité dans une route ancienne & bien battue.

Lorsque la membrane muqueuse qui tapisse le nez , la gorge & toute la surface interne des poumons est enflammée , il en découle une quantité de matière purulente , en proportion de l'intensité de la phlogose. Chacun peut , plus ou moins , observer ce fait dans le *Coryza* , indisposition qui a pour cause un certain degré d'inflammation de la membrane ci-dessus mentionnée. Dans de pareils cas , au lieu de flegmes on crache & l'on mouche une grande quantité

d'humeur épaisse & jaunâtre. Si cette excrétion purulente, autrement *exsudation inflammatoire*, est aussi sensible dans un rhume, quelquefois si léger, qu'il existe souvent sans douleur quelconque, devons-nous donc être surpris de cette abondance si considérable de matières dans des inflammations violentes & d'une grande étendue ?

Le Baron Van-Swieten * témoigne son étonnement de ce que le poumon ne se trouve pas toujours consumé dans des sujets morts de phthisie pulmonaire, lorsque, durant le cours de la maladie, l'expectoration du pus a été très-abondante. Ce Médecin convient aussi, de bonne-foi, que lui & d'autres de ses confrères s'étaient trompés dans de pareils cas, en supposant que ce viscère avait dû être entièrement détruit. Il a été observé, à l'hôpital de Vienne, ** un exemple

* Comment. in Aphorism. Boerrhaavii.

** De Haen, Rat. medendi, pars I.

de cette espèce, qui établit qu'après de copieuses évacuations de pus par la voie des crachats, le poulmon d'un sujet mort de la Consomption fut trouvé dans son intégrité parfaite, sans la moindre trace d'ulcération ni de vomique.

Cette sorte de matière purulente ; ainsi que la plupart des fluides du corps animal, prend une consistance épaisse par le séjour, si elle reste long-temps en stagnation ; ou quand les parties d'où transfude cette humeur sont violemment enflammées, elle se dessèche & se convertit en une concrétion dure & inorganique, qui s'attache si fortement aux parois qui l'entourent, qu'elle ne peut en être séparée sans peine. D'après les observations que j'ai faites à ce sujet, ceci semble expliquer la théorie de ces substances ramifiées qui sont souvent crachées par les pulmoniques, qu'on nomme concrétions polypeuses, & qu'on a confondues, par erreur, avec des lambeaux de l'artère bronchiale,

présumés s'être détachés par la putréfaction.

On voit, dans l'ouvrage intitulé *Acta Eruditorum*, l'exemple d'un malade poitrinaire qui expectora une substance ramifiée de la longueur de la paume de la main. Tulpius & d'autres Médecins, témoins de ce fait, parurent grandement étonnés (ce en quoi ils avaient bien raison) que le parenchyme, ou la substance charnue du poumon, eut pu se dissoudre au point de donner lieu au démembrement d'une branche aussi considérable de la veine pulmonaire; laquelle paraissait si complètement séparée, qu'on eut dit que cette ramification prétendue avait été disséquée avec infiniment d'adresse. Si effectivement cette matière expectorée eut été ce qu'on croyait, ce cas aurait offert un phénomène des plus remarquables; & personne n'eut pu voir, sans étonnement, que le malade ne fût pas expiré subitement par l'abondante hémorrhagie qui de-

vait indispensablement suivre la rupture d'un vaisseau de cette importance.

Van-Swieten, en citant la guérison parfaite d'un malade à la suite de l'expectoration d'une substance membraneuse, épaisse, homogène & non organisée, donne pour cause de pareilles concrétions, un épanchement de sang qui se coagule dans les bronches par le séjour & la condensation. Il est bon de se rappeler que le sang extravasé, s'il n'est absorbé, & qu'il vienne à éprouver le contact de l'air extérieur, fermente bientôt, devient putride, & contracte une acrimonie tellement corrosive, qu'elle détruit les différentes parties avec lesquelles elle communique *. Il serait inutile de mentionner d'autres exemples analogues, d'autant plus qu'il s'en rencontrera fréquemment de sembla-

* Le célèbre Docteur Warren rapporte, dans le vol. I des Transactions Médicales, un exemple remarquable de cette espèce, qu'il a observé chez une jeune femme.

bles dans la pratique, si l'on veut se donner la peine d'examiner attentivement les excrétions du malade.

Il n'est pas rare non plus que les pulmoniques rendent par la voie des felles de ces mêmes ramifications; & ces substances ont quelquefois été prises, au grand préjudice des malades, pour des portions de vers. Cette circonstance se rencontre plus souvent chez les très-jeunes sujets qui, comme nous l'avons déjà observé, avalent communément, au lieu de cracher, les matières qui sont rejetées du poumon.

Les cohésions de l'humeur d'une *exsudation inflammatoire* aux parties même enflammées, se voient assez ordinairement. Le savant auteur de cette découverte en produit un grand nombre de preuves, parmi lesquelles on peut ajouter la matière visqueuse & tenace qui colle les paupières entre elles dans de fortes ophtalmies; les peaux blanchâtres qui s'apperçoivent dans l'angine inflammatoire, &

qu'on a souvent prises , par erreur , pour des ulcères putrides. J'ai remarqué plusieurs fois une substance absolument similaire sur la peau enflammée , qui entourait les lèvres d'un cancer au sein de la largeur d'une pièce de douze sous , & laquelle ressemblait au suif par la couleur ; mais d'une consistance très-compacte & fort difficile à se détacher de la peau , se régénérant d'ailleurs très-promptement. Question. Les matières grasses qui se trouvent si fréquemment dans les déjections dyssentériques , ne seraient-elles pas de la même nature que celle dont il vient d'être fait mention * ?

Cette sorte particulière de sécrétion (13) dans son état naturel paraît

* Pringle , Observations sur les Maladies des armées , page 74. Paris , Théophile Barrois , 1793 , in-8°.

(13) Pour fortifier cette assertion , je citerai l'autorité du savant Mudge , qui , dans son Traité sur les affections catarrheuses , fait mention d'une fracture sans

être fluide, homogène & jaunâtre; elle ressemble à de la crème épaisse; elle est inodore, d'un goût fade, & elle surnage dans l'eau.

En cet état, les plaies récentes & en bon train de guérir fournissent abondamment de cette matière, qui forme ce que les Chirurgiens appellent *Pus louable*. C'est cette sécrétion que la nature semble avoir adoptée comme une substance propre à réunir entre elles les fibres charnues nouvellement régénérées; & par cette raison on ne devrait jamais officieusement l'essuyer des plaies qu'elle abreuve. C'est par l'effet de cette qualité régénératrice, que nous voyons des membranes enflammées former entre elles de promptes cohésions;

solution de continuité ni corrosion dans les chairs, laquelle, au bout de dix-sept jours que le membre fracturé avait resté enveloppé & exactement garanti du contact de l'air extérieur, donna la valeur d'une cuillerée d'un véritable pus de bonne qualité, qui ne pouvait être que le résultat d'une transudation semblable à celle à laquelle l'auteur fait ici allusion.

telles que celle des plaies entre les doigts, les adhérences du poumon à la plèvre, &c.

Dans les sujets d'une mauvaise complexion, dont la fibre est trop faible ou très-relâchée, ou dont la masse des fluides se trouve viciée par quelque humeur acrimonieuse, comme le scorbut, les scrophules, la vérole, &c. cette matière salutaire ne se fait point appercevoir, & alors les plaies se consolident très-difficilement. C'est par la même raison que les ulcères scrophuleux & les plaies fongueuses ont tant de peine à se guérir.

Il semblerait aussi qu'il existe un certain degré d'inflammation requis pour exciter l'*exsudation* de cette espèce, & dont le point fixe ne peut être déterminé que par l'expérience. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'élaboration de cette humeur ne peut être parfaite, lorsque l'inflammation est au-dessus ou au-dessous de ce degré.

Cette *exsudation* ne se manifeste dans les plaies récentes, que lorsque la violence de l'irritation & de la douleur a diminué jusqu'à un certain point ; on ne la voit jamais résulter des ulcères indolens ou sans inflammation, non plus que des plaies dont les lèvres, devenues calleuses, ont perdu leur sensibilité.

D'après cette théorie incontestable, il est à croire qu'en excitant une inflammation artificielle dans plusieurs espèces d'ulcères qui dépendent d'une constitution viciée, on pourrait réussir à opérer des cures inespérées, même dans des cancers, pourvu qu'ils ne fussent pas produits par l'infection générale de la masse des humeurs (14). J'ai vu des ulcères vénériens de la plus mauvaise qua-

(14) Ce qui pourrait s'opposer, dans tous les cas d'ulcère cancéreux, au succès du moyen ici proposé, c'est qu'il est démontré, par l'expérience, que tous les remèdes irritans & stimulans, & particulièrement l'application des caustiques, augmentaient prodigieusement l'acrimonie de l'humeur vraiment cancéreuse.

lité qui, après avoir résisté à un grand nombre de frictions mercurielles, ainsi qu'à des topiques employés par les meilleurs Chirurgiens, ont été guéris en cinq ou six jours de temps, par une mixtion escarotique recommandée par M. Gordon * (15).

L'application de ce caustique cause une douleur vive, & qui est généralement suivie de la perte d'un peu de sang; mais à cette opération il succède un degré convenable d'inflammation; ou, comme on le dit

* Medical observations.

(15) Cette préparation, consignée au volume premier, page 383, des Observations Médicales, se compose ainsi :

℥	De mercure doux ou calomel préparé.	3 j.
	De poudre de céruse composée.	℥ ij.
	D'eau de chaux.	℥ iv.

Mélez pour faire la lotion.

Je dois dire, au surplus, que dans les divers essais que j'ai faits de cette lotion caustique, les résultats ne m'ont pas procuré le même succès que celui dont parle l'auteur.

vulgairement,

vulgairement , la digestion de l'humeur s'en suit , & l'ulcère se termine par une prompte guérison.

Ces réflexions m'ayant paru pouvoir être utiles à l'art chirurgical , j'ai cru devoir en faire l'objet de cette courte digression ; & j'espère qu'on ne m'en fera pas mauvais gré.

Le produit de l'exsudation inflammatoire *per se* n'entre point en fermentation , ni ne contracte aucune qualité putride. Ce fait a été prouvé par plusieurs expériences réitérées sur une certaine quantité de cette matière conservée à dessein ; & qui , en très-peu de temps , est devenue sèche , s'est durcie , & a contracté une saveur fade & légèrement acide , sans aucun signe de fermentation ni de putrescence.

Ayant suffisamment parlé de la nature de l'*exsudation inflammatoire* , nous allons décrire les autres espèces d'humeurs provenant de la suppuration ou des abcès en général.

La matière produite par la suppu-

ration semble être un composé d'*exsudation inflammatoire*, & d'un mélange de sang & de portions de solides putréfiées.

Nous avons eu occasion d'observer les effets délétères du sang lorsqu'il se trouve extravasé dans quelque cavité du corps, & qu'il n'est pas réabsorbé. Nous avons également prouvé que la suppuration qui vient à la suite d'une échymose, est toujours défavorable; le contact de l'air, en pareil cas, étant singulièrement pernicieux.

En conséquence, le sang épanché dans les cavités du poumon, par l'effet d'une hémoptisie, ne pouvant être ni expectoré ni réabsorbé dans la circulation, tourne promptement à la putrescence, & devient d'une âcreté très-stimulante. Dans cet état, le sang est d'un brun noirâtre, il est ichoreux, excessivement âcre & très-fétide.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, de voir résulter les effets les plus graves à la suite de l'hémoptisie, comme

une violente inflammation, des ulcérations & la gangrène. La maladie qu'on appelle, en anglais, *galloping Consumption* (16), nous offre de fréquens exemples de désordres pareils. Les malades attaqués d'une fièvre ardente commencent par cracher le sang, & ils meurent ensuite en peu de semaines. Il n'est pas rare alors de trouver le poumon en état de mortification.

Cette matière sanieuse occasionne, par son *stimulus*, une prompté inflammation dans les solides avec lesquels elle communique; & elle se mêle alors avec le produit de l'*exsudation inflammatoire*. Ce mélange donne lieu à beaucoup de variétés dans la qualité apparente & dans les effets du pus ainsi combiné, suivant

(16) Cette dénomination anglaise équivaut à ce que nous appellons en France, *Phthisie inflammatoire*, autrement *Pulmonie aiguë*; maladie dont la violence & la malignité précipitent rapidement les patients au tombeau.

le degré de prédominance de l'un ou de l'autre des principes qui constituent cette combinaison : plus il y aura de matière ichoreuse , plus l'expectoration sera proportionnellement fétide , noire , sanieuse & putride. La condition contraire produira une sécrétion qui se rapprochera infiniment davantage du pus louable ; la matière en sera beaucoup plus blanche , plus onctueuse , plus homogène , & sur-tout moins putride que la première.

Cette sorte d'humeur ainsi combinée surnage dans l'eau , & frappe désagréablement l'odorat ; excepté que la quantité d'ichore n'y fût dans une proportion imperceptible. Mais si on la jette sur des charbons ardents , sa putrescence se manifeste très-sensiblement. Par ce procédé , il est toujours possible de la distinguer d'avec la suppuration qui est purement le résultat de *l'exsudation inflammatoire* ; laquelle , quoique jetée au feu , n'exhale aucune faveur putride , mais

développe seulement une odeur alkaliné qui a rapport à celle du fromage grillé.

L'*exsudation inflammatoire* ne peut avoir lieu qu'avec l'inflammation ; mais elle existe presque toujours sans rupture ni solution de continuité dans les solides. Au contraire, la matière qui est le résultat de la suppuration ordinaire, dépend essentiellement d'entamure & de perte de substance ; & cette déperdition peut être indépendante d'aucune phlogose quelconque.

D'après ce précis, on doit sentir l'importance qu'il y a à distinguer parfaitement ces espèces d'humeurs l'une de l'autre. Ce n'est aussi qu'en observant le plus soigneusement possible la matière des crachats, qu'on peut s'assurer du véritable état de la partie affectée. Par ce moyen, on reconnaîtra si le poumon est enflammé ou non, ou s'il est en état d'ulcération.

De cette manière, on fera rarement

embarrassé pour porter un pronostic certain sur l'événement de la maladie, & il sera possible d'en prévoir chaque symptôme alarmant. J'ose me flatter, en outre, que ces observations pourront fournir des idées de réforme dans la méthode générale du traitement de la Consomption pulmonaire; réforme autant à desirer pour l'avantage des malades que pour l'honneur de la médecine.

Les crachats des pulmoniques sont formés, soit d'un *mucus* commun ou de flegmes, soit de la *transudation inflammatoire*, par la matière de la suppuration, ou par une extravasation de sang. Quelquefois même les crachats sont entretenus par des portions substantielles qui se détachent du poumon par l'effet de la suppuration (17). Enfin, l'on a vu des concrè-

(17) Quoique les annales de la médecine ne manquent pas d'observations pour prouver que des portions, des lobes même du poumon, ont été entièrement expectorés sans préjudice ultérieur pour la vie des malades, j'ai présumé qu'on ne verrait pas sans

tions pierreuses rendues par l'expectoration ; mais ce cas est infiniment rare.

En conséquence de ce qui vient d'être observé sur l'existence des diverses sortes d'expectoration dans la Phthisie pulmonaire, il doit être facile de juger sainement de l'état du poumon dans les différentes affections de ce viscère. Je crois cependant devoir, en faveur des praticiens moins

intérêt un exemple analogue & assez récent, rapporté par M. Mudge, savant médecin & chirurgien à Plymouth, & membre de la société royale de Londres, dans son Traité sur la toux catarrhale, imprimé à Plymouth en 1783 : « Je me rappelle (dit-il) d'avoir été témoin, à l'hôpital de S. Thomas de Plymouth, d'une guérison bien extraordinaire à l'égard d'une pulmonie tellement confirmée, qu'on l'avait crue incurable. Le sujet qui en était atteint, après avoir expectoré une quantité énorme de matière purulente, consumé d'ailleurs par une fièvre lente, & épuisé par des sueurs & une diarrhée colliquatives, fut réduit à un état si déplorable, qu'on regarda comme inutile de continuer l'administration d'aucun secours de l'art. Cependant, contre l'attente générale, non-seulement la maladie ne prit plus d'accroissement, mais il se manifesta quelque lueur de mieux. La purulence des cra-

expérimentés, récapituler les points principaux du sujet qui vient d'être traité.

Plus les crachats approchent de la consistance & de la couleur du *mucus* ordinaire, plus le pronostic de la

» chats commença à diminuer, les sueurs nocturnes
» & les déjections devinrent moins abondantes, la
» vivacité du poulx s'affaiblit par degré, & les
» pulsations prirent une marche plus distincte &
» moins irrégulière. Il survint aussi de l'appétit; les
» yeux, la contenance du malade, tout, en un mot,
» ranima l'espoir qu'on avait perdu de rappeler cet
» infortuné à la vie. Un changement aussi extraor-
» dinaire qu'il était inattendu, fixa toute l'attention
» du médecin de l'hôpital, qui, après avoir prescrit
» un régime convenable à la circonstance, crut devoir
» conseiller au malade de quitter la ville pour aller
» respirer l'air de la campagne: ce qui fut effectué.
» Neuf mois après, ce même sujet, parfaitement ré-
» tabli de sa maladie de poitrine, fut obligé de ren-
» trer à l'hôpital à cause d'une plaie accidentelle qui
» lui était survenue à la jambe; mais il fut assez
» malheureux, pendant son nouveau séjour, d'y ga-
» gner la petite vérole, dont il mourut. Attendu la
» singularité de la maladie précédente, & sur-tout
» sa guérison inopinée, on fit l'ouverture du cada-
» vre; & au grand étonnement des gens de l'art,
» on vit que la totalité des lobes droits du poumon
» avait été complètement détruite; ce qui avait
» donné lieu à la respiration de s'établir du côté
» opposé ».

maladie fera favorable ; sur-tout lorsque l'humeur est expectorée avec aisance , & qu'elle n'excède guères la quantité naturelle. Si le *mucus* est clair, écumeux, peu abondant, qu'on le rende avec douleur, & par l'effort d'une toux continuelle, on doit alors soupçonner des tubercules ou des concrétions squirrheuses au poumon ; & , dans ce cas, l'événement de la maladie est assez généralement funeste. Au surplus, ces symptômes ont ordinairement pour principe la Consommation scrophuleuse (18).

Lorsqu'on est assuré que les cra-

(18) L'analogie évidente qui existe entre le levain écrouelleux & le virus tabifique, a tellement frappé les gens de l'art, qu'il en est qui ont été jusqu'à avancer que la Phthisie pulmonaire n'était que le développement d'un principe scrophuleux qui produisait une métastase de cette humeur, des glandes lymphatiques à la substance du poumon. Le docteur May, médecin anglais d'un mérite reconnu, a, dans son *Essai sur la Consommation pulmonaire*, imprimé à Londres en 1791, avancé cette opinion, sans doute trop exagérée, mais qu'il étaye de raisonnemens qui ne laissent pas que d'être séduisans. Ce qui pourrait, du moins, venir à l'appui de son

chats proviennent uniquement de *l'exsudation inflammatoire*, il est certain que quelque portion du poumon est en état d'inflammation. Mais comme le fait nous démontre qu'en pareil cas il n'y a pas solution de continuité dans les solides, on est fondé à espérer une issue favorable de la maladie; pourvu, toutefois, que les autres symptômes de l'inflammation locale ne soient pas portés à un trop haut point d'intensité.

Cette sorte d'expectoration accompagne spécialement la Phthisie, qui est la suite de rhumes négligés; & quand elle n'est pas suivie d'autres accidens, elle peut continuer longtemps sans entraîner des suites fâcheuses. Van-Swieten en fournit un exemple remarquable, relativement à un homme de distinction mort à l'âge de soixante-dix ans, qui, depuis

sentiment, c'est qu'il n'est point de climat où les écouvelles & la pulmonie soient aussi communes qu'en Angleterre.

trente années , crachait une quantité de pus parfaitement digéré. Pendant les quatre dernières années de sa vie , cette excrétion pouvait se porter à plusieurs onces chaque matin. Il usait d'une nourriture substantielle & abondante , & avait d'ailleurs fort bon appétit.

L'humeur pure de *l'exsudation inflammatoire* peut , comme nous l'avons déjà observé , se sécher & se durcir jusqu'à une concrétion parfaite : c'est dans cet état qu'elle prend la forme des parties dans lesquelles elle est déposée ; ce qui lui donne l'apparence de ces portions membraneuses qui sont souvent crachées par les pulmoniques , & qu'on a prises quelquefois pour des lambeaux de la tunique interne de quelque vaisseau sanguin.

L'humeur d'une nature ichoreuse & fanieuse est rarement expectorée seule , attendu l'âcreté de son *stimulus* , qui excite promptement l'inflammation , & conséquemment *l'exsudation*

inflammatoire. C'est-là la cause du mélange de ces deux matières dans une proportion relative à la prédominance de l'une ou de l'autre. Ainsi, plus l'ichore dominera, plus la matière sera brune, fanieuse, claire & infecte: quelquefois même le goût & l'odeur des crachats sont insupportables, au point de causer des défaillances au malade. Il est arrivé aussi, dans la pulmonie de cette nature, que des fragmens du poumon même ont été expectorés avec la matière putride qui les avait corrodés.

Cette espèce d'excrétion étant toujours précédée de perte de substance & d'ulcération au poumon, elle ne peut, dans le meilleur état possible, que fournir un pronostic défavorable. Quand la matière est violemment putride, & que son expectoration est accompagnée d'une vive inflammation, le malade peut rarement espérer de réchapper. Si les crachats se trouvent mêlés avec des

portions substantielles du poumon, la maladie est alors essentiellement mortelle.

On observe fréquemment que la violence de l'inflammation & l'effet des secousses d'une toux continuelle, donnent lieu à la rupture ou à l'ouverture de quelques petits vaisseaux sanguins du poumon. Cet accident est du plus mauvais augure, sur-tout si la quantité du sang excède celle qu'il faut simplement pour teindre les crachats.

Il survient par fois, dans la Phthisie pulmonaire, un accident des plus rares, mais dont la présence est toujours funeste : ce sont des substances pierreuses & friables comme du calc, qui suivent l'expectoration des crachats. Ces calculs semblent participer de la nature des concrétions goutteuses. Quelquefois les morceaux en sont tellement gros, compactes & angulaires, qu'ils déchirent, dans leur passage, la substance charnue du poumon, ainsi que la trachée ; ce

qui cause, pour lors, une hémorrhagie dangereuse.

C'est une opinion généralement admise, que le pus, de quelque nature qu'il soit, ne surnage pas, mais qu'il s'enfonce constamment dans l'eau. D'après cette idée, les pulmoniques sont dans l'habitude de cracher dans ce liquide pour s'assurer de la qualité des matières qu'ils expectorent. Rien, cependant, n'est plus équivoque que les indices qui peuvent résulter de ce procédé. Le *mucus* commun, autrement le phlegme, étant, dans son état naturel, d'une gravité spécifique moindre que celle de l'eau, nagera conséquemment sur la surface de ce liquide; mais lorsque, par l'effet d'un long séjour dans quelque cavité du corps, cette humeur a acquis beaucoup de consistance, & qu'elle est expectorée en masses aussi visqueuses que la glu, alors il n'est point surprenant qu'elle se précipite au fond de l'eau. Il en est de même de la matière puriforme qui, dans son premier état,

furnage ; mais une fois épaissie par l'absorption de ses parties les plus féreuses , & devenue par-là très-difficile à expectorer , elle forme des particules dures & solides qui s'enfoncent dans l'eau par la seule gravité de leur poids. La même chose a lieu à l'égard des parties substantielles du poumon.

Il est cependant à propos que les malades fassent l'épreuve de cracher dans de l'eau , afin de mettre le médecin à portée d'examiner plus facilement l'excrétion , & d'en tirer les indices nécessaires. Au surplus , je ne me suis appesanti sur cet article , que pour démontrer que l'enfoncement des crachats dans l'eau n'est nullement un signe infailible de leur qualité purulente. La preuve la moins équivoque sur laquelle on puisse asseoir un jugement en pareil cas , est celle qui nous est fournie par l'inspection & l'odeur : un œil observateur reconnaîtra sans peine si la matière est purulente ou non ; & l'odorat

exercé ne se trompera jamais sur sa qualité putride (19).

L'exhalaison de putridité qui se développe dans les crachats par le pro-

(19) L'Auteur de ces Recherches paraît entièrement d'accord avec Lieutaud & autres gens de l'art qui ont écrit sur l'équivoque qui existe dans les moyens de reconnaître positivement la purulence des crachats par le procédé de l'eau. Celui du feu qu'il indique, & dont l'usage est connu en France, peut être moins incertain ; mais il exige une expérience & un tact qui doivent nécessairement nuire à son infailibilité. Quoi qu'il en soit, voici le résultat d'une découverte intéressante faite récemment, à ce sujet, par feu M. C. Darvin, & rapporté, dans ces termes, par le docteur Temple, dans sa Pratique de Médecine, page 175, imprimée à Londres en 1792. « Faites dissoudre la matière expectorée, soit dans » l'acide vitriolique, soit dans l'alkali caustique *, & » ajoutez-y de l'eau pure. S'il se fait un précipité » parfait dans chacune de ces solutions, c'est un signe » certain de la présence du pus. Si, au contraire, la » précipitation n'a lieu dans aucune d'elles, alors on » peut être sûr que la matière n'est que muqueuse ». Mais je dois observer que pour être plus assuré du résultat de ces diverses expériences, il convient nécessairement d'employer de la matière expectorée pendant la nuit ou dans la matinée, avant que le malade ait mangé ; car dans le cours de la journée, sur-tout après les repas, les crachats contiennent tellement de *mucus*, & souvent si peu de pus, qu'on pourrait facilement être induit à erreur.

* *Litium causticum.*

cédé du feu, est le signe le plus assuré de l'ulcération du poumon ; elle dénote aussi le mélange de quelques particules sanguines & de solides en putréfaction. Quant au produit de l'exsudation inflammatoire, *per se*, nous avons déjà observé que cette humeur ne répandait au feu aucune exhalaison de putrescence. Mais si elle est mêlée avec d'autres substances putrides, il s'en dégage alors une odeur particulière, qui est extrêmement désagréable.

On agite beaucoup, dans les écoles de médecine, la question de savoir si la Consomption pulmonaire est essentiellement, ou non, une maladie contagieuse (20). Les uns main-

(20) Cette distinction entre l'espèce de pulmonie contagieuse par essence, & celle qui n'est pas sujette à se communiquer, est peut-être la définition la plus simple qui ait paru, & la plus propre à résoudre la question importante sur la communicabilité du virus rabifique. Le plus grand nombre des médecins est pour l'affirmative ; l'illustre Lieutaud, entre autres, ne fait aucune difficulté d'admettre la pulmonie comme essentiellement contagieuse entre les personnes d'un

tiennent l'affirmative ; d'autres soutiennent l'opinion contraire. On a désigné cette affection pour être uniquement un état de purulence qui affecte le poumon. Cette définition, quoique exacte en général , relativement à la question que nous discutons , n'est cependant pas sans équivoque , sur-tout depuis qu'on a découvert qu'il pouvait exister un écoulement purulent sans la moindre rupture des solides dans l'économie animale.

même sang ; mais , par une distinction qui est particulière , il met en problème de savoir si la contagion peut s'étendre du mari à la femme , & *vice versa*. Quant à Van-Swieten , il était tellement persuadé de cette qualité contagieuse dans tous les cas de pulmonie , qu'il a poussé , j'ose le dire , son opinion jusqu'au degré du merveilleux ; on en jugera par le passage suivant , tiré de ses commentaires sur les aphorismes de Boerhaave , livre 4 : *Quin imo , licet tantus sputorum fœtor non adsit , mali tamen quid ab habitu deploratorum Phthisicorum metuendum videtur : dum ultima oscula uxor phthisica moribunda fixerat mariti mento , postea totus ille locus glaber mansit , licet densa barba cresceret in omni ambitu : cæterum tamen nihil mali optimus ille vir inde passus fuit , & plures annos supervixit absque ullo male affecti pulmonis indicio.*

Si le pus expectoré est uniquement le résultat d'une *exsudation inflammatoire*, il n'existe alors aucun mélange de matières putrides, ni solution de continuité, ni ulcération au poumon; & dans cet état, je pense que la maladie n'est nullement contagieuse.

Mais lorsque le poumon est ulcéré & que le pus en provenant, se trouve imprégné de miasmes putrides, la maladie doit, pour lors, être vraiment susceptible de contagion; car les émanations qui résultent de la déperdition de substances, en s'attachant au corps d'une personne saine, peuvent y produire l'effet d'un ferment septique.

Passons actuellement à la description des symptômes du dernier degré de la Consommation pulmonaire, qu'on peut envisager comme les avant-coureurs de la destruction prochaine de la machine animale. Le corps s'émacie entièrement, les jambes & les pieds enflent, les yeux s'enfoncent dans

leur orbite & se ternissent; une faiblesse extrême accompagne un pouls très-vif & fort irrégulier; la diarrhée colliquative, des sueurs abondantes, froides & visqueuses surviennent, & affaiblissent le malade au point de détruire graduellement son existence; l'expectoration diminue ou cesse entièrement; l'oppression de poitrine devient suffocante; tous ces symptômes, en un mot, sont suivis d'une anxiété mortelle qui termine, à la fin, les jours du malade.

Chacun de ces symptômes est la conséquence naturelle d'une débilité excessive & de l'atonie extrême qui règne dans l'action des fibres musculaires. On fait qu'il est besoin d'un certain degré de tension dans les solides pour aider à leur vibration, de manière à ce qu'ils puissent agir avec l'énergie convenable sur les différens fluides qui circulent dans leurs cavités. Mais l'équilibre nécessaire entre les solides & les fluides venant à se rompre, ceux-ci deviennent alors

stagnans , & forment des enflures & des épanchemens dans les parties les plus éloignées du cœur.

Il est constant que c'est la graisse dans les membranes cellulaires qui donne de la plénitude au corps , & qui en arrondit les formes. Mais dès que cette substance est dissipée , les fibres musculaires se dessèchent , & la peau qui les recouvre colle sur les os & les muscles , de manière à produire cette apparence hideuse que présente le dernier degré de l'hectisie , & qu'en termes de l'art on nomme *facies hippocratica*.

La fibre du corps animal est constamment affaiblie par chaque effort extraordinaire de son action ; & les parties les plus susceptibles de spasme ou de douleur sont toujours les plus exposées à éprouver , proportionnellement au degré de sensibilité dont elles sont douées , les effets de la secousse. Ce fait peut s'observer à l'égard des affections hystériques & spasmodiques , ainsi que dans les parties qui

ont été récemment affectées de goutte ou de rhumatisme. La fibre animale ressemble, à cet égard, à une corde élastique d'instrument de musique, qui, après avoir été tendue le plus fortement possible, ne produit plus que des vibrations imparfaites : l'artiste le plus expert ne saurait alors en tirer un son juste, jusqu'à ce que la corde ait repris le propre degré de tension qui convient à son élasticité.

Nous venons donc d'établir l'indispensabilité d'un équilibre parfait entre les solides & les fluides ; ou entre les parties contenant & les parties contenues, afin que la fibre animée puisse agir avec un degré convenable de puissance & d'énergie. C'est effectivement ce défaut d'équilibre qui produit l'état de faiblesse dont les évacuations excessives de toute espèce sont toujours suivies : une sueur abondante, des selles plus copieuses & plus fréquentes qu'à l'ordinaire, causent souvent des symp-

comes alarmans de débilité dans des constitutions très-irritables, ou dans lesquelles les forces vitales ont été affaiblies par des maladies précédentes.

On voit cependant des consomptionnaires chez lesquels l'extrême faiblesse ne saurait être attribuée à aucune des causes dont il vient d'être fait mention. La douleur qu'ils éprouvent est peu considérable; ils ne sont point affectés de spasme, & leurs évacuations ne vont pas au-delà de la proportion ordinaire. Alors on ne peut attribuer l'état de débilité où se trouvent ces malades, qu'à l'effet sédatif de l'acrimonie septique qui affecte l'habitude entière, & qui semble assoupir l'action nerveuse, ainsi que cela s'observe dans le *Synoc*, le *Typhus*, & autres maladies de l'espèce putride.

Dans cet état de faiblesse extrême, l'action des fibres étant impuissante, le cœur devient incapable de repousser une quantité suffisante de sang

dans les artères; de-là la faiblesse & l'irrégularité du pouls. Par la même raison, le sang ne peut procurer au cerveau le degré de tension convenable à ce viscère. Ceci, joint à l'effet sédatif de l'acrimonie septique, donne lieu à la *typhomanie* ou à cette sorte de délire comateux, dans lequel le malade assoupi prononce sourdement des mots mal-articulés; & lorsqu'on lui parle il répond pertinemment, mais il retombe aussitôt dans le même état de stupeur. Ce délire obscur précède ordinairement de peu de jours, la mort du malade.

La dissolution des fluides & le relâchement général causés par l'inertie du système nerveux, donnent lieu à la diarrhée ainsi qu'aux sueurs colliquatives, d'autant plus abondantes, que l'atonie des vaisseaux permet aux fluides vitaux de s'échapper.

..... *incertus ibidem*
Sudor, & ille quidem moriturus frigidus.

V I R G.

Enfin le cœur , incapable de repousser le sang artériel , & son action devenant de plus en plus languissante , il en résulte une stase de ce fluide dans les principaux organes de la vie , qui délivre le malade d'une longue série d'ennuyeuses & cruelles souffrances , en lui causant la mort.

Après les détails circonstanciés que je viens de donner sur les symptômes de la Consomption pulmonaire abandonnée à la nature seule , & sans l'aide d'aucun secours de l'art , je vais m'occuper de sa partie curative , qui sera précédée de quelques éclaircissements relatifs à la division des espèces de cette cruelle maladie. Heureux si mes réflexions , en jettant un nouveau jour sur 'un sujet d'une telle importance , peuvent , dans quelque occasion , concourir au bien de l'humanité souffrante.

CHAPITRE IV.

*Des différentes espèces de Consommation
pulmonaire.*

ON conviendra que la pratique généralement adoptée jusqu'ici, ne fait aucune distinction des espèces très-différentes de cette maladie. Il ne faut pas non plus se dissimuler que, faute de cette distinction, son traitement n'est fondé que sur une routine constante, aveugle, & trop souvent préjudiciable aux malades. Cependant, si l'on est vraiment animé du desir sincère de leur guérison, on sentira qu'il est indispensable de faire céder à ce devoir important tout sentiment étranger. Quelle peut être, en effet, l'intention de ces praticiens, qui administrent indistinctement les gommes échauffantes & les huiles essentielles à des sujets attaqués d'une

fièvre ardente, ou affectés d'une inflammation locale, dans des cas en un mot où le système vasculaire est dans l'état le plus évident d'irritation ? Je ne puis me persuader qu'on parle sérieusement, en alléguant que l'effet de ces médicamens doit être de consolider & de guérir les ulcères internes, par la raison qu'ils procurent une digestion salutaire dans les plaies extérieures. Je n'ai qu'un seul argument à opposer à cette assertion : comment ces remèdes peuvent-ils remplir l'indication qu'on leur suppose, lorsqu'il n'y a ni plaie ni ulcère à guérir (21) ?

Je puis dire avoir vu administrer, à forte dose, l'huile éthérée de térébenthine à un malade attaqué d'une Phthisie inflammatoire, le pouls du-

(21) Qu'il me soit permis de donner le même argument à résoudre à ces partisans systématiques des gommes & des résines ardentes, qui administrent ces médicamens comme vulnéraires & détersifs dans toute espèce de gonorrhées, & indifféremment dans tous les périodes de la maladie.

quel battait rarement au-deffous du nombre de 120 pulsations par minute; & qui, en outre, éprouvait un violent point de côté & une ardeur brûlante dans toute l'habitude: le même abus se renouvelle journellement à l'égard de l'emploi des baumes & des résines d'une nature stimulante.

J'ose cependant espérer que l'exemple de quelques médecins d'un mérite éminent, qui se sont élevés au-deffus d'une routine si préjudiciable, étendra progressivement son influence; qu'elle dissipera peu à peu le brouillard du préjugé, & fixera plus particulièrement l'attention des praticiens sur le véritable état du corps dans les maladies. Par ce moyen, celle qui fait le sujet de ces Recherches cessera d'être plus long-temps un opprobre national.

Quelques auteurs modernes ont cru qu'il suffisoit, dans la pratique, de diviser la Phthisie pulmonaire en deux espèces: *Phthisis sicca*, & *mucosa*; mais je crois cette distinction

aussi vague qu'elle est inexacte ; je la considère même comme tendante à introduire un certain degré de confusion entre le diagnostic & la cure. Je tâcherai donc de démontrer que cette division est susceptible d'un mode d'arrangement infiniment plus convenable.

Mes diverses observations, & les expériences que j'ai réitérées sur les différentes sortes de matières expectorées dans la Consomption pulmonaire, m'ont convaincu qu'il existait essentiellement deux maladies de cette nature, absolument distinctes l'une de l'autre dans leurs causes, leurs symptômes & leur cure : l'une qui tient simplement à la diathèse inflammatoire ; l'autre qui dérive de l'état ulcéreux du poumon : c'est ce que j'établirai dans le cours de cet ouvrage.

Au reste, mon but étant d'y traiter seulement des espèces de Phthisie pulmonaire idiopathiques, je passerai sous silence celles qui sont purement

symptomatiques , & dépendantes , soit d'un vice scorbutique ou vénérien , soit d'autres affections dans lesquelles l'effet ne peut cesser qu'après que la cause a été détruite.

CHAPITRE V.

De la Phthisie , ou Consomption pulmonaire inflammatoire.

CETTE espèce est ordinairement la suite de rhumes négligés , & tient le plus souvent à une disposition constitutionnelle. Elle se manifeste d'abord par une toux sèche & incommode , qui continue pour l'ordinaire longtemps sans qu'il survienne d'autres accidens plus alarmans. Le malade éprouve ensuite dans certaines parties de la poitrine des douleurs aiguës , vagues & lancinantes ; lesquelles sont aggravées par les secousses de la toux , ou dans l'instant

des inspirations profondes, particulièrement après un mouvement extraordinaire. Il ressent aussi des palpitations de cœur, mais qui sont de peu de durée. Ces désordres règnent souvent pendant plusieurs mois sans que le malade perde son appétit ni que sa soif augmente. De plus, en examinant sa langue, on apperçoit qu'elle est blanche & chargée d'un limon visqueux. La respiration est ardente, sur-tout le matin, & la vitesse du pouls excède de beaucoup celle de l'état naturel.

Cependant la toux augmente, principalement vers le matin; la douleur à la région de la poitrine devient plus aiguë & plus constante; l'appétit commence alors à décliner, sur-tout pour les préparations de viandes; &, sans être beaucoup altéré, le malade éprouve de l'ardeur & de la sécheresse à la bouche. Il survient aussi dans la nuit des insomnies, en partie causées par la toux, & par une ardeur fébrile qui est rarement suivie d'une

fueur générale ; il s'en manifeste seulement vers le commencement du jour , à la tête & sur le devant de la poitrine , tandis que les pieds & les mains sont secs & brûlans. La peau de toute l'habitude du corps est également sèche d'une manière remarquable , & sa superficie paraît être d'une nature surfuracée ; symptôme qui , d'après une observation attentivement suivie , m'a paru être propre à cette espèce particulière de Consomption.

Le pouls devient alors sensiblement vif & tendu ; ses pulsations vont à-peu-près de 90 à 100 dans le moment le plus calme de la fièvre , & le soir il bat jusqu'à 120 fois par minute. Le malade se plaint de maux de tête qui , quelquefois , sont succédés par le saignement de nez (22) ,

(22) Il passe pour constant que ces saignemens de nez prolongent la vie du malade , à moins que l'hémorrhagie ne fut une suite directe de la dissolution du sang.

mais presque jamais en grande quantité. L'urine est généralement peu altérée, sur-tout celle de la journée; celle de la nuit est ordinairement trouble, & dépose un sédiment blanc & rare. Le malade éprouve encore une espèce de serrement ou de contraction à la poitrine, qui l'empêche de respirer aussi librement que dans l'état de santé, sans cependant lui causer précisément de douleur. L'air qu'il respire n'est imprégné d'aucuns miasmes de corruption, & il ne sent à la bouche nul rapport d'odeur putride. La matière expectorée est ordinairement peu abondante; elle offre la consistance d'un flegme muqueux. Quelquefois elle est écumeuse, d'autres fois elle est plus épaisse, mais rarement elle est purulente dans cet état de la maladie. Elle n'exhale aussi aucune fétidité, son goût est seulement fade & douceâtre. Enfin, comme étant le seul produit de l'*exsudation inflammatoire*, lorsque cette humeur est posée sur des charbons

ardens, elle développe l'odeur qui lui est propre, & dont nous avons déjà parlé. Au reste, tous ces symptômes continuent souvent pendant plusieurs mois sans accroissement sensible; de manière qu'à moins que le malade ne soit extrêmement débile & émacié, il est possible qu'un observateur superficiel n'appercevant pas de danger à cet état, porte son pronostic en conséquence.

Il arrive fréquemment que la maladie continue sa marche de cette manière, sans la survenance d'autres accidens que de ceux qui sont inhérens à la faiblesse excessive; & le malade, maigre comme un squelette, périt enfin par excès de marasme. Chez d'autres sujets, les symptômes violens d'une diathèse inflammatoire se font constamment remarquer pendant le cours de la maladie; mais il est plus ordinaire, dans cette sorte de Consomption, de voir la rupture d'un vaisseau sanguin, & la suppuration qui en est une suite, donner lieu

à la Phthisie ulcéreuse de l'espèce dont il fera question dans les chapitres suivans.

Chaque symptôme de la Phthisie inflammatoire dénote un accroissement dans l'action du système artériel, qui est produit par l'irritation morbifique des fibres musculaires. Quelquefois les signes très-marqués d'une inflammation locale se prolongent jusqu'au dernier période de la maladie, & paraissent provenir d'une cause inhérente à la constitution du sujet; peut-être aussi d'un principe d'irritabilité dans le système artériel, occasionnée par une disposition stimulante qui est propre aux fluides, même en état de santé.

Mais en général ce sont les symptômes d'une inflammation locale, ainsi que ceux de la diathèse inflammatoire, qui se font le plus remarquer. Cet état est évidemment démontré par la violence & la durée des points de côté, par un pouls vif & dur, par l'oppression de poitrine, la

difficulté de respirer, la douleur de tête, par la soif, la chaleur de la peau & l'ardeur des urines. Quant au sang, il a toujours, dans cette maladie, une qualité visqueuse, qui augmente en proportion de l'intensité de l'inflammation.

D'après ces circonstances, on doit sentir l'impropriété, le danger même qu'il y a d'administrer en pareil cas des remèdes capables d'augmenter la chaleur & l'irritation. Il est temps enfin d'ouvrir les yeux sur la pratique abusive qui a lieu depuis si long-temps à cet égard. Non-seulement le bien de l'espèce humaine, mais même l'honneur de l'art, invoquent puissamment la proscription de ces médicaments incendiaires, tels que les baumes de copahu, d'opobalsum, de benjoin, la gomme ammoniacque, le gayac, la myrrhe, le styrax, l'oliban, & autres préparations ardentes de ce genre. Je suis si intimement persuadé que ces drogues ont été la cause immédiate de la destruction d'un grand

nombre d'individus, que je serais plutôt tenté de les exclure totalement de la pratique, en les considérant comme de véritables poisons, que de les admettre en qualité de remèdes dans la Consomption pulmonaire.

Malgré ma conviction personnelle, je n'aurais cependant pas pris sur moi de combattre ouvertement une pratique aussi généralement admise & si profondément enracinée, si mon opinion n'était étayée de l'approbation du docteur Fothergill, dont la haute réputation en médecine ne peut manquer d'offrir une autorité (23) suffisante pour le succès d'une pareille entreprise de ma part.

(23) J'ajouterai aux autorités citées celle du célèbre Tissot et du Docteur Buchan, Médecin Anglais, si justement en haute réputation par le mérite de sa *Médecine domestique*. Ces Auteurs disent qu'on a coutume de surcharger « l'estomac des malades par des » remèdes huileux & balsamiques; mais que ces dro- » gues, bien loin de détruire la cause de la pulmonie, » ne font que lui donner plus de force en échauf- » fant le sang, qu'elles retardent la guérison & ren- » dent mortelle une maladie qui est curable.

Je réclame aussi, en faveur de mon opinion, celle de Sir John Pringle, qui s'explique en ces termes dans ses observations sur les maladies des armées * : « depuis la dernière édition » de cet ouvrage, j'ai été si souvent » trompé dans l'attente des succès » de pareils baumes, que je les ai mis » entièrement à l'écart ».

CHAPITRE VI.

De la cure de la Consomption inflammatoire.

AVANT d'entamer le traité sur la cure de l'espèce de Consomption qui est accompagnée d'une inflammation locale au poumon, & d'une diathèse générale inflammatoire, je me per-

* Voyez Pringle, Observations sur les maladies des armées, l'an 1793, in-8°. chez Théophile Barrois, quai des Augustins, n°. 18.

mettrai quelques observations préliminaires sur celle qui dérive essentiellement d'une irritabilité contre nature du système artériel. J'invoque d'avance l'indulgence de mes lecteurs à l'égard de ces conjectures, comme aussi relativement à mes réflexions sur les autres sortes de cette maladie. Ce qu'il y a de certain, c'est que je puis assurer avoir rencontré plusieurs fois des cas de Consommation pulmonaire qui existaient sans aucune apparence d'inflammation locale ni de solution de continuité à la substance du poumon (24);

(24) Ne serait-ce pas là cette maladie que nous connaissons sous le titre de *Pulmonie sèche*, autrement *Consommation Anglaise*? affection heureusement aussi rare en France, qu'elle est funeste à ceux qui en sont atteints. Son caractère est de miner essentiellement les principes de la vie en desséchant & flétrissant, par degrés, l'organe du poumon, sans qu'il soit ulcéré ni entamé d'aucune manière. Les malades ont une fièvre lente, dont les exacerbations sont peu sensibles. Leur langue est belle, l'appétit & le sommeil sont peu altérés, il n'existe presque point de toux; les malades ne crachent pas; mais ils vomissent, sans effort, les alimens peu de temps après les avoir pris. Leurs selles ne présentent rien de purulent,

& dans lesquels le patient dépérissait graduellement, sans autre incommodité que celle d'une toux importune qui était suivie d'une très-médiocre expectoration, seulement formée de *mucus* ordinaire. J'ai remarqué en outre que le malade, plongé dans l'insouciance & l'apathie, éprouvait un sentiment d'oppression & d'embarras à la poitrine, qui était beaucoup augmenté par le mouvement, & qui donnait lieu à de légères palpitations de cœur. Cet état est aussi marqué par une aversion étonnante pour tout ce qui est capable de troubler le repos du corps; de sorte que le malade qui, auparavant cette affection, offrait l'heureuse disposition d'une gaieté naturellement vive, devient tout-à-coup taciturne & sédentaire. Le pouls est toujours fébrile, & pendant l'exacerbation du soir, il fait rare-

& sont dures & rares, jusqu'au moment où la diarrhée colliquative se manifeste. Enfin les patients succombent, après avoir successivement passé par tous les degrés du marasme.

ment sentir au-dessous de cent pulsations par minute ; souvent même elles excèdent ce nombre. Les urines de la première partie de la journée sont fort peu altérées ; dans les autres temps elles déposent un sédiment trouble & blanchâtre ; le ventre est entièrement constipé ; la peau présente beaucoup de sécheresse , & la sueur se manifeste très-rarement. La langue est blanche , & la respiration laborieuse , quoique d'ailleurs l'air expectoré soit infiniment doux. Au surplus , ces symptômes se soutiennent pendant plusieurs mois sans apparence de soif ardente , ni de perte sensible d'appétit ; mais le malade amaigrit à vue d'œil , & s'affaiblit d'une manière alarmante.

On pourra peut-être considérer ces symptômes seulement comme inhérens au premier degré de la Consommation pulmonaire ; ils peuvent aussi indiquer l'existence d'une inflammation locale , qui augmente toujours jusqu'à un certain point avant la

mort du patient ; mais comme cet état de la ^{1^a} maladie exige un traitement différent de celui qui est requis lorsque la diathèse inflammatoire est plus apparente , je pense qu'il est très-important d'en marquer ici la différence.

L'opinion que je me suis formée à l'égard de cette espèce d'affection pulmonaire, en la considérant uniquement comme une conséquence directe de l'irritabilité du cœur & du système artériel, m'a mis à portée de guérir cette maladie chez des sujets qui n'avaient retiré aucun avantage du traitement usité en pareil cas, ni des saignées réitérées, non plus que des pectoraux. Ce n'est point à titre d'ostentation que je rappelle ces succès ; mais je le fais avec cette humilité qui convient à un instrument des bienfaits de la Providence.

Les remèdes dont je me suis servi en pareil cas, sont les antispasmodiques & ceux de nature sédative, tels que le quinquina, les acides miné-

raux & les vésicatoires. L'application, sur-tout de ces derniers, a presque toujours été suivie d'un soulagement très-prompt; je les ai constamment posés avec avantage sur la partie de la poitrine où les malades sentent le plus d'embarras & d'oppression. Ce qui a ordinairement lieu aux environs du *sternum*.

Le meilleur remède interne qu'on puisse aussi administrer, est une forte décoction, ou infusion de quinquina uni à une quantité proportionnée d'elixir acide de vitriol, donnée à des intervalles convenables.

La viande & le bouillon de substances animales étant contraires à cet état, il est à propos que le malade se nourrisse uniquement de végétaux. Quant à la boisson, celle d'eau froide est la seule appropriée dans la circonstance. Je donne d'ailleurs pour conseil très-important, que ce traitement aura peu ou point d'effet s'il n'est exactement d'accord avec le régime qui vient d'être indiqué.

J'ajouterai encore que l'usage des remèdes doit être favorisé par la pureté de l'air & par le repos du corps. On aura sur-tout grande attention de ne pas monter des hauteurs escarpées, de ne point courir ni marcher trop vite, ni de s'incliner trop fréquemment le corps.

Au surplus, si l'on a été assez heureux pour éloigner la maladie, le moyen d'éviter une rechûte est d'observer, pendant quelque temps, un régime pareil à celui que je viens de prescrire; & l'on prendra en même temps, deux fois par jour, vingt gouttes d'élixir acide vitriolique délayées dans un verre d'eau froide. J'ai connu des pulmoniques de l'espèce en question, qui, après avoir continué l'usage de cette boisson pendant plusieurs mois, & s'être entièrement abstenus de substances animales, avaient récupéré une santé aussi parfaite qu'inattendue.

Cette digression étant terminée, nous allons actuellement parler de la

Consumption pulmonaire aiguë, laquelle étant toujours accompagnée de diathèse inflammatoire, exige une méthode curative toute différente de celle que nous venons de recommander.

La guérison de cette espèce de Consumption doit avoir pour but, 1°. de diminuer la tension & l'irritabilité du système artériel; 2°. de détruire l'inflammation locale; 3°. enfin, de procurer une détermination du fluide vital à la surface du corps.

La tension du système artériel est sensiblement diminuée par l'effet de la saignée; moyen si essentiellement nécessaire dans cette affection vive, qu'il est presque impossible d'y suppléer autrement. La viscosité du sang, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer (25), l'accroissement de

(25) M. Jeannet Deslongrois, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, dans un Traité qu'il a publié sur la Pulmonie, offre, comme un moyen de rendre momentanément la respiration plus libre & moins laborieuse, celui de serrer fortement les

la douleur & la force du pouls dénotent assez le besoin urgent de tirer du sang dans une quantité suffisante.

L'inflammation locale se dissipe par l'application des vésicatoires, & par une insufflation de vapeurs chaudes & émollientes dans les poumons, que les malades peuvent également humer à travers le tube d'un entonnoir renversé, ou par tout autre procédé équivalent (26). La vapeur d'eau d'orge, de guimauve, ou la décoction d'espèces pectorales, fréquem-

jarretières du malade. Cet Auteur déduit en même tems les causes physiques de l'avantage de ce procédé, fort simple en lui-même, & qui n'entraîne aucun inconvénient.

(26) Il est infiniment plus avantageux & plus commode de se servir, pour cette opération, de l'instrument ingénieux connu dans ce pays-ci sous le nom d'*inhaler*, ce qui équivaut en Français au mot *inspiratoire*, & dont on est redevable au Docteur Mudge, auteur d'un ouvrage sur la toux catarrhale, duquel il a déjà été question sous le n°. 17 de ces notes. Je fournis, à la fin de cette traduction, la planche figurative de cet instrument, avec les détails nécessaires à son usage, qui est très-communément employé en Angleterre. Il se vend à Paris, chez Mineau, rue des Frondeurs - S. - Honoré. On peut,

ment inspirée , produit un bon effet en lubrifiant les membranes affectées , & en détruisant la constriction des parties enflammées ; mais celles qui sont ardentes ou stimulantes , comme l'éther , la fumée de benjoin , &c. peuvent devenir extrêmement dangereuses.

A l'égard des vésicatoires , on les applique ordinairement entre les deux épaules ; mais lorsqu'il s'agit de détruire une douleur locale , leur effet est beaucoup plus assuré en les rapprochant aussi près qu'il est possible de la partie affectée , en quelque lieu de la poitrine que ce puisse être. Je puis dire avoir vu ce procédé faire cesser , en peu d'heures , des douleurs & des toux opiniâtres qui avaient résisté à des saignées réitérées (27).

au reste , consulter la traduction de la Médecine domestique du Dr. Buchan , par M. Duplanil , Médecin , qui s'étend de la manière la plus satisfaisante sur les avantages de l'inspiratoire & les moyens de s'en servir.

(27) L'ouverture d'un séton ou d'un large cautère a souvent produit l'effet le plus avantageux dans cette

L'état de constriction qui règne à la surface du corps , cède communément à l'emploi des sels neutres & à

maladie. Voici ce qu'en dit M. Mudge, dans l'ouvrage que je viens de citer sous la note précédente.
« Non-seulement (dit cet Auteur) j'ai vu beaucoup
» de circonstances où le cautère entre les deux
» épaules , avait produit un grand bien ; mais j'en ai
» éprouvé sur moi-même le succès le plus sensible.
» Par suite d'une constitution originairement faible,
» & d'une disposition tendante évidemment à la
» Phthisie , je fus saisi d'une affection grave au pou-
» mon , caractérisée par une toux sèche & importune ,
» par un sentiment d'oppression & des points doulou-
» reux à la poitrine ; enfin , par un crachement de
» sang qui fut suivi de la fièvre hectique. J'éprouvais,
» en outre , après les repas , une ardeur brûlante dans
» la paume des mains & à la plante des pieds ; j'étais ,
» en un mot , réduit à un état de maigreur & d'épuisement extrêmes.

« Après un grand nombre de saignées , un long
» usage des eaux de Bristol à leur source même , &
» l'emploi du quinquina , ainsi que de différentes
» espèces de baumes & de résines , moyens qui furent
» tous insuffisans , on se décida à m'ouvrir entre les
» deux épaules , à l'aide du caustique , un cautère
» d'environ trois pouces de diamètre , dans lequel
» on plaça quarante ou cinquante pois. Dès que
» l'escarre fut tombée & que l'écoulement se fut
» établi , j'éprouvai aussi-tôt un soulagement marqué : l'irritation locale au poumon se dissipa , les
» points douloureux disparurent ; enfin , au moyen
» de la suppuration qu'on eut soin de prolonger pen-
l'usage

l'usage des émétiques (28) pris à petite dose, de manière à ne causer que de légères nausées sans vomissement. Les boissons chaudes & délayantes prises en grande abondance, remplissent également le même but.

» dant quelques mois, tous les accidens cessèrent,
 » & n'ont plus reparu depuis ». Voyez, au surplus, ce qui est dit à la note 37 de l'application des vésicatoires, qui pourrait également être d'une grande ressource dans un état pareil.

(28) Un Médecin anglais (Thomas Reid) dans un ouvrage intéressant, quoique des plus systématiques, publié à Londres en 1782, sur la Phthisie pulmonaire, indique l'usage des émétiques, particulièrement de l'ipécacuanha, à doses graduées & souvent réitérées, comme un véritable spécifique à cette cruelle maladie, dans ses premières époques. On est d'autant plus porté à partager ce sentiment, que dans différentes affections de la poitrine, telles que le rhume invétéré, le catarrhe, l'asthme, &c. les émétiques sagement administrés offrent un remède d'une sûre & prompte efficacité. J'ajouterai de plus que j'ai retiré de ce moyen un succès marqué dans la Phthisie pulmonaire naissante, qui n'était point accompagnée de crachats sanguinolens. Cependant l'expérience ne m'a pas encore donné le droit de prononcer sur le degré de confiance que mérite ce traitement dans les degrés plus avancés de la maladie. Je dirai seulement que le nom de l'auteur qui propose ce moyen curatif & le but important qu'il a pour objet, sont plus que suffisans pour en autoriser l'essai.

De tous les sels neutres, le nitre & le sel ammoniac crud, spécialement lorsqu'ils sont combinés ensemble, sont les plus efficaces; mais il faut en user largement quand les premières voies peuvent le supporter sans inconvénient.

On peut ranger dans la seconde classe les antimoniaux, notamment le tartre émétique & l'ipécacuanha, combinés avec l'opium, de manière à ce que les intestins n'en soient trop irrités. Ces vomitifs doivent être pris à faible dose, & on doit les répéter à des intervalles convenables, jusqu'à ce que la dérivation à la peau se soit effectuée. Enfin, l'action de ces remèdes sera aidée par des boissons chaudes & délayantes, telles que l'eau d'orge, l'infusion de fleurs de sureau, le petit-lait, &c. qui favorisent doucement la transpiration sans la forcer.

Ce traitement doit être continué pendant le temps qui convient pour entretenir une douce moiteur à la

peau , & jusqu'à ce que le pouls soit rétabli dans son état naturel ; signe le moins équivoque du succès des remèdes ; c'est pourquoi il est intéressant de s'assurer fréquemment de la situation du pouls par le nombre de ses pulsations.

La nourriture sera peu abondante, simple & choisie dans le règne végétal. Les mets de viande, ainsi que les liqueurs spiritueuses ou fermentées, doivent être proscrits (29) ; le lait

(29) Le café est également nuisible dans cette maladie, à cause de l'acrimonie de son huile amère & ardente qui, en irritant fortement la fibre, doit nécessairement augmenter l'action du système vasculaire & enflammer le sang. Le thé n'y est pas moins contraire, par l'effet qu'il a de relâcher les organes de l'estomac & des intestins, d'affaiblir les sucs digestifs en les délayant continuellement, d'attaquer, à la longue, le genre nerveux, & d'épuiser sourdement les puissances vitales. L'usage habituellement excessif qu'on fait de cette boisson en Angleterre est, de l'aveu même des médecins de cette contrée, une cause certaine de la fréquence de la Consomption pulmonaire. Écoutons ce qu'un médecin de mes amis (le docteur Buchan, fils du célèbre médecin de ce nom) a écrit au sujet du thé, dans une thèse qu'il a soutenue à l'Université de Leyde, sur la Phthisie pulmonaire. En parlant des causes qui disposent à

(30), les panades, les boudings (31), les légumes & les fruits sont les seuls alimens convenables à cet état. L'eau de source, le petit-lait ou le lait de beurre, & l'eau de Bristol, qui est

cette affection trop funeste, il s'exprime de cette manière : *Calidiores potiones, & longè præceteris, illam tam frequens, sed nostratibus, heu! tam inæsta consuetudo, theam & theiformes infusiones quam calidissimas inhauriendi; quibus, præter calorem perpetuo debilitantem, procul dubio inest, saccharo etiam [nec adjuvat] celatum venenum aliquo, concoctionem cibi potissimum impediens, & quasi ab origine robora corporis & vim vitæ immunuens.* Ce langage de la raison est celui de tous les médecins anglais *; & cependant ils sont les premiers à autoriser, par leur exemple, l'usage abusif de cette boisson pernicieuse.

(30) L'emploi du lait, comme moyen curatif dans la pulmonie, est encore un de ces objets de discussion sur lequel les gens de l'art ne sont point d'accord. En Angleterre, où la diète fortifiante a généralement prévalu sur le régime contraire, le lait est peu d'usage, sur-tout dans les maladies du genre de celle-ci; & je ne crains pas de dire que je suis assez porté à partager cette opinion. Le lait, nous n'en doutons pas, a ses vertus, soit comme aliment, soit comme remède; mais ne serait-il pas possible que sa couleur analogue à celle du chyle, que son goût doux & flatteur, que les qualités nutritives & balsamiques, en un mot, que nous attachons à cette

* Voyez le Traité du Docteur Lettsom, sur le thé, imprimé à Londres en 1772.

légèrement minérale, formeront alternativement, ou à son choix, la boisson du malade. Enfin, attendu que chaque reproduction d'un nou-

substance élémentaire, préparée par les mains de la nature pour l'estomac des jeunes animaux, nous eussent peut-être fait trop illusion en nous induisant à croire que, par cette analogie, le lait devait également convenir aux estomacs délabrés & infirmes? Si l'on considère le peu de rapports qui doit exister entre l'estomac tendre & délicat, mais bien constitué d'un enfant, & celui d'un adulte débile & languissant, dont les organes digestifs sont usés, ou se trouvent empâtés de sucs viciés, acides, & de matières imparfaitement élaborées; si l'on veut, dis-je, se rappeler l'espèce de décomposition que subit ce fluide avant de pouvoir se digérer, & faire attention au travail pénible que, dans cet état, il doit occasionner à l'estomac d'un malade; enfin, pour peu qu'on réfléchisse sur le principe de corruption qu'il doit communiquer à la masse des liquides qui, dans la pulmonie, marchent eux-mêmes à grands pas vers une corruption complète, combien ne trouvera-t-on pas de raisons qui s'opposent à ce que le lait puisse jamais remplir les indications qu'on lui suppose dans la cure de la Phthisie pulmonaire? Hyppocrate ne le permet jamais dans les ulcères du poumon; Hoffman ne l'ordonne point dans cette maladie; enfin, le savant Haller, dont l'autorité doit avoir quelque influence en médecine, nous dit, en parlant du lait: *est in lacte suum vitium. Debilitat adultum hominem, ut omnis vegetabilis victus solet, ventriculum obtundit. Alvum aliis nimis solvit,*

veau chyle dans le sang y cause un certain degré de fermentation, qui excite souvent beaucoup d'anxiété chez la plupart des consomptionnaires, il est à propos d'obvier à cet inconvénient par une nourriture légère & peu substantielle.

Lorsque le malade est parvenu au point de sa guérison (ce qui se re-

siccatur aliis, ablinitis intestinis, & in universum minus convenit iis hominibus quibus fibra debilis est & laxa. Finalement, pour ne rien laisser à desirer à mes lecteurs sur ce sujet, je ne saurais mieux faire que de les renvoyer aux savantes Observations de M. Raulin, sur les préjugés où l'on est à l'égard de l'usage du lait dans la pulmonie, ouvrage au mérite duquel il serait difficile de rien ajouter.

(31) Le pouding est un des mets constitutifs de la cuisine anglaise, & qui se diversifie à l'infini. On ne peut guère comparer cette préparation qu'à certaines crèmes au riz & aux amandes qui sont employées sur nos tables en France, ou à cette sorte d'entre-mets que nous y nommons œufs au lait. Il est une autre espèce de pouding beaucoup plus commune, qui se compose avec une pâte grossière de riz cuit à l'eau, du beurre, du sel, & des graines de raisins ou de groseilles confites, & qu'on appelle *plumb pudding*. On doit sentir qu'une nourriture pareille ne serait nullement propre à des estomacs faibles ou malades.

connaît au retour du pouls à son état naturel , à l'absence des douleurs , à la cessation de la toux & à la quantité diminuée des crachats , devenus d'ailleurs moins visqueux & se rapprochant beaucoup du *mucus* ordinaire) , la faiblesse inhérente à cet état de convalescence est bientôt dissipée par l'exercice modéré du cheval , par le changement d'air , & par l'usage du quinquina combiné avec les acides minéraux. Le convalescent peut ensuite reprendre graduellement son train de vie ordinaire , en évitant seulement les excès de tout genre.

On fera peut-être surpris de voir qu'il n'ait point été fait mention de loochs , ni d'autres remèdes huileux propres à calmer la toux. La vérité est que je ne les ordonne jamais , ayant toujours observé qu'ils étaient plutôt nuisibles que salutaires , par le dégoût qu'ils causent à l'estomac en l'empâtant , & attendu leur aptitude à éloigner l'appétit. D'ailleurs , la toux ne cesse qu'avec la maladie ; &

l'on peut seulement en appaiser la violence à l'aide des anodins, des boissons chaudes & délayantes, ainsi que par de doux laxatifs.

CHAPITRE VII.

De la Phthisie, ou Consomption ulcéreuse.

CETTE espèce de maladie est la conséquence immédiate d'un état ulcéreux du poumon. La matière purulente qui découle de la plaie étant mêlée, par l'absorption, à la masse générale du sang, y produit une fermentation septique, qui se communique à toute l'habitude. C'est pourquoi cette maladie, d'une nature vraiment putride, doit être entièrement distinguée de l'espèce précédente, qui est purement inflammatoire.

Cette affection suppose, dans le principe, une rupture de quelque

vaisseau dans la substance du poumon, & par suite, une extravasation de sang, qui est devenu stagnant dans les interstices & les cavités cellulaires de ce viscère. Ce fluide ainsi épanché, acquiert une qualité acrimoineuse si fortement putride & corrosive, qu'il dissout non-seulement les parties avec lesquelles il est directement en contact, mais il détruit encore le système général auquel il a communiqué par la voie de l'absorption. Cette maladie est la suite la plus directe de l'hémopthisie.

Voici, au surplus, les symptômes qui la caractérisent particulièrement. Elle est toujours accompagnée d'une fièvre lente, dans le cours de laquelle le malade éprouve des accès de frisson qui sont suivis d'une chaleur brûlante, & quelquefois d'une sueur imparfaite, sans l'intermède du chaud. Le battement des artères excède communément le nombre de cent pulsations par minute; mais le pouls, quoique vif et petit, est assez mollet. L'inten-

fité de la fièvre augmente considérablement sur le soir, & la chaleur devient excessive malgré la moiteur générale de la peau. La langue est sèche & la soif ardente. Les joues sont empreintes d'une teinte cramoisie, tandis que le reste du corps est extrêmement pâle: il survient aussi, pour l'ordinaire, une sueur froide au front & à la poitrine.

L'appétit du malade diminue progressivement, sur-tout pour les mets de substances animales; au lieu qu'il desire avec ardeur les fruits aqueux & les boissons acidules. Il éprouve, de plus, des nausées habituelles & de fréquens vomissemens après les repas; sa respiration, vive & laborieuse, est pour ainsi dire haletante. Le souffle de son haleine exhale une odeur infecte. Il se plaint de points aigus & douloureux dans la région de la poitrine; la toux est violente & presque continuelle. La matière des crachats, plus ou moins copieuse, est blanche ou jaune, sanieuse, sangui-

nolente , toujours putride & d'une odeur insupportable , sur-tout quand elle est échauffée par le feu.

A cette époque la voix s'enroue ; quelquefois même elle s'éteint entièrement , & ne produit plus qu'un son creux & rauque qui est propre à cet état de la maladie. Le patient s'affaiblit & amaigrit à vue d'œil ; son regard devient fixe , & l'éclat de ses yeux se ternit au point que la conjonctive paraît d'une couleur de perle trouble. La peau est sans cesse tourmentée de démangeaisons importunes , qui font naître à sa surface des pustules rougeâtres & en grand nombre. Enfin , la diarrhée survient avec des tranchées & des ténésmes cuisans ; & en examinant attentivement les selles du malade , on y découvre des parties purulentes qui exhalent une odeur cadavéreuse.

Souvent l'apparition des pustules dont nous venons de faire mention , trompe le praticien , & peut l'induire à considérer ce symptôme comme dé-

rivant d'une cause scorbutique. Alors le malade, séduit par cette illusion, se rend gaiement aux eaux minérales d'Harrowgate (32), dont les principes actifs & stimulans, détruisent bientôt sa frêle existence, s'il n'est prévenu à temps, par des avis judicieux, du danger qu'il y a d'user de ce remède dans une pareille situation.

Enfin, les pieds & les mains enflent; la couleur du visage prend une teinte cadavéreuse; la diarrhée colliquative augmente, & les tranchées ainsi que les ténèsmes, deviennent insupportables; les crachats se suppriment, & une sorte de délire obscur & de stupeur comateuse est le dernier avant-coureur d'une mort très-prochaine.

D'après ce que nous venons d'ex-

(32) Harrowgate est une petite ville d'Angleterre dans la province d'York, à 70 lieues de Londres. Les eaux minérales qu'elle fournit sont sulfureuses à un degré considérable; & on les emploie avec succès dans les maladies de peau invétérées, ainsi que dans les affections scorbutiques.

poser sur les signes caractéristiques & successifs de la Consommation ulcéreuse, on ne peut se faire illusion sur l'évidence de la putridité dans cette maladie. Chaque symptôme indique l'état de putrescence où sont les fluides, & décèle les effets du virus tabique, dont la réabsorption entraîne nécessairement la destruction générale du système.

CHAPITRE VIII & dernier.

De la cure de la Consommation ulcéreuse.

POUR procéder avec justesse à l'égard de l'objet de ce chapitre, nous devons considérer que cette maladie, dans le fait, offre à la fois la complication d'une fièvre putride générale, & d'un état ulcéreux du poumon. La cause de la mort la plus immédiate est sans contredit la fièvre putride; car il arrive que des pulmoniques vi-

vent plusieurs années avec l'organe du poulmon dans un état beaucoup plus endommagé qu'on ne le trouve chez des fujets morts d'une phthifie décidément ulcéreuse. En conséquence, pour mettre à même d'obvier à cette affection, nous allons en former le principal fujet de notre attention dans la fuite de cet ouvrage.

La cure de la fièvre hectique putride doit être tenté, 1°. en combattant le pouvoir fédatif de l'acrimonie feptique; 2°. en cherchant à corriger & à adoucir la diathèse putride des humeurs.

La première indication fe trouve remplie dans l'adminiftration des remèdes qui ont la puiffance d'augmenter & de foutenir la tention des fibres, fans leur causer aucun degré de stimulus ni d'irritation. On range dans cette claffe les toniques, spécialement le quinquina & les acides minéraux, remèdes auxquels on peut ajouter l'action immédiate du froid.

Chacune des propriétés reconnues

au quinquina, démontre son importance dans la Consomption ulcéreuse, & fait desirer que l'usage de cette écorce soit plus généralement répandu qu'il ne l'est dans la pratique; mais il ne fera cependant pas déplacé d'observer que, bien loin d'en retirer des avantages, on ressentira au contraire des effets pernicioeux de ce remède, s'il est indiscrettement administré. On s'en servait beaucoup il y a quelques années dans cette maladie; mais faute de l'adapter aux seules circonstances dans lesquelles il peut convenir, on s'est apperçu qu'il nuisait beaucoup aux malades, en les échauffant & en augmentant chez eux la difficulté de respirer.

Cet inconvénient ne doit être attribué qu'au peu d'attention du praticien à distinguer la différence essentielle qui existe entre les diverses espèces de Consomptions, qu'on considérait, mal à propos, comme une seule & même maladie, & qui étaient traitées en conséquence. Lorsque,

par l'effet d'un hafard heureux, le quinquina a été employé dans les cas de Conſomption ulcéreufe, on en a toujours retiré de bons effets; mais quand ce remède a été prefcrit dans les cas où il y avait douleur violente & locale, & où la diathèſe inflammatoire dominait, il eſt aifé de prefentir les fuites funeſtes qui ont dû en réfulter. Pour règle générale, on ne doit jamais uſer du quinquina toutes les fois qu'il y a inflammation confidérable.

Nous avons également eu lieu d'observer qu'attendu l'état de faiblesſe des premières voies dans les ſujets affectés de cette ſorte de maladie, le quinquina pris en ſubſtance avait rarement produit un effet avantageux (33); cette écorce eſt infiniment plus convenable en décoc-

(33) C'eſt auſſi le ſentiment du Docteur William May, dont j'ai déjà cité l'autorité & l'ouvrage. Ce Medecin dit que le quinquina pris en ſubſtance cauſe des naufées & un poids douloureux à la région
tion

tion ou en infusion ; & la formule suivante est celle qui m'a paru préférable à toute autre préparation.

℥ De quinquina pulvérisé. 3 vj.
D'eau pure. ℥ ss.

Faites infuser à froid pendant huit heures, & filtrez la liqueur quand elle a reposé.

Ajoutez ensuite de l'infusion ci-dessus. 3 j℥.

De teinture de quinquina d'Huxham (34). 3 j.

D'éllixir vitriolique q. s. pour former cette dose qu'on prendra deux ou trois fois par jour.

épigastrique, & qu'il a vu plusieurs fois cette écorce rejetée, par l'effet de l'émétique, telle qu'on l'avait prise, si ce n'est qu'elle s'était formée en petites masses enduites d'un limon solide & visqueux. Du reste, j'ose croire, d'après les succès que j'en ai retirés dans les degrés avancés de la Phthisie pulmonaire, que c'est le plus puissant tonique & antiseptique qu'on puisse y employer. Je citerai même une fille âgée d'environ 25 ans, chez laquelle j'ai fait cesser une espèce de toux convulsive, en même tems que la fièvre lente accessoire, par le seul usage du quinquina uni à l'opium. Cette malade réunissait tous les symptômes d'une phthisie naissante, à l'hémoptisie près ; & d'après le résultat de mon traitement, je ne puis que croire que sa maladie était principalement due à un spasme nerveux dans la poitrine, occasionné par l'atonie des solides (*tonia gignit spasmus*, a dit Hoffman). Enfin il est probable que le quinquina a également agi dans cette circonstance, & comme fébrifuge, & comme antispasmodique.

(34) La teinture d'Huxham, remède fort en vogue

K

L'action du froid, en s'opposant à la putrescence des humeurs du corps animal, est tellement puissante, qu'elle a souvent, employée à un degré convenable, totalement prévenu la putréfaction. Le froid agit puissamment comme tonique dans toutes les maladies putrides. Il fortifie le système général ; il augmente les ressorts de

en Angleterre, dans les cas où il s'agit de fortifier l'estomac, & notamment pour combattre les fièvres intermittentes, n'est autre chose qu'une teinture de quinquina composée, qui diffère peu de celle qui est employée dans notre pharmacie. En voici la recette telle qu'elle est insérée dans le nouveau dispensaire de Londres, imprimé en 1789.

℥ De poudre de quinquina.	℥ ij
D'écorce d'orange sèche.	℥ jβ
De racine de senéka concassée.	℥ iij
De safran oriental.	℥ j
De poudre de cochenille.	℥ ij
D'esprit-de-vin.	℥ xx

Faites digérer pendant quatorze jours ; coulez ensuite cette teinture pour l'usage.

J'ai employé avec fruit cette préparation dans la pulmonie ulcéreuse, lorsque l'estomac des malades ne pouvait supporter le quinquina en nature, ou sous forme d'électuaire.

la fibre ; il ranime étonnamment les esprits vitaux. Enfin , il semble que c'est par instinct de la nature , que les consomptionnaires eux-mêmes soient toujours portés à rechercher le froid avec tant de délices. C'est aussi sous ces rapports que je leur conseille de prendre leurs boissons & les remèdes absolument froids ; si ce n'est cependant dans des circonstances où quelques symptômes inflammatoires s'opposeraient à cette méthode.

Il est en outre de la dernière importance de faire respirer aux malades un air pur & frais ; celui de leur appartement doit être fréquemment renouvelé par l'ouverture des portes & des fenêtres , à des momens convenables ; car rien n'est plus nuisible dans cette maladie que d'habiter des appartemens clos & chauds , ou masqués par d'autres logemens. On doit considérer le fluide atmosphérique qui nous investit de toutes parts comme un bain réel dans lequel nous sommes plongés , qui agit constamment sur

nos corps , & qui nous fortifie ou nous relâche , en proportion du degré de fraîcheur ou de chaleur dont l'air se trouve imprégné.

C'est par de semblables moyens qu'on pourra combattre avec succès la puissance sédative de l'acrimonie putride.

La seconde indication propre à corriger la diathèse putride des humeurs , se trouve dans l'usage des remèdes anti-septiques qui sont , 1°. le quinquina ; 2°. tous les végétaux rafraîchissans & de nature acescente ; 3°. l'air fixe.

L'effet de ces remèdes doit être favorisé par des boissons délayantes , prises en abondance ; mais on doit avoir attention de nettoyer auparavant les premières voies des impuretés qu'elles pourraient contenir ; car dans cette espèce de maladie la bile & les autres humeurs ont une grande disposition à la putrescence ; & si on les laisse croupir dans les intestins , non-seulement elles y produiront un

principe constant de fermentation , mais il en résultera encore des accidens locaux , tels que des naufées , le vomissement , des évacuations excessives , des coliques douloureuses , des ténésmes , &c.

Le quinquina ayant été justement recommandé comme tonique dans la Consomption ulcéreuse putride , nous allons considérer ici sa vertu comme anti-septique. Les expériences du docteur Macbride prouvent suffisamment que le quinquina possède cette qualité au point le plus éminent ; puisqu'il est établi qu'un degré convenable de fermentation dégage de cette écorce une matière subtile qui a le pouvoir de rendre la fraîcheur à des substances animales déjà putréfiées. C'est ce qui a donné lieu de retirer de l'application de ce remède un si grand avantage dans la cure des mortifications naissantes ; ainsi que pour la guérison des plaies & ulcères dans lesquels les solides sont totalement relâchés , & les fluides en état

de dissolution. L'expérience journalière justifie également l'efficacité du quinquina dans les fièvres malignes, les espèces de petite vérole de la plus mauvaise qualité, & dans toutes les affections où les humeurs tendent évidemment à la putrescence. Du reste, nous avons déjà indiqué la manière la plus favorable d'administrer ce remède *par excellence*.

La théorie de la putréfaction, & conséquemment la découverte des substances propres à la prévenir dans les corps animés, n'est parfaitement connue que depuis peu d'années. Nous en sommes redevables aux ouvrages que Sir John Pringle & les docteurs Black & Macbride ont publiés sur la nature & le mécanisme de la putréfaction; aussi la médecine peut-elle actuellement se flatter de posséder les moyens les plus spécifiques pour combattre avec succès un aussi formidable ennemi.

Les sucres récents des fruits & des végétaux sont de très-puissans cor-

rectifs de la putrescence ; mais leur effet est plus spécialement sensible quand ils sont en fermentation ; car il est démontré que dans cet état les fruits & les végétaux fournissent une quantité de vapeur subtile & antiseptique à un degré éminent , qui a la faculté de restituer aux substances animales la fraîcheur qu'elles avaient perdue par la putréfaction.

Ce principe fugitif repose & sommeille , pour ainsi dire , dans l'union de différentes espèces de matières composées ; & il ne peut s'en dégager & prendre un nouvel effor que par une destruction de leur texture , savoir : dans les substances animales , par la putréfaction ; dans les végétaux , par la fermentation ; & dans les substances minérales , par différens procédés de décomposition.

Les végétaux acescens sont d'un usage important dans toutes les maladies où la bile a acquis une impression putride. Ils adoucissent & corrigent graduellement l'acrimonie de

cette humeur, & préviennent par-là beaucoup d'inconvéniens accessoires qui en résulteraient.

Sous ce point de vue, le suc récent des fruits aqueux devient d'un usage essentiel dans la Consomption ulcéreuse. On doit sur-tout préférer ceux qui possèdent une acidité douce & piquante, comme les oranges, les pommes, les raisins de Corinthe, &c. mais il convient de n'en user que dans leur parfaite maturité. Il n'est pas moins important d'observer que lorsque les fruits sont trop mûrs, ils ne sont plus doués de cette propriété anti-putride pour laquelle je les recommande : un fruit au-delà de sa maturité, & dont les sucs acides se sont évaporés, tourne bientôt lui-même à la putrescence ; il peut même alors aggraver le mal au lieu de le combattre. Au surplus, les malades doivent user des fruits en abondance, mais cependant dans une proportion qui ne puisse pas causer de flatuosités à l'estomac ni aux intestins.

Le célèbre Hoffman nous cite l'exemple d'un pulmonique de l'espèce dont il est question, qui, s'étant refusé à toutes sortes de remèdes, fut tiré en moins de trois semaines de l'état le plus déplorable pour avoir mangé une quantité prodigieuse de fraises *.

Dans cette maladie, ainsi que dans toutes celles de l'espèce putride, le malade desire ardemment les fruits acidules & les végétaux. C'est ce qui donne lieu de présumer que si l'on s'écartait moins des indications de la nature dans la plupart des maladies, on retirerait probablement de bien plus grands avantages dans le résultat de leur traitement. Il n'est assurément que trop de malades qui sont morts, pour avoir fait céder aux règles étroites de l'art le vœu méconnu de la nature ! Il faut cependant convenir que les médecins instruits commencent enfin à se délivrer des entraves

* Vide Cap. de affect. phthisicâ.

du préjugé, pour n'écouter que les préceptes invariables de cette mère sage & prévoyante. Une semblable indépendance des opinions erronées de nos prédécesseurs, jointe à l'attention de ne pas dévier de la route tracée par la nature dans le cours des maladies, à coup sûr, ne peut que tourner à l'avantage du genre humain, en perfectionnant l'art de guérir.

J'ose donc me livrer à l'espoir que le siècle présent formera une époque importante dans les annales de la médecine. L'esprit d'une recherche libre & indépendante semble se répandre universellement; & comme membre du corps respectable auquel je me fais gloire d'appartenir, je puis dire ici que les praticiens ont, de concert, combiné leurs efforts pour étendre la perfection de l'art jusques dans ses dernières ramifications.

Nous allons enfin parler de la troisième indication, qui tend à introduire dans l'intérieur une quantité

suffisante de ce puissant correctif de la putréfaction, *l'air fixe* (35).

(35) Depuis la première édition de cet ouvrage, il a paru une brochure en anglais, par laquelle le docteur Beddoes, professeur de chymie à l'Université d'Oxford, offre comme un moyen curatif, & qu'il regarde comme presque infallible dans les premiers degrés de la phthisie pulmonaire, l'emploi par inspiration de différens airs artificiels, modifiés & combinés avec l'air atmosphérique. Outre des argumens d'une grande force, cet habile médecin étaye son système de l'autorité des plus célèbres chymistes de notre siècle. Il invoque sur-tout en sa faveur l'assentiment de Fourcroy, s'avant que la République Française s'honore de posséder autant sous le rapport des sciences, que comme un de ses législateurs. En un mot, les observations rapportées à l'appui des raisonnemens de l'auteur, sont aussi authentiques qu'elles paroissent concluantes.

Au moyen de son procédé, le docteur Beddoes, & d'autres praticiens qu'il cite, sont parvenus à diminuer considérablement la quantité de l'expectoration; à rendre la poitrine libre & dégagée, de douloureuse & oppressée qu'elle était; à restaurer au malade l'appétit & le sommeil; à détruire sur-tout d'une manière merveilleuse la fétidité de l'haleine des malades; en un mot, à rendre le pouls à-peu-près à son état naturel.

L'auteur d'une découverte aussi importante s'engage à publier incessamment les détails relatifs à l'appareil nécessaire pour se procurer ces différens airs artificiels. Il promet aussi la description & la gravure de l'instrument, qu'il annonce, au reste, peu différent du gazomètre de l'*infortuné* Lavoisier. Mais écoutons

Tous les végétaux dans un état de vive fermentation sont imbus de ce principe élastique, qui se développe en grande quantité, au moyen de l'effervescence qu'on excite par la mix-

le docteur Beddoes lui-même, plein de son sujet, & animé du desir brûlant de servir l'humanité, après avoir fait l'énumération rapide des diverses maladies dans lesquelles il pense que son procédé pourroit réussir, s'écrier dans son enthousiasme : « S'il est malheureusement beaucoup de maladies dans lesquelles ni les malades ni les praticiens n'ont nullement lieu d'être satisfaits de l'état actuel de la médecine, il existe beaucoup de circonstances qui semblent indiquer l'époque prochaine d'une grande révolution dans l'art. Nous sommes déjà redevables à la chymie pneumatique de commander en quelque sorte aux élémens qui composent les substances animales ; & l'on ne peut révoquer en doute l'influence d'une proportion convenable de ces mêmes élémens modifiés & combinés. C'est donc à la médecine pneumatique à savoir en faire une sage & juste application à la restauration & à la conservation de la santé. Ainsi, s'il n'est point absurde de supposer l'organisation humaine susceptible de perfection, par analogie avec celle qu'on a déjà fait éprouver à différentes espèces d'animaux & de végétaux, pourquoi ne se livrerait-on pas à l'espoir, non-seulement d'un changement avantageux dans la pratique actuelle de la médecine, mais encore dans la constitution même de la nature humaine ? changement heureux qui réaliserait enfin une partie des rêveries de l'alchimie ».

tion de substances alkalines avec l'affusion d'un acide.

Les liqueurs salines font d'une grande efficacité dans la pulmonie ulcéreuse, pourvu qu'elles soient avalées dans l'instant de l'effervescence, & qu'on en répète souvent l'usage. Parmi le nombre des préparations de cette espèce, celle comprise sous la formule suivante m'a paru aussi agréable à prendre qu'elle est avantageuse dans ses effets.

℥	D'eau de Seltzer.	℥ jv.
	De sucre de limon récent	℥ β.
	De sel d'absinthe.	℥ j.

Mêlez le tout, pour être avalé pendant l'effervescence.

Le mélange d'un alkali modéré avec du vinaigre commun, produit le même effet que la préparation ci-dessus. Cette mixtion a seulement le désavantage de moins flatter le goût; mais, à raison de la modicité du prix, ce remède devient très-utile à la classe peu fortunée. L'eau fortement acidulée par l'acide vitrio-

lique, avec une addition proportionnelle d'un doux alkali, remplit également le même but : cette boisson est d'ailleurs infiniment plus agréable & à meilleur marché que la dernière ; elle peut même lui être préférée dans plusieurs circonstances.

Mais nous observerons qu'on ne doit attendre du succès de ces mixtions, qu'autant que l'usage en est fréquemment employé : il n'est pas possible d'espérer beaucoup d'effet d'une boisson de cette espèce prise une seule fois en six ou huit heures de temps.

Les infusions de malt, de mélasse, de miel, de sucre, &c. en état de vive effervescence, peuvent aussi former des moyens curatifs d'une grande efficacité dans cette maladie. Il est seulement nécessaire qu'elles ne soient pas trop fortes, & qu'il n'y entre point de substances qui puissent nuire à la fermentation, telles que le houblon & tous les amers en général. Il est sur-tout essentiel que ces infusions

foient bues pendant l'effervescence ; car dès qu'elles sont devenues insipides & qu'elles ont perdu leur acidité , non-seulement leur effet médical cesse , mais attendu leur aptitude à fermenter dans un sens contraire au but qu'on se propose , il peut en résulter des inconvéniens de différente espèce : c'est ce qui prouve la nécessité de renouveler souvent le procédé de l'effervescence. Le porter spiritueux mis en bouteille , le cidre , le poiré , l'hydromel , &c. toutes ces boissons peuvent remplacer avantageusement celles dont il a été parlé plus haut. J'ai connu une dame qui attribue , avec beaucoup de vraisemblance , sa guérison d'une Consommation pulmonaire ulcéreuse à l'usage habituel du porter (36).

Les eaux minérales de Seltzer &

(36) Le porter est une boisson fermentée , faite avec de l'orge très-desséchée par la torréfaction. C'est la plus spiritueuse & la plus substantielle de toutes les bières ; c'est , en un mot , la bière *par excellence* des Anglais.

de Pyrmont sont aussi très-efficaces dans cette maladie, pourvu qu'on les prenne fraîches & en quantité suffisante; mais leur cherté nuit généralement à leur usage.

Le docteur Priestley a découvert le procédé d'imprégner l'eau commune d'air fixe. Par cette simple addition, l'eau contracte la qualité gaseuse qui est particulière aux eaux de Seltzer & de Pyrmont, & peut offrir les mêmes avantages *. Il suffit seulement d'en boire abondamment, & d'en faire sa boisson ordinaire. Au surplus, si quelque circonstance exigeait un remède plus chaud, il serait bon d'ajouter à la mixtion un peu de vin de Bordeaux, du cidre ou de l'hydromel. Toutes ces boissons d'ailleurs répondent au même but.

Si pendant l'usage de ces remèdes les premières voies devenaient dou-

* Voyez la méthode d'imprégner l'eau d'air fixe, dans le petit Traité du docteur Priestley sur ce sujet; mais l'appareil le plus propre à ce procédé, est de l'invention du docteur Nooth.

loureuses, ou qu'elles fussent distendues par des vents, on peut dans ce cas avoir recours aux aromates ainsi qu'aux amers, mais avec les précautions nécessaires.

Actuellement que nous avons amplement traité de la manière de parer aux accidens les plus urgens de la Consomption pulmonaire ulcéreuse, ou de la putrescence générale des fluides, nous allons indiquer la méthode curative du mal dans sa source, c'est-à-dire, de l'ulcère au poumon.

Mais avant d'entrer en matière, il ne fera pas inutile de faire quelques réflexions sur la difficulté souvent insurmontable de guérir les plaies & les ulcères, même aux parties extérieures du corps; sur-tout lorsque le mal est situé près des jointures ou autres endroits exposés à un mouvement habituel. Malgré que le chirurgien ait l'avantage des applications locales, & qu'il soit en son pouvoir de prévenir un surcroît d'acrimonie dans la plaie; comme aussi d'empêcher la

communication de l'air extérieur, si préjudiciable aux plaies en général, on ne peut se dissimuler que la guérison en est souvent impossible; à moins qu'un repos absolu de la partie affectée ne favorise l'effet des remèdes. D'après cela, doit-on être surpris de voir les efforts de l'art aussi souvent en défaut dans la cure des ulcères au poulmon ! organe qui, pendant chaque instant de la vie, se trouve dans une action continuelle occasionnée par le mouvement alternatif de l'inspiration & de l'expiration. Il est d'ailleurs presque impossible d'atteindre immédiatement la partie ulcérée, si ce n'est par l'insufflation de l'air ou de quelque vapeur dans la cavité des bronches; & comme il n'existe aucun égouttoir dans la partie la plus déclive de la plaie, la matière a d'autant plus de difficulté à s'évacuer par l'expectoration, que sa sortie est contraire à la force de gravité. Dans l'état de santé, l'action des muscles suffit bien pour surmonter cet effort;

mais le corps se trouvant affaibli par la maladie, l'action musculaire, diminuée proportionnellement, devient alors insuffisante. Ajoutons à ces inconvéniens celui du contact inévitable de l'air ambiant avec la partie ulcérée, pendant l'inspiration.

On doit tenter la cure de l'ulcère au poumon par des moyens propres à remplir les indications suivantes : 1°. Détourner l'affluence des humeurs qui se portent à cet organe, pour déterminer leurs cours vers la surface du corps. 2°. Chercher à évacuer la matière purulente dont le poumon peut être imbu. 3°. Corriger l'acrimonie de celle qui reste, pour obvier à l'infection générale.

Lorsqu'une douleur locale, la difficulté de respirer, & une inflammation violente annoncent une affluence morbifique de fluides vitaux au poumon, alors les sels neutres, le tartre émétique, l'ipécacuanha uni à l'opium (37),

(37) On doit être d'autant plus surpris de voir qu'il ait été fait une mention aussi légère de l'opium

& tous remèdes qui ont la puissance de relâcher les tégumens extérieurs, & de rétablir l'équilibre dans la circulation, sont parfaitement indiqués. Nous avons déjà mentionné la manière dont ils doivent être administrés ; mais comme dans la Consomption

dans le cours de cet Ouvrage, que l'adage d'un des plus savans Médecins que l'Angleterre ait produits (Sydenham), *sine opio manca est medicina*, y est on ne peut pas plus accrédité. Il ne m'appartiendrait pas sans doute, de prononcer entre l'assurance hardie des Médecins anglais, & notre prudence timorée en France sur l'emploi de l'opium ; mais je dois impartialement rendre hommage à la vérité, en publiant que ce remède m'a parfaitement réussi dans bien des cas où je n'eusse pas osé l'administrer avant mon voyage dans cette contrée ; & particulièrement dans diverses affections de la poitrine indépendantes d'inflammation. Je dirai plus ; c'est à l'opium, uni au quinquina & à l'élixir de vitriol, que je dois ma guérison personnelle d'un catarrhe chronique qui avait résisté, pendant près de six mois, à toutes les autres ressources de l'art. Au surplus, quand même l'effet de l'opium dans la pulmonie se bornerait uniquement à tempérer la violence de la toux, à retarder la colliquation des diarrhées, ou à procurer du calme & le sommeil (avantages qu'on ne sauroit refuser à ce médicament) ; à prolonger, par conséquent, l'existence des malades dont le sort est désespéré, eh ! ne serait-ce pas toujours un remède bien précieux à l'humanité ?

ulcéreuse confirmée il existe rarement un degré remarquable d'inflammation, il y a conséquemment fort peu d'occasions qui requièrent l'emploi de ces médicamens.

Un sentiment de pesanteur à la poitrine, la bouche infectée d'une odeur putride, & la respiration pénible; ces symptomes, dis-je, réunis à la faiblesse & à des nausées, donnent lieu de suspecter une accumulation de matières putrides au poumon. Dans ce cas, il est à propos de favoriser le vomissement par une infusion de camomille; ou si ce moyen ne suffisoit pas, on peut donner sans crainte l'ipécacuanha à une dose assez faible pour ne procurer que de légères évacuations. L'amas & le séjour d'une humeur aussi offensive pourraient, non-seulement causer de grands inconvéniens, à raison de son *stimulus*, sur les parties qu'elle occupe, mais encore par son absorption dans la masse générale des fluides.

Les cautères & les sétons ont quel-

quefois produit une heureuse dérivation de cette humeur à l'extérieur. Sir John Pringle, d'après des expériences réitérées avec succès, recommande singulièrement l'ouverture d'un féton sur le siège même de la partie extérieure de la poitrine la plus affectée. C'était aussi la méthode des anciens.

Dès qu'on a évacué, autant qu'il est possible, la matière putride, on doit réunir ensuite tous ses efforts pour corriger l'acrimonie de celle qui peut rester au-dedans; de manière à rendre nulle son action locale, & à empêcher le résultat d'un ferment septique sur la masse des fluides.

Le seul moyen que je connaisse pour être propre à remplir cette indication, est d'introduire dans les poumons une quantité suffisante d'air fixe, produit par des mixtions salines en état d'effervescence (38).

(38) J'ai cru devoir indiquer une autre préparation que le docteur W. May propose comme un médicament d'une grande efficacité dans la pulmonie ulcéreuse :

Ce procédé, d'un usage entièrement moderne, est le résultat de quelques découvertes nouvellement faites en physique, & j'ose espérer pour le bien de l'humanité qu'il deviendra bientôt universel. Au reste, ce n'est que d'après les preuves les moins équivoques de l'excellent effet de cet agent curatif, que je me suis décidé à en recommander expressément l'emploi.

Si l'on considère les bons & étonnans résultats de ce principe antiseptique sur des ulcères extérieurs qui avaient résisté à tous les moyens connus de guérison, en produisant dans les plaies une prompte disposition à se consolider, en corrigeant la

- ℥ D'extrait de quinquina Grs. x.
 De fer vitriolisé Grs. v.
 De baume du Pérou q. s. pour faire trois pilules,
 à prendre deux fois par jour, en buvant par-dessus
 la potion suivante.
 ℥ De Mixtion saline ʒ ij.
 De poudre de gomme myrrhe Grs. x.
 Formez une potion à prendre au moment de l'effervescence.

putrescence de la matière , & en détruisant , comme par enchantement , son odeur fétide , nous devons certainement être encouragés dans l'attente d'un effet pareil sur les ulcères internes ; pourvu que l'agent puisse atteindre immédiatement la partie ulcérée ; ce qui s'opère aisément , attendu que l'air fixe peut , ainsi que l'air atmosphérique , être inspiré dans les cavités du poumon. Il est assez connu que l'odeur insupportable qui s'émane de l'ulcère cancéreux n'est pas la moindre partie des souffrances du malade. Eh bien ! cet inconvénient se détruit radicalement par l'application directe de l'air fixe sur le mal même. Cet agent n'est pas moins puissant pour altérer le caractère de la malignité de l'ulcère , ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'épreuve. On peut voir aussi , dans les observations médicales de Londres , quelques exemples qui établissent que ce procédé a guéri des ulcères de la plus mauvaise qualité. Enfin , j'ai été moi-

même témoin oculaire d'un cancer ulcéreux au sein, dont la marge était assez étendue pour contenir le diamètre d'une grosse pomme de pin, & qui fut réduit à la largeur d'une couronne (39), par l'application de l'air fixe. Ce topique, à la vérité, était aidé par l'usage interne de la ciguë. Ce n'est cependant pas une raison suffisante pour espérer toujours un effet semblable dans l'ulcère putride du poumon.

Mon savant ami, le docteur Percival, de Manchester, a fait l'essai de ce moyen curatif; & la citation suivante prouvera les succès qui en ont résulté. « Encouragé, dit-il, par » ces considérations, & encore plus » par le témoignage d'un très-judicieux médecin de Stafford, en faveur de ce puissant anti-septique, » j'ai administré l'air fixe dans plus

(39) La couronne anglaise est une pièce de monnaie qui réunit à-peu-près la valeur & la dimension de nos écus de six francs.

» de trente cas de Phthisie pulmo-
» naire. La fièvre hectique, chez
» plusieurs sujets, a été considéra-
» blement abattue, & la matière ex-
» pectorée est devenue moins offen-
» sive & mieux digérée; mais le
» docteur Whitering m'informe qu'il
» a été plus heureux encore dans ses
» essais : un pulmonique confié à
» ses soins, a recouvré une santé
» parfaite par l'emploi approprié de
» ce remède; un autre en a éprouvé
» un soulagement très-marqué; &
» enfin un troisième malade, dont
» l'état était vraiment déplorable, a
» prolongé évidemment son existence
» pendant plus de deux mois par le
» même procédé * ».

La méthode usitée pour l'introduc-
tion de l'air fixe dans les cavités du
poumon est d'inspirer ce gaz élasti-
que à travers le goulot d'une cafe-
tière, ou par le moyen de l'*inspira-
toire* **, instrument qu'on emploie

* Expérience : essais. vol. II.

** Voyez-en la figure à la fin de cet ouvrage.

pour d'autres fumigations. Le docteur Priestley a découvert que l'air fixe nitreux possédait une qualité antiseptique encore plus puissante. Cette espèce de vapeur peut être produite par l'union de l'acide nitreux aux différens métaux, le zinc excepté ; & la manière de l'employer est la même.

Il serait également fort avantageux pour les pulmoniques de respirer pendant quelques heures de suite, chaque jour, dans des lieux où l'air fixe s'engendre continuellement, comme, par exemple, dans des brasseries, où les malades pourraient aussi humer la vapeur sur la cuve même, pendant que la nouvelle bière est en état de fermentation (40).

(40) D'après le résultat de ces expériences, il est probable que l'acide gazeux produit par la fermentation vineuse, & employé avec les ménagemens convenables, remplacerait, avec succès, l'air fixe qu'on obtient de la bière en effervescence. Les mêmes raisons me portent à croire qu'on retirerait encore plus d'avantages de l'air gazeux & élastique qui s'exhale abondamment, & de la manière la plus

On pourra peut-être s'imaginer
que ce procédé exige infiniment de

sensible, des eaux minérales & thermales de Vichy, ou autres semblables, en faisant humer ou inspirer cette vapeur aux malades sur les sources même. Quoique peu analogue à mon sujet, j'ai pensé qu'on ne verrait pas, sans intérêt, ce que mon père a écrit touchant ce principe éthéré dans une dissertation sur les eaux de Vichy, imprimée à Moulins en 1753.

« Ce principe (dit ce véritable Médecin) est sul-
» phureux, il s'élance hors de sa source, & on le
» voit, dans un tems chaud & serein, pétiller &
» jaillir comme des étincelles. Si les eaux de Vichy
» charrient avec elles des parties volatiles, elles ne
» doivent pas y être inutilement; la nature ne fait
» rien en vain; l'Auteur suprême la fait toujours
» agir pour une fin. Combien ne devons-nous pas
» estimer le volatil * de nos eaux? Il en est com-
» me l'esprit qui les anime & les rend fécondes;
» c'est une matière éthérée, subtile, qui, par son
» affinité avec les esprits animaux, pénètre, sans
» obstacle, toutes les divarications des nerfs, tous
» les réduits des viscères; elle se porte, avec faci-
» lité dans les parties les plus enfoncées & les plus
» reculées de notre corps, & va leur donner un
» nouveau mouvement & une nouvelle vie. C'est
» un rayon de lumière qui va porter sa sérénité
» dans le corps abattu par la maladie; en un mot,
» c'est un esprit fécond qui est porté sur nos eaux.

* On ne trouvera pas étonnant que M. Tardy nomme ce principe gazeux *esprit volatil*, si l'on veut se rappeler qu'à l'époque de l'impression de son ouvrage, on n'avait pas encore imaginé de qualifier ce gaz du nom un peu extraordinaire, *d'air fixe*.

précautions, pour obvier à ce que le patient ne soit suffoqué par la qualité méphitique de ce gaz; mais nous pouvons, d'après notre propre expérience, assurer hardiment qu'il est absolument sans danger: j'ai connu différentes personnes qui avaient respiré ainsi cette vapeur pendant plus d'une heure de suite, & qui avaient répété l'opération jusqu'à trois & quatre fois par jour, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient, non plus que de son usage prolongé.

Si par l'effet de ces remèdes la fièvre hectique perd de son intensité; si le pouls revient à son état naturel; si la toux se modère; si la matière des crachats, rendue avec plus de facilité, devient moins infecte & moins purulente; qu'elle prenne une confis-

» Mais qu'on ne s'y trompe pas, on ne trouve
 » cet esprit qu'à leur source; c'est-là seulement où
 » il se plaît à manifester sa présence & ses bons effets:
 » à vingt pas, ce n'est plus le même goût, la
 » même odeur; par conséquent ce ne sera plus des
 » eaux si animées, si efficaces, &c. »

tance plus épaisse & semblable à celle de la bonne crème ; que son goût s'adoucit, & que son odeur approche de celle du fromage grillé quand on la fait exhaler sur des charbons ardens, alors on peut avoir de grandes espérances pour la guérison du malade.

Si la fièvre hectique n'offrait que de légers symptômes ; si elle n'était accompagnée d'aucune irritation locale, ce ne serait peut-être pas un signe alarmant pour la vie du malade que d'éprouver un crachement purulent ; pourvu qu'il fut seulement le produit d'une *exsudation inflammatoire*, sécrétion dont nous avons établi les caractères distinctifs dans les chapitres précédens. Cette sorte d'expectoration peut indiquer, au contraire, que l'ulcère du poulmon est en train de guérir ; le pus qui en résulte étant la substance ou l'agent dont la nature se sert pour la régénération des fibres charnues détruites par la suppuration. *Pus quoque quacumque*

parte erumpit, si est læve, album, & unius modi, sine ullo metu est *.

Après avoir développé le mode curatif qui convient à la Consomption ulcéreuse, comme maladie essentielle, il est nécessaire de faire mention de quelques-uns de ses symptômes, qui semblent exiger, dans leur marche, une attention plus particulière. Ils diminueront à proportion que la maladie approchera de sa fin ; mais quelquefois aussi ils paraîtront assez alarmans & assez dangereux, pour exiger tous les soins du médecin. Tels sont des points aigus, un vomissement continuel, une diarrhée violente, l'expectoration très-pénible, & des sueurs colliquatives excessives.

Il a été observé, dans la première partie de ces Recherches, que le *stimulus* de la matière putride, indépendamment d'autres causes, pouvait, de temps à autre, produire l'inflammation aux environs des parties

* Cornel. Cels. de Med. libr. 2.

ulcérées, & par conséquent causer des points douloureux dans la poitrine. Ce cas peut indiquer le besoin de saigner ; mais on ne doit user de ce moyen qu'avec la plus grande circonspection ; de peur que les forces du malade ne soient inutilement affaiblies par la perte de son sang, déjà suffisant à peine pour résister aux défordres de la fièvre putride. On ne doit pas être moins en garde sur le danger de confondre la *pleurodynia flatulenta*, d'avec les véritables points inflammatoires dont nous avons établi la distinction dans le chapitre III de cet ouvrage.

Je viens de conseiller de tirer du sang dans quelques circonstances de la Consomption ulcéreuse ; mais je dois observer que l'application des vésicatoires est d'un usage plus étendu, & peut-être moins susceptible d'inconvéniens que la saignée (41).

(41) On pourra difficilement, en France, se prêter à croire que les vésicatoires, dont l'effet est d'aug-

Lorsque

Lorsque les douleurs occupent la capacité de la poitrine, sans siège déterminé, les vésicatoires doivent être appliqués sur le dos; mais quand le mal est seulement local, on doit placer l'emplâtre le plus près possible de la partie douloureuse, à quelque lieu de la poitrine que ce soit.

Passons actuellement aux vomissemens, à la diarrhée, à la suppression des crachats, symptômes d'une con-

menter l'action du système vasculaire & d'accroître l'effervescence du sang, puissent suppléer à la saignée, laquelle, en diminuant la plénitude des vaisseaux & la rigidité des artères, produit sensiblement le calme & la détente. Mais, au reste, pour moyen intermédiaire & moins extrême, je conseillerais, d'après l'autorité du Docteur Buchan, & la pratique des meilleurs Médecins de Londres, l'application d'un emplâtre de poix de Bourgogne, de cinq à six pouces de diamètre, entre les deux omoplates, qu'on peut renouveler tous les huit jours, en ayant seulement l'attention de le lever de tems à autre pour essuyer la sérosité à laquelle cette application donne lieu. Le seul inconvénient de cet emplâtre est une démangeaison souvent incommode qu'il occasionne; mais qu'on peut éloigner en humectant la partie avec de l'eau tiède & du lait, ou également avec une décoction d'eau de sureau, de guimauve, &c.

féquence tellement fâcheufe , qu'à moins qu'on ne parvienne à les éloigner promptement , ils précipitent bientôt le malade au tombeau. Les expreffions de Celfe , d'après Hypocrate , peuvent parfaitement s'appliquer à cet état de la maladie. *Maximeque , ubi post hæc orta dejectio est , protinus moritur. Item , pus expulſe in hoc morbo , deinde ex toto ſpuere deſuiſſe , mortiferum eſt.*

Il arrive fréquemment que dans les périodes les plus avancés de la maladie , la partie acrimonieufe de l'humeur putride reflue du poumon dans la maſſe générale des fluides , & ſe décharge enfuite dans les inteſtins. C'eſt-là la cauſe de ces défordres alarmans , tels que des vomifſemens , des ténéſmes , des maux de tête & des vertiges , des oppreſſions , des défaillances , des fueurs froides , &c. Alors , ſi l'on examine attentivement les felles du malade , on reconnaîtra qu'elles ſont vraiment purulentes & d'une odeur fétide & cadavéreufe. Indépen-

damment des suites d'une telle métastase, la bile & les sucs gastriques, à raison de la diathèse générale de putridité, peuvent contracter une acrimonie capable de produire des accidens semblables & tout aussi alarmans. Enfin, il se présente souvent des cas de cette nature, dans lesquels le malade est si promptement épuisé, qu'à peine a-t-on le temps de lui procurer du soulagement, même par l'emploi des palliatifs.

J'ai été dernièrement témoin d'un exemple de cette espèce, chez une demoiselle infiniment amaigrie & exténuée par l'effet d'une Consomption ulcéreuse. Cette malade, d'une constitution très-irritable, fut soudainement prise de faiblesses & attaquée de vomissemens violens qui, après avoir duré quelques heures, furent suivis de douleurs intolérables dans les intestins. Bientôt ensuite il en résulta des évacuations si copieuses, qu'elle rendait ordinairement dans l'espace de douze heures, jusqu'à qua-

rante felles, tantôt fanguinolentes, tantôt purulentes, mais toujours accompagnées de ténèbres des plus cuifans. Cette personne se trouvait alors tellement affaiblie par la quantité énorme de ces déjections, qu'elle tombait, pour plusieurs heures, dans un état d'infensibilité parfaite.

On effaya d'administrer, sous toutes les formes connues, les opiat & les astringens, qui procurèrent par intervalles quelque léger répit; mais ce calme était toujours acheté bien cher, soit par des maux de tête cruels, soit par des vertiges & des efforts de vomir qui furvenaient à tout moment. La malade tombait dans un état d'accablement incroyable, & ses yeux portaient alors une empreinte qu'il serait difficile d'exprimer; ils offraient, en un mot, l'aspect de la mort. Du reste, sa sensibilité était telle, qu'elle ne pouvait supporter la plus faible lumière ni le bruit le plus léger, pas même celui d'une personne

qui traversait l'appartement le plus doucement possible.

Il était excessivement difficile de savoir quel parti prendre dans une conjoncture aussi pressante : d'une part, le système était si irritable, qu'il ne paraissait pas possible qu'il pût jamais surmonter les effets dangereux d'une telle accumulation d'acrimonie dans les intestins ; & d'un autre côté, la débilité de la malade semblait interdire toute tentative pour l'évacuation de cette matière offensive. Le seul moyen qui restât pour soulager ses souffrances, était de s'efforcer à corriger la putridité de cette matière acrimonieuse, & d'affaiblir ainsi la violence de l'irritation.

Heureusement, m'étant rappelé d'une courte dissertation du docteur Percival sur la racine de Colombo (42), qui établit que ce remède

(42) Cette racine précieuse qui nous vient sous forme de nœuds de Colombo, ville dans l'île de Ceylan, offre une surface raboteuse d'un jaune brun,

avait arrêté de violens vomissemens & des dévoiemens excessifs après avoir résisté à tout autre moyen de l'art ; je tentai l'essai de cette racine , & je l'ordonnai sous la forme qui suit :

℥ De poudre de Colombo 3 ℔.

A prendre toutes les heures dans de l'eau de Pyrmont.

Nota. A défaut d'eau de Pyrmont , on peut se servir avec le même avantage de toutes sortes d'eaux minérales ferrugineuses.

La première dose procura un soulagement marqué ; & après la troisième prise la malade n'éprouva plus ni tranchée , ni aucun des accidens qui nous avaient si justement alarmés. Je fis néanmoins répéter l'usage de ce remède toutes les trois heures , avec l'addition de quelques grains de rhubarbe ; & au moyen de ce traitement,

& paraît , dans l'intérieur , d'un verd citroné. Sa saveur est d'une amertume désagréable & légèrement aromatique. L'expérience a appris que ce remède était un excellent anti-septique , & un puissant correctif de la putrescence ; & qu'on l'avait employé , avec le plus grand succès , dans des cas de vomissemens & de diarrhée les plus désespérés.

favorisé par les boissons salines effervescentes dont il a été question dans ce chapitre, ma malade revint à un état de santé bien meilleur qu'on n'eut jamais pu l'espérer. Je crois même fermement avec elle que cette méthode l'a tirée du danger le plus imminent.

J'ai recueilli, dans quelques cas où les douleurs étaient des plus aiguës, un excellent effet de l'addition d'un demi-grain d'ipécacuanha à la racine de Colombo, dans la même proportion que celle ci-dessus prescrite.

Lorsque l'expectoration devient plus rare & plus pénible, & que l'oppression à la poitrine s'accroît, la racine de scille offre alors des préparations fort avantageuses. Les solutions de gomme ammoniacque peuvent être également utiles dans ce cas; pourvu qu'il n'existe point de symptômes inflammatoires.

Les sueurs colliquatives paraîtront rarement, à ce que je pense, si le

traitement que je viens d'indiquer est employé à temps utile, & avec l'exactitude qu'il requiert. Cependant, dans le cas où la survenance de ces sueurs semblerait exiger une attention particulière, l'usage du quinquina, uni à l'acide minéral, peut être d'une grande efficacité, sur-tout si ce remède est aidé par l'action du froid. Au surplus, l'eau de chaux très-utile dans beaucoup de circonstances, ne paraît nullement convenir dans celles-ci, à cause de sa trop grande affinité avec l'air fixe.

Quant au régime diététique qu'il convient d'observer dans la Consommation ulcéreuse, pour éviter d'être prolix, je me référerai à ce que j'ai déjà observé à cet égard dans la première partie de cet ouvrage. Cependant, je crois qu'il ne sera pas déplacé d'en récapituler ici les objets principaux. Je répéterai donc que pour concourir à la cure de la Consommation pulmonaire ulcéreuse, la nourriture des malades doit être en-

tièrement prise dans le règne végétal (en exceptant néanmoins les coquillages (43) , dont on peut user librement). En conséquence , les légumes , les fruits & leurs diverses préparations , feront les alimens les plus convenables. Le lait de vache , de jument ou d'ânesse , à raison de sa qualité balsamique & nourrissante , est également ici indiqué. Nous conseillons en outre , pour boisson habituelle , soit l'eau minérale de Seltzer , de Pyrmont , de Bristol , soit l'eau artificiellement imprégnée d'air fixe.

(43) Je vais rapporter , à l'appui de cette exception en faveur des coquillages , une observation singulière , transmise par le Docteur Kentish , dans une dissertation qu'il a publiée , en 1784 , sur la Phthisie pulmonaire : *Unus ex amicis meis cum febre hectica , tussi violentâ excreatione , colliquativis purulentâ , sudoribus diu laborasset ; diæta parca lactea , sine fructu , tandem contra medici consilium victu pleniore , ostracis , falerno , & cerevisia usus est , symptoma maligna disparuerunt , feliciterque convalescebat.* On peut ajouter à cette citation , qu'on a remarqué que les ouvriers qui sont employés au travail des salines , ou ceux qui habitent près des marais salans , n'étaient presque jamais atteints de la pulmonie , & très-rarement affectés de la toux de poitrine.

Lorsque les circonstances requièrent une boisson plus cordiale, nous recommanderons pour lors l'usage des vins de Bordeaux, de Lisbonne ou du Rhin; comme aussi le cidre, le porter & l'hydromel (44), pourvu que ces différentes boissons soient fraîches, & douées de cette vivacité piquante qui annonce la présence d'un principe anti-septique. Je ne prétends pas, au surplus, interdire absolument l'usage modéré de la nourriture animale, si toutefois elle est légère & d'une digestion facile, & principalement quand les malades paraissent le désirer avec ardeur; mais, dans tous les cas, le mieux est de s'en priver entièrement.

Je vais actuellement hasarder de déclarer mon sentiment sur l'influence

(44) Il est à présumer que l'Auteur a voulu parler de l'hydromel vineux, autrement fermenté; car l'hydromel simple est une boisson adoucissante, détersive, & même légèrement laxative, qui ne conviendrait nullement dans le cas où l'autre espèce est indiquée.

de l'exercice & de l'air dans la Con-
sommption pulmonaire.

L'exercice du cheval est hautement recommandé d'après l'autorité du célèbre Sydenham, qui croyait ce moyen aussi assuré dans la cure de la pulmonie, que le quinquina est spécifique dans les fièvres intermittentes. Loin de partager ce sentiment, j'ose être d'avis que l'équitation ne doit pas être employée légèrement dans cette maladie, attendu qu'il existe fort peu de cas où cet exercice ne soit nuisible aux pulmoniques.

On ne peut disconvenir qu'il n'accélère, même en état de santé, le mouvement artériel, & qu'il ne rende toujours la respiration plus vive chez les sujets d'une constitution délicate. On fait aussi qu'il en résulte souvent des points douloureux dans la poitrine, sur-tout après les repas. Dans le fait, cet exercice produit incontestablement une détermination plus abondante de sang aux vaisseaux pro-

ches du cœur, que lorsque le corps est dans un état parfait de repos. Nous remarquons que dans toutes les espèces de Consomption pulmonaire, spécialement pour peu qu'il y ait d'inflammation, le fluide sanguin a toujours plus de tendance à se porter au poumon, & que la guérison dépend, en grande partie, de l'éloignement prompt & effectif de cette affluence. D'après cette vérité reconnue, je suis donc autorisé à avancer que l'exercice du cheval n'est pas sans danger dans la maladie qui fait l'objet de ce traité (45).

(45) En me référant à ce que j'ai déjà dit, dans l'avant-propos de cet Ouvrage, à l'égard du sentiment personnel de l'Auteur, relativement à l'exercice du cheval dans la pulmonie, (sentiment que je ne partage pas dans tous ses points), j'ajouterai que si le malade a la poitrine douloureuse, si sa respiration est courte & laborieuse, & si, indépendamment d'autres symptômes fébriles, il existe une vitesse contre nature dans la marche du pouls, il paraît certain que l'équitation, loin d'être utile, peut, au contraire, y devenir alors funeste : l'oscillation imprimée au système artériel, par les secousses brusques & fréquentes des mouvemens du cheval, en augmentant le ton & la rigidité de la fibre vasculaire, doit nécessai-

C'est aussi par la même raison que dans de pareilles circonstances les malades doivent éviter de marcher trop vite & trop long-temps ; attendu que la force musculaire , en ajoutant à l'impétuosité de la circulation , excite nécessairement le cœur à se contracter plus fréquemment que dans l'ordre naturel.

Enfin , dans toutes les maladies où les puissances vitales sont trop fortes, proportionnellement à l'état du corps, comme dans toutes les fièvres inflammatoires , qu'il y ait inflammation locale ou non ; dans tous les cas de faiblesse & d'inertie accompagnés de l'irritation générale du système vasculaire , ainsi que cela arrive com-

rement aggraver les accidens qui résultaient déjà de ce que cette action artérielle excédait l'équilibre requis pour l'état de santé. Quoi qu'il en soit , les Docteurs Smith & May , médecins anglais d'un mérite reconnu , proposent de substituer à l'équitation , lorsque l'état du malade rend cet exercice impraticable , le jeu de l'escarpolette. Mais les mouvemens oscillatoires d'un pareil exercice ne sont-ils pas aussi au-dessus des forces d'un Consomptionnaire exténué ?

munément dans la Consomption ulcéreuse, un repos absolu du corps est de toute indispensabilité. Cette opinion incontestable est d'ailleurs fondée sur la sage pratique des anciens.

Au reste, en proposant, comme moyen curatif, le calme & l'inactivité absolue du corps, j'ai entendu parler principalement du repos nécessaire aux organes du poudmon lorsque ce viscère se trouve affecté de la maladie dont il est question. Nous sommes, à la vérité, dans la nécessité d'en mouvoir les lobes à chaque instant de notre vie, pour pouvoir exécuter le jeu de la respiration, & ce mouvement naturel est doux & tranquille; mais l'action de sauter, de crier, de danser, de monter à cheval, &c. agite violemment cet organe à son grand préjudice.

Le calme des passions & la tranquillité de l'ame ne sauraient également être assez recommandés dans cette affection. En effet, pour peu

qu'on réfléchisse, il sera facile d'apercevoir l'influence immédiate du moral sur les fonctions du physique. Les passions vives causent, en général, une accumulation de sang au cœur & dans les vaisseaux pulmonaires, qui occasionne souvent des ruptures & la mort subite, ainsi que cela est journellement prouvé par l'ouverture des cadavres. Il suit de-là qu'une hémoptisie peut se renouveler facilement par la rupture des vaisseaux d'une texture naturellement tendre; ou, qui s'étant imparfaitement consolidés, ne sont plus assez forts pour résister à l'irruption soudaine du déluge de sang qui reflue occasionnellement dans leurs faibles cavités.

Par un défaut d'attention convenable à la puissance du mouvement, dont les effets sont d'accélérer la circulation, en précipitant l'action du cœur & en causant de la distension au système vasculaire, on a commis de grandes erreurs dans la prescription, à tous les sujets atteints de la

Consumption pulmonaire indistinctement, d'un exercice certainement au-dessus de leurs forces. Je n'ai pu voir sans émotion, un malade ayant la respiration vive avec une toux sèche, des points aigus dans la poitrine, une ardeur considérable dans toute l'habitude, la langue desséchée, & dont le pouls ne rendait pas moins de 120 pulsations par minute; auquel, dis-je, on avait prescrit de monter journellement à cheval pendant deux heures de suite. Aussi, est-il aisé de prévoir quel fut le résultat de l'exécution d'un avis pareil.

Mais lorsque le malade commence à devenir convalescent, qu'il est exempt de fièvre, qu'il n'existe plus de douleur locale, que les accidens, en un mot, qui peuvent encore se reproduire ne sont plus qu'une suite de la faiblesse naturelle à la convalescence, le cas devient tout différent: alors, l'équitation aidera beaucoup au rétablissement parfait de la santé. On doit seulement avoir l'attention de com-
mencer

mencer cet exercice par le mouvement le plus doux, & de l'augmenter par degrés, de crainte que quelque reste d'irritation locale ne donnât lieu à une nouvelle détermination, contre nature, du sang au poumon, encore tendre & affaibli par sa première indisposition. Je ferais également d'avis qu'on montât à cheval le matin, par préférence à l'après-midi.

L'état de l'air étant de la plus grande importance dans cette maladie, on ne saurait faire assez d'attention à son choix. Le malade éprouvera les plus grands avantages par le seul changement d'atmosphère; & ce moyen, fort simple en lui-même, a souvent produit des cures inespérées. Sans l'assistance d'un air convenable, toute l'habileté possible, aidée des remèdes les plus puissans, aura bien peu de succès; on ne fera pas surpris de cela si l'on veut considérer la tendre structure du poumon, & son immédiate exposition à l'action de l'air externe que la poitrine reçoit

continuellement dans le mouvement de l'inspiration. Lorsque ce viscère est dans un état de sensibilité morbifique , principalement dans toutes les espèces de Consomption pulmonaire , l'effet pernicieux du contact de l'air sera infiniment plus remarquable.

L'expérience nous a prouvé que chaque personne vivante corrompait, par la respiration , un galon (46) d'air en moins d'une minute de temps ; & l'air ainsi gâté devient un véritable poison qui tue , en un instant , tout animal qu'on y plonge : mais on fait aussi que les moyens les plus simples suffisent pour corriger les qualités méphitiques de cet air.

(46) Le galon est une sorte de mesure liquide anglaise qui contient environ quatre pintes de Paris. Quant aux moyens de renouveler l'air & d'en corriger les vices , on n'en connaît pas de plus certain que l'usage du ventilateur. On peut consulter , à l'égard de cette invention utile , la Traduction française que M. Demours , médecin de la faculté de Paris , a publiée , en 1744 , de l'ouvrage de M. Hales , concernant le ventilateur.

Cette observation fuffit pour démontrer le danger qu'il y a de vivre dans une atmosphère étroite & renfermée ; à plus forte raifon lorsque l'air y est imprégné des vapeurs échauffées qui s'émanent d'un grand nombre de perfonnes réunies. On doit s'attendre également aux mêmes inconvéniens de la vapeur méphitique qui s'exhale des eaux ftagnantes , des égouts communs & autres fources de corruption. Enfin , le féjour des grandes villes fera toujours plus ou moins mal-fain en proportion du nombre de fes habitans & de l'efpace dans lequel ils feront confinés. La mal-propreté des villes ne peut auffi qu'avoir l'influence la plus dangereufe fur la fanté des hommes (47).

C'est à ce titre que les habitans de la ville d'York doivent infiniment de

(47) En regrettant que les bornes étroites de cet Ouvrage ne me permettent pas de rappeler tout ce que le Docteur Buchan a écrit , dans la première partie de fa Médecine domestique , élégamment traduite en françois , concernant l'influence de l'air , de

reconnoissance aux personnes bien-faisantes qui ont formé le projet du desséchement de la rivière de Foss ,

l'exercice & de la propreté sur la santé des hommes , je ne saurais assez engager mes lecteurs à consulter ce chef-d'œuvre d'Hygiène & de la Médecine prophylactique , qui ne doit pas moins intéresser les gens en santé que les malades.

Je ne crois pas devoir terminer le complément de ces notes sans satisfaire à la reconnaissance due aux lumières de l'Auteur que j'ai traduit , en donnant de la publicité à une cure intéressante que j'ai déjà été assez heureux d'obtenir d'après ses errements. En voici le détail historique & succinct. Un confiseur anglais de S. James-street , âgé d'une quarantaine d'années , & d'une complexion plus flegmatique que sanguine , était , depuis environ six mois , dans un état de phthisie pulmonaire , confirmée & caractérisée , au moment où il vint me consulter (15 Janvier 1793) , par une fièvre lente , de l'oppression & des points douloureux à la poitrine , qui étaient beaucoup augmentés par le mouvement du corps. L'expectoration , quoique facile & peu abondante , était évidemment le produit d'une *exsudation inflammatoire*. La faiblesse & l'amaigrissement du corps , l'insomnie , les sueurs nocturnes , le vomissement après les repas , tous ces symptômes donnaient au malade les craintes les plus fondées sur son état. Voyant , au surplus , qu'il avait employé , tour à tour & sans succès , les baumes & résines , les amers & le jus de cresson , je crus à propos de le mettre pendant une huitaine de jours à l'usage des bouillons de veau nitrés qui furent succédés par un léger vomitif réitéré le surlendemain , & par un

dont les eaux presque stagnantes produisent chaque été des vapeurs impures & malignes, qui infectent évidemment l'air des environs. L'exécution de ce plan, combiné avec le projet d'un canal pour la navigation, offrira le double avantage de concourir à la salubrité de l'air, & de favoriser grandement le commerce de cette contrée.

doux laxatif. Ce traitement provisoire ayant déjà, suivant mes vues, produit une détente très-sensible dans le système artériel, je fis alors appliquer un large vésicatoire sur la partie antérieure de la poitrine, qui était celle où l'oppression & la douleur se faisaient habituellement sentir. La respiration devint aussi-tôt parfaitement libre, & les points douloureux disparurent comme par enchantement. Je laissai couler le vésicatoire pendant une quinzaine; après quoi j'employai une forte décoction de quinquina aiguillée par l'acide vitriolique, & j'augmentai graduellement la dose de cette mixtion jusqu'à six onces par jour, sans que l'estomac du malade en parût fatigué. Ce traitement, favorisé d'ailleurs par un régime analogue, produisit un effet bien plus prompt que je n'aurais pu l'espérer; la fièvre céda en peu de tems, les sueurs nocturnes se supprimèrent par degrés, les forces se rétablirent de même; &, en moins d'un mois & demi, le malade a recouvré la santé la plus parfaite.

Le changement seul, & effectué de bonne heure, d'une atmosphère malsaine contre un air sec & fréquemment renouvelé, suffira souvent à la guérison d'une Consomption pulmonaire naissante. Mais, hélas ! les progrès du mal ont une marche si lente & des nuances tellement insensibles, que les principes de la vie sont déjà minés avant que le malade ou ses amis se soient apperçus du danger. C'est pourquoi je ne saurais trop recommander aux malades de passer sans perte de temps, dans un climat plus convenable à leur santé, dès les premières atteintes de Consomption.

L'air humide & renfermé est infiniment plus dangereux encore, attendu qu'il ne peut absorber qu'avec la plus grande difficulté les miasmes putrides qui s'émanent des corps animaux. Il en résulte un amas de ces particules impures qui, par leur ferment septique, engendrent les maladies putrides & s'appent progressive-

ment les fondemens de la vie. Les villes d'une population nombreuse, dont la situation est enfoncée, & qui se trouvent dans le voisinage de vastes forêts, de fondrières ou de marais, sont spécialement exposées à l'influence maligne des vapeurs de cette nature.

Un air sec & renouvelé est, en tout, contraire au premier : il absorbe, avec une prompte facilité, les particules septiques du corps animal, & les dissipe de même. C'est ce qui le rend si favorable à la santé & à la prolongation de la vie. Au reste, ce n'est que dans les lieux élevés, exposés aux vents (du nord sur-tout), & éloignés de l'atteinte des brouillards humides & marécageux ; dans des positions qui ne se trouvent pas masquées par des montagnes ou des bâtimens dominans ; qui, enfin, sont situés sur un sol sec & sablonneux, qu'on doit espérer de rencontrer l'air le plus propice à la vie & à la santé des hommes ; principalement de ceux

qui sont affectés de la maladie dont nous venons de traiter.

Ceux-ci doivent, de plus, rechercher une température modérée, qui, en détournant l'affluence contre nature, du fluide sanguin à l'organe du poumon, concourt efficacement à la guérison de la Consomption pulmonaire. C'est par cette raison que les malades de cette espèce se trouvent si sensiblement foulagés aux approches de la belle saison. Combien aussi n'en est-il pas qui ont prolongé le cours de leur existence pendant nombre d'années, en abandonnant simplement l'atmosphère froide & humide des contrées du nord, pour aller respirer l'air pur & modérément chaud du Languedoc & de la Sicile !

F I N.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE,
PAR LE TRADUCTEUR,

*Avec les moyens indicatifs de se servir
de l'inspiratoire qui y est figuré.*

FIGURE I.

L'INSPIRATOIRE tel qu'il se présente lorsqu'il est placé pour l'usage; excepté que l'opercule trouée (A), qui doit alors être fermée, paraît actuellement renversée, à l'effet de laisser appercevoir l'ouverture de la soupape.

Cet instrument, formé d'une boîte cylindrique de plomb, de fer-blanc ou de tout autre métal, ce qui est indifférent pour son objet, doit avoir communément quatre pouces & demi de haut, sur quatre pouces de diamètre.

FIGURE II.

Une section du couvercle de l'instrument dans laquelle on apperçoit la soupape de liège qui est de forme circulaire (B), ainsi que la partie conique (C), dans laquelle s'adapte un tube flexible dont il va être question ci-après.

Lorsque l'inspiratoire, qui doit contenir, à-peu-près, la quantité d'une pinte de liquide, a été aux trois quarts rempli d'eau chaude par l'ouverture à laquelle s'ajuste le tuyau de cuir (D), on fixe l'instrument sous une des aisselles du malade, qui doit garder le lit pendant l'opération; & ensuite le bout du tube flexible (E), garni d'une embouchure d'ivoire ou de toute autre substance équivalente, s'applique à la bouche pour l'opération. Alors, par l'effet de l'inspiration, l'air extérieur se trouvant attiré dans les ouvertures (F), s'élance dans la cavité de la poignée creuse de l'instrument,

en parcourt la partie la plus déclive, & remonte, à travers l'eau chaude, dans le prolongement du tube. Cet air, imprégné des vapeurs du liquide, s'exhale ainsi dans les organes du poulmon.

Ces vapeurs qui, lors de l'expiration, sortent de la poitrine, se déchargent sur la surface de l'eau; & au lieu de forcer ce liquide à refluer par la poignée creuse (F), l'air s'échappe à l'extérieur en soulevant la soupape (B). De cette manière, le jeu alternatif de la respiration s'effectue librement, sans qu'on soit obligé de retirer l'instrument de la bouche.

La partie flexible du tube (D), qui doit avoir environ six pouces de long, s'ajuste par l'un des bouts à une embouchure d'ivoire, de bois, ou de toute autre matière analogue, & l'extrémité contraire s'adapte au cône (C), qui est fixé sur le couvercle de l'inspiratoire.

Ce tube élastique se fabrique avec un spiral de fil de laiton qu'on re-

couvre très-étroitement avec du cuir ou de l'étoffe de soie cirée ; & pour plus de solidité , on peut dévider à l'entour un fil de soie très-fort.

Au reste , il convient de donner au tube (D) un degré convenable de flexibilité & de longueur (six pouces , par exemple) , pour qu'il puisse s'adapter commodément à la bouche du malade , lorsqu'il a la tête couchée sur l'oreiller.

On observera, en outre , de ne respirer la vapeur exhalée de l'inspiratoire que lorsque la chaleur en sera réduite à une température supportable ; & il suffira de continuer l'opération seulement pendant une demi-heure chaque fois.

On aura enfin l'attention d'empêcher que , pendant le procédé , la libre circulation de l'air à travers les trous du treillis de l'opercule (A) & ceux du manche de l'instrument , ne soit interrompue par la pression des draps du lit , ou de toute autre manière.

Nous avons conseillé plus haut l'emploi seul de l'eau chaude pour l'usage général de l'inspiratoire ; mais pour plus de succès dans l'opération, on doit se servir d'une infusion de plantes émollientes & sudorifiques, ou simplement du lait bouilli avec partie égale d'eau. M. Mudge, inventeur de l'inspiratoire, regarde même ce dernier procédé comme le plus avantageux de tous. Cet auteur conseille aussi aux malades de prendre, une demi-heure avant d'en faire usage, trois cuillerées à thé d'élixir parégorique délayées dans une tasse d'eau tiède. Dix gouttes de laudanum liquide dans une tasse de thé ordinaire, mais léger, remplissent le même objet ; le tout, bien entendu, pour un adulte.

Nous ajouterons enfin, qu'outre l'effet pour lequel on emploie ce procédé curatif, il en résulte encore un autre avantage : c'est que la vapeur chaude & onctueuse qui s'exhale entre les draps, en se répandant

sur toute la surface du corps du malade, produit une détente générale dans le tissu de la peau, & donne lieu à une douce moiteur qui, en favorisant la transpiration, ne peut qu'ajouter au succès de l'inspiratoire.

Fin de l'Explication de la Planche.

ADDITION DU TRADUCTEUR.

Au moment où je disposais pour la presse cette seconde édition , un médecin de Paris , que je n'ai l'avantage de connaître que par sa grande réputation & par ses savantes Recherches sur la Rage *, m'a obligeamment fait offrir la communication d'un petit ouvrage imprimé à Leyde , en 1771 , sous le titre : *H. D. Gaubii adversariorum varii argumenti liber unus* ; au Chapitre VI duquel il est fait mention d'une plante médicinale exotique , connue aux Indes orientales sous le nom de *Racine de Jean Lopez* , comme un remède de la plus grande efficacité dans toute espèce de cours de ventre , surtout dans la diarrhée accessoire aux derniers degrés de la phthisie pulmonaire.

* Recherches sur la Rage , par M. Andry. Deuxième édition. Paris, 1780. in-12.

Cet ouvrage étant écrit en latin, & d'ailleurs très-peu répandu, je m'empresse d'en fournir un extrait en français, afin qu'il puisse concourir à étendre la connaissance d'un remède aussi précieux pour l'humanité.

Le nom de Gaubius formait déjà une autorité suffisante; mais ce savant médecin a eu la délicatesse d'étayer l'éloge qu'il fait de cette plante, de témoignages étrangers aussi respectables qu'ils sont authentiques.

La première notion de ce remède lui fut transmise par une dame hollandaise qui était récemment de retour d'un long voyage qu'elle avait fait aux Indes orientales : en racontant à Gaubius les effets merveilleux de la *racine de Lopez*, elle lui en remit quelques fragmens, en même temps qu'un manuscrit qui en indiquait les propriétés & la manière de s'en servir.

Le premier essai en fut fait sur un enfant de quatorze mois, attaqué depuis long-temps d'une diarrhée qui avait dégénéré

dégénéré en lienterie. L'usage de cette racine , réduite en poudre impalpable , & humectée avec un peu d'eau-rose , donnée à très-petite dose quatre fois par jour , arrêta non-seulement le flux de ventre , mais rétablit parfaitement les organes digestifs de ce petit malade.

Gaubius se disposait à continuer l'épreuve de la *racine de Lopez* , lorsque la mort inattendue de la dame hollandaise vint s'opposer à l'exécution de ce projet. Il eut alors recours à un de ses amis qui habitait les Indes orientales , & qui au bout de quelques années seulement , ne put lui envoyer que de faibles parcelles de la plante ; & encore étaient-elles avariées & totalement desséchées par le temps.

A raison du mauvais état de cette racine , ce fut sans beaucoup d'espoir que Gaubius se décida à en renouveler l'essai. Il s'en servit cependant pour un enfant âgé de quatre ans , lequel conservait depuis plusieurs semaines

un cours de ventre très-fréquent , & de matières infiniment féreuses. L'usage du remède , administré suivant la manière déjà indiquée , eut un succès égal & tout aussi prompt.

Encouragé par ce nouveau résultat, Gaubius fit des démarches pressantes pour obtenir un remède aussi souverain ; il fut enfin assez heureux pour s'en procurer sept livres d'une qualité convenable.

Cette quantité étant suffisante pour multiplier les essais de la racine , ils le furent beaucoup en effet ; & Gaubius nous apprend que le médicament n'a jamais trompé son attente dans tous les flux de ventre où il l'a employé ; si ce n'est seulement chez un vieillard décrépît , que le délabrement & la callosité des intestins avaient fait tomber dans le flux cœliaque. Gaubius n'avait point encore eu l'occasion d'éprouver l'efficacité du remède dans la dysenterie , mais il ne doute nullement qu'il n'y eut le même avantage. Enfin ce médecin

nous assure qu'il avait toujours été couronné de succès dans cette espèce de diarrhée colliquative, qui presque toujours indique & provoque même une mort prochaine dans la Phthisie pulmonaire. Lors même que l'état du malade ne permettait plus d'espérer de le sauver du trépas, le remède en éloignait du moins le terme fatal, par la propriété merveilleuse qu'il a de rétablir l'ordre des intestins.

Avant de publier ces faits intéressans, Gaubius voulut s'affocier le résultat des expériences d'autrui; c'est pourquoi il fit part de la *racine de Lopez* à différentes personnes de l'art, entre autres aux docteurs Salomon de Monchy & L. Patyn de Rotterdam, ainsi qu'à J. Bondewynsen, habile médecin d'Helvœtshuis—. Ces praticiens retirèrent tous du remède les résultats les plus satisfaisans, dans des cas même où la racine de Colombo & les astringens les plus puissans avaient manqué leur but. Au surplus, parmi le nombre

des observations curatives qui furent transmises à cet égard à Gaubius , je me bornerai à une de celles rapportées par L. Patyn dans ces termes :
« Un homme d'une trentaine d'années,
» décidément en état de Consomp-
» tion pulmonaire , était affecté d'une
» diarrhée colliquative si violente ,
» qu'il rendait chaque jour une quan-
» tité énorme de matières infiniment
» séreuses & d'une fétidité insupportable. L'accroissement du mal avait
» occasionné à la langue & dans tout
» le palais de la bouche du malade ,
» cette croûte épaisse & aphteuse qui
» a coutume de s'établir à cette triste
» époque. Consulté dans cette cir-
» constance critique , bien loin de
» compter sur la répression d'une
» diarrhée aussi fâcheuse , je désespé-
» rai même de pouvoir prolonger
» les jours du malade. J'essayai cepen-
» dant la *racine de Lopez* , que je fis
» administrer toutes les trois heures ,
» par demi-gros dans un peu de vin
» rouge. Mais quel fut mon étonne-

» ment, lorsqu'après vingt-quatre heu-
» res de l'usage du remède, je vis les
» felles se réduire au nombre de huit
» par jour, & seulement à trois le
» surlendemain! Enfin l'ordre des in-
» testins se rétablit, & à ce moyen le
» malade put encore résister pendant
» quelques mois aux atteintes mor-
» telles & inévitables de sa maladie
» principale ».

Gaubius finit par témoigner ses regrets de ce que le doute & l'ignorance, qui laissent un voile sur beaucoup d'objets de l'histoire naturelle des Indes, ne lui aient pas permis de fournir des notions précises & exactes de l'espèce d'arbre auquel appartient la *racine de Lopez*, non plus que du lieu où elle croît. Il pense, d'après la tradition, que cette racine, d'ailleurs fort rare, est indigène à Goa, d'où elle est transportée par les habitans au royaume de Malaca comme un objet de spéculation pour le commerce hollandais.

Les fragmens de la racine qu'il

avait reçus en dernier lieu, n'excédaient pas la grosseur du pouce. L'écorce en était dure, raboteuse, ridée & d'une couleur brune; l'intérieur, recouvert d'une pellicule mince & plus pâle, offrait une substance ligneuse & un peu molle.

Au surplus, il ne s'y décèle aux sens la présence d'aucun baume ni de résine. La plante, soit qu'on la frotte ou qu'on la mette au feu, n'a également point d'odeur décidée; en la mâchant il n'en résulte non plus aucune faveur âcre, aromatique, saline, douce, acerbe, acide ni amère.

Enfin, la manière indiquée pour l'usage de cette racine, est de la pulvériser le plus exactement possible sur du porphyre ou du marbre, en observant d'en rejeter les parties ligneuses, pour en former ensuite des pilules, incorporées soit avec la thériaque, avec du syrop, du mucilage ou tout autre électuaire analogue: la dose à administrer est en général depuis

grains XV jusqu'à XXX, trois ou quatre fois par jour.

Au reste, si ces détails ne paraissent pas suffisans, on pourra en puiser de plus étendus dans l'ouvrage de Gaubius déjà mentionné.

F I N.

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821

THE
JOURNAL OF
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
FROM
JANUARY 1820
TO
JANUARY 1821
BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
PUBLISHED BY
JAMES M. SMITH
OF THE
MICHIGAN TERRITORY
AT
ST. LOUIS
MO.
1821



